

ÉCOLE DE TRAVAIL SOCIAL
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

LES FACTEURS D'APPARITION ET DE MAINTIEN DE LA VULNÉRABILITÉ SOCIALE :
PARCOURS DE VIE D'INDIVIDUS EN SITUATION DE VULNÉRABILITÉ À SHERBROOKE

Par
Maxime Charette

Mémoire présenté à l'Université de
Sherbrooke comme exigence partielle
de la maîtrise en service social (M.S.S)

Sherbrooke
SEPTEMBRE 2017

Composition du jury

LES FACTEURS D'APPARITION ET DE MAINTIEN DE LA VULNÉRABILITÉ SOCIALE :
PARCOURS DE VIE D'INDIVIDUS EN SITUATION DE VULNÉRABILITÉ À SHERBROOKE

Par
Maxime Charette

Ce mémoire a été évalué par un jury composé
des personnes suivantes :

Paul Morin, Ph.D, directeur de recherche
(École de travail social, Faculté des lettres et sciences humaines)

Jacques Caillouette, Ph.D, membre du jury
(École de travail social, Faculté des lettres et sciences humaines)

Sébastien Carrier, Ph.D, membre du jury
(École de travail social, Faculté des lettres et sciences humaines)

RÉSUMÉ

La question de recherche du présent mémoire : « Quels sont les facteurs d'apparition et de maintien de la vulnérabilité sociale associés aux parcours de vie d'individus en situation de vulnérabilité à Sherbrooke? » s'intéresse au concept de vulnérabilité sociale. Plus spécifiquement, nous cherchons à circonscrire ce concept en le différenciant des concepts de pauvreté et d'exclusion sociale tout en le liant à du contenu expérientiel à l'aide d'une posture inductive et constructiviste. Pour y parvenir, nous analysons les parcours de vie de cinq individus vulnérables résidant à Sherbrooke et qui font appel à des services d'organismes communautaires.

Afin de bien baliser l'étendu des parcours analysés, la recherche se base sur un cadre conceptuel riche incluant la théorie de la structuration de Giddens (1997), la théorie des parcours de vie de Bernard (2006), la théorie des capitaux de Bourdieu (1997) et une conceptualisation des facteurs basée sur les déterminants sociaux de la santé de l'Organisation mondiale de la santé (2013) insérée dans un système écologique simplifié en 3 niveaux (individuel, social et macrosocial). La présente étude dresse donc un portrait rigoureux et holistique des différents facteurs entourant l'individu, son environnement social et l'interaction entre les deux de façon à approfondir les éléments clés associés à la vulnérabilité sociale.

Nous avons ensuite réalisé une analyse de codification émergente liée directement aux parcours de vie retenus et une deuxième analyse basée plus spécifiquement sur la théorie de la structuration afin de bien identifier les facteurs de vulnérabilité sociale présents. Par le fait même, nous nous sommes également intéressés à l'interinfluence entre les facteurs individuels, sociaux et macrosociaux en dressant un portrait du processus d'apparition et de maintien de la vulnérabilité sociale en lien avec les dynamiques d'action des participants. Nous avons finalement proposé des pistes de réalisations concrètes visant la prévention et le rétablissement chez des personnes pouvant vivre un épisode.

Parmi les constats présentés, nommons un paradoxe observé au sein de plusieurs services gouvernementaux où les réponses offertes risquent continuellement de porter préjudice aux requérants. En effet, nous observons un glissement entre les messages d'humanité portés par les politiques publiques et leur opérationnalisation souvent négligente auprès des populations

vulnérables. Nous remettons ainsi en question certaines tendances néolibérales « à la mode » visant à individualiser les problèmes sociaux ou encore à responsabiliser l'individu face à des enjeux sociaux. Il apparaît clair qu'un système d'aide particulariste (non universaliste) alimente les stigmates entourant les bénéficiaires et complique bien souvent inutilement les expériences souffrantes vécues tôt ou tard par la population.

Vulnérabilité sociale, théorie de la structuration, parcours de vie, déterminants sociaux de la santé, capitaux.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1	4
PROBLÉMATIQUE	4
1.1 Vulnérabilité sociale et concepts afférant	5
1.1.1 Vulnérabilité.....	5
1.1.2 Pauvreté.....	5
1.1.3 Exclusion sociale.....	6
1.1.4 Vulnérabilité sociale.....	7
1.2 Conséquences	9
1.2.1 Conséquences individuelles	9
1.2.2 Conséquences collectives	10
1.2.3 Conséquences à Sherbrooke.....	11
1.3 Conclusion.....	12
CHAPITRE 2	13
CADRE CONCEPTUEL	13
2.1 Théorie de la structuration.....	13
2.2 Parcours de vie	15
2.2.1 Parcours de vie	15
2.2.2 Sphères de vie.....	17
2.2.3 Périodes de transition	18
2.3 Modèle écologique simplifié.....	18

2.3.1 Facteurs individuels.....	20
2.3.2 Facteurs sociaux	25
2.3.3 Facteurs macrosociaux	28
2.4 Conclusion.....	33
CHAPITRE 3	34
MÉTHODOLOGIE.....	34
3.1 Objet de recherche.....	34
3.2 Recherche qualitative et pertinence sociale et scientifique	35
3.3.1 Pertinence sociale.....	36
3.3.2 Pertinence scientifique	36
3.4 Collecte de données.....	36
3.4.1 Méthodologie retenue.....	37
3.4.2 Stratégie d'échantillonnage	39
3.4.3 Outils de collecte de données	41
3.4.4 Stratégie de collecte de données.....	43
3.5 Analyse des données	44
3.5.1 Méthodes d'analyse retenues	44
CHAPITRE 4	46
PRÉSENTATION DES RÉSULTATS	46
4.1 Participante première : Ana.....	47
4.1.1 <i>Parcours de vie</i>	47
4.1.2 <i>Situation actuelle</i>	55
4.1.3 <i>Questions réflexives</i>	56
4.2 Participante deuxième : Audrey	57
4.2.1 <i>Parcours de vie</i>	57

4.2.2 Situation actuelle.....	66
4.2.3 Questions réflexives.....	70
4.3 Participant troisième : Bernard	72
4.3.1 Parcours de vie.....	72
4.3.2 Situation actuelle.....	81
4.3.3 Questions réflexives.....	84
4.4 Participant quatrième : Robert.....	86
4.4.1 Parcours de vie.....	86
4.4.2 Situation actuelle.....	95
4.4.3 Questions réflexives.....	98
4.5 Participant cinquième : Sylvain	100
4.5.1 Parcours de vie.....	100
4.5.2 Situation actuelle.....	107
4.5.3 Questions réflexives.....	111
CHAPITRE 5	113
ANALYSE DES RÉSULTATS	113
5.1 Rappel théorique	113
5.2 Facteurs identifiés	114
5.2.1 Facteurs individuels.....	114
5.2.2 Facteurs sociaux	124
5.2.3 Facteurs macrosociaux	129
5.2.4 Facteurs multifactoriels	133
5.2.4 Facteurs de protection	135
5.2.5 Comment prévenir la vulnérabilité.....	140
5.3 Analyse basée sur la théorie de la structuration	141

CHAPITRE 6	146
CONCLUSION	146
6.1 Réponses aux objectifs poursuivis	146
6.2 Forces et limites	149
6.2.1 Forces	149
6.2.2 Limites.....	150
6.3 Conclusion.....	151
BIBLIOGRAPHIE	154
ANNEXE 1 : SCHÉMA DE LA VULNÉRABILITÉ SOCIALE	160
ANNEXE 2 : SCHÉMA DES FACTEURS DE LA VULNÉRABILITÉ SOCIALE	161
ANNEXE 3 : AFFICHE PUBLIQUE	162
ANNEXE 4 : PRÉSENTATION PUBLIQUE.....	164
ANNEXE 5 : GUIDE D'ENTRETIEN.....	168
ANNEXE 6 : QUESTIONNAIRE SOCIO-ÉCONOMIQUE	172
ANNEXE 7 : FORMULAIRE DE CONSENTEMENT	173

INTRODUCTION

L'examen de parcours de vie d'individus vulnérables dévoile bien souvent des situations marquées du sceau de la pauvreté ou de l'exclusion sociale. Ces deux phénomènes, désormais acceptés et inclus au sein des différents discours politiques, institutionnels, académiques, etc., peuvent se comprendre en termes de continuum où l'individu se distancie d'une plénitude matérielle et sociale à divers degrés. Au point le plus distal de ce continuum se trouverait la problématique de pauvreté, synonyme de manques répétés et continus, habituellement matériels. L'exclusion sociale serait plutôt située au centre, car davantage caractérisée par des difficultés liées à la cohésion sociale. À la jonction de cette abondance relative et englobant ces deux problématiques se situerait la vulnérabilité sociale, conception émergente d'un phénomène social complexe et multifforme.

C'est ce phénomène central de vulnérabilité sociale qui retient l'attention dans cette étude où nous tenterons d'en cerner les processus d'apparition et de maintien en nous intéressant à la vie de personnes dites vulnérables. Nous avons donc ciblé plusieurs organismes communautaires de la ville de Sherbrooke qui nous ont mis en contact avec des personnes dans de telles situations afin qu'elles puissent nous partager leur vécu. Essentiellement, nous cherchons à mieux comprendre le phénomène de vulnérabilité sociale, mais nous nous intéressons également à guider l'intervention ou encore les programmes sociaux dans une optique de prévention et de rétablissement.

Nous avons opté pour une cueillette de donnée basée sur les parcours de vie afin d'assurer une compréhension holistique des expériences traitées. Couplé à un cadre conceptuel riche, nous nous dotons des outils nécessaires permettant de saisir toute la richesse des vécus et ainsi de mieux comprendre et interpréter les facteurs de vulnérabilité qui y sont présents. Également, cette étude nous permet de creuser les liens entretenus entre les individus et leur environnement social, soit comment l'interrelation entre ces deux univers s'organise et se manifeste dans des situations de vie réelle. Nous pensons ainsi être en bonne posture pour traiter le phénomène de vulnérabilité sociale dans son ensemble d'enchevêtrements autant individuels que sociaux.

Dans ce but, le contenu de ce mémoire est divisé en 6 chapitres. Tout d'abord, nous présentons la problématique au chapitre 1. Celle-ci inclut la définition des concepts de vulnérabilité et de vulnérabilité sociale incluant ses différenciations avec les concepts connexes de pauvreté et d'exclusion sociale. Le premier chapitre présente également les conséquences attendues de la vulnérabilité sociale : conséquences à la fois individuelles et sociales. Finalement, nous y présentons un portrait sommaire de la ville de Sherbrooke en tant que territoire étudié au sein de la présente étude.

Ensuite, le chapitre 2 présente le cadre conceptuel utilisé pour cerner les indicateurs et opérationnaliser la vulnérabilité sociale à l'aide de facteurs observables. Nous y présentons d'abord la théorie de la structuration de Giddens (1997) en tant que fondement théorique de l'ensemble du présent mémoire. Ensuite, nous explicitons la théorie des parcours de vie de Bernard (2006), la théorie des capitaux de Bourdieu (1997) et une conceptualisation des facteurs basée sur les déterminants sociaux de la santé de l'Organisation mondiale de la santé (2013) insérée dans un système écologique simplifié en 3 niveaux (individuel, social et macrosocial).

L'objet de recherche, le type de recherche retenu de même que les stratégies de collecte de données et d'analyses seront par la suite traités au sein du chapitre 3 portant sur la méthodologie. L'objet de recherche présentera la question de recherche ainsi que les sous-objectifs de recherche poursuivis au sein du présent mémoire. Par la suite, la pertinence sociale et scientifique sera traitée de pair avec le choix d'étude qualitative, fondamentale, exploratoire et inductive. Les modalités méthodologiques seront finalement présentées. Elles incluent les types et les stratégies d'échantillonnage, les outils et stratégies de collecte de données ainsi que les analyses retenues et leur méthodologie.

Les chapitres 4 et 5 ouvriront sur la présentation des résultats, soit les parcours de vie et les analyses s'y rapportant. En premier lieu, nous verrons chacun des parcours de façon individuelle au sein du chapitre 4. Ceux-ci seront divisés en trois sections, soit leur parcours historique, leur situation actuelle et leurs réponses à des questions réflexives. En second lieu, le chapitre 5 permettra de regrouper les données recueillies afin de répondre à la question de recherche. Nous y présenterons d'abord les facteurs identifiés en fonction des trois niveaux d'analyse (individuel, social et macrosocial), ensuite les facteurs de protection et moyens de prévention de la vulnérabilité sociale tirés des récits et finalement une analyse supplémentaire basée sur la théorie de la structuration visant à expliciter certains facteurs et interrelations.

Le dernier et 6^e chapitre, la conclusions, traitera plus en profondeur des objectifs de recherche poursuivis portant sur les interactions entre les différents niveaux de facteurs et les pistes de réflexion permettant de prévenir la vulnérabilité sociale et d'en favoriser le rétablissement. Nous y dresserons également une liste des forces et limites de l'étude afin d'en circonscrire les possibilités de généralisation et la pertinence des informations présentées. Finalement, nous poserons une conclusion finale visant à décrire la vulnérabilité sociale telle qu'observée au sein des parcours analysés tout en ouvrant sur les suites à donner au présent mémoire de façon à réaliser des changements concrets et bénéfiques aux personnes vivant des épisodes de vulnérabilité.

CHAPITRE 1

PROBLÉMATIQUE

La vulnérabilité sociale est un phénomène large et englobant. S'inscrivant en continuité aux situations de pauvreté et d'exclusion sociale, cette forme émergente de vulnérabilité se réfléchit autant en termes de facteurs individuels que sociaux. Bien qu'encore embryonnaire, la problématique de vulnérabilité sociale émerge dans l'actuel et ses incidences sont répandues, mais elle commence tout juste à s'articuler en tant que schème de réflexion. Pourtant, elle porte un potentiel énorme; la vulnérabilité sociale traduit non seulement les manques personnels dans un système de plus en plus sévère, elle dévoile notre système social qui tente paradoxalement de la diminuer tout en créant des contextes favorables à sa généralisation.

Compte tenu des caractéristiques particulières de la vulnérabilité sociale, il apparaît logique de la présenter comme continuité, à la manière d'un continuum, aux problématiques de pauvreté et d'exclusion sociale. Cependant, les similarités observables entre ces différents concepts masquent une partie cruciale de la vulnérabilité sociale en ce qu'elle propose un cadre conceptuel différent permettant une transformation de l'analyse des situations affectées.

Ce premier chapitre a pour objet de mieux cadrer la problématique de vulnérabilité sociale dans son unicité et sa différence aux concepts de pauvreté et d'exclusion sociale. Pour se faire, une définition de chacun des concepts utilisés sera fournie et commentée en regard à la vulnérabilité sociale. Ensuite, les conséquences individuelles et collectives de la vulnérabilité sociale seront étayées. Finalement, le contexte sherbrookoïse sera détaillé afin de mieux saisir les spécificités du contexte de l'étude.

1.1 Vulnérabilité sociale et concepts afférant

1.1.1 Vulnérabilité

Le premier concept permettant d'approfondir le présent sujet est certainement celui de la vulnérabilité en son sens large. Étymologiquement, la vulnérabilité renvoie simplement à « qui peut être blessé », mais nous nous y intéressons davantage dans son sens sociologique tel qu'approfondi par Soulet. Celui-ci la définit essentiellement comme une notion « qui oblige à interroger tant les conditions de possibilité de cette potentialité (le risque structurel d'être blessé) que les conditions de réalisation de celle-ci (le fait d'être effectivement blessé) » (Soulet, 2005, p. 24). C'est dans cette lignée que s'articule l'ensemble de la présente recherche.

1.1.2 Pauvreté

Dans la société actuelle, le concept central à toute forme de vulnérabilité ou d'exclusion sociale est sans contredit la pauvreté. Cependant, qu'est-ce que la pauvreté? Selon McAll (2010), elle peut posséder plusieurs sens selon le milieu, la condition socio-économique et le statut socio-professionnel de qui en parle :

« il y a ceux qui se considèrent comme “pauvres”, d'autres qui rejettent cette étiquette (pour eux-mêmes). La “pauvreté”, dans le langage du quotidien, peut être porteuse de préjugés, de “compassion”, de revendications. Elle peut être associée à des conditions matérielles de vie, des façons de s'habiller, de se loger, de se comporter. Elle peut être considérée comme un piège dans lequel on “tombe”, un espace fermé où l'on tente de “sortir”, une condition ou une tare héréditaire qu'on peut “transmettre” de génération en génération pour produire ce qu'on appelait dans les années 1930 la “race des pauvres”. La pauvreté signifie aussi dépendance, contrôle, honte et surtout manque, pénurie, insuffisance. » (McAll, 2010, p. 93)

Ceci dit, afin d'en circonscrire la compréhension, tenons-nous-en à la définition du ministère de l'Emploi et de la Solidarité sociale (MESS) au sein de la loi visant à lutter contre la pauvreté et l'exclusion sociale. Le MESS définit la pauvreté comme « condition dans laquelle se trouve un être humain qui est privé des ressources, des moyens, des choix et du pouvoir nécessaires pour acquérir et maintenir son autonomie économique ou pour favoriser son intégration et sa participation à la société » (2000, p. 6). Cette définition est intéressante, car elle écarte l'idée du seuil de revenu « objectif » au profit d'une condition caractérisée par l'incapacité « subjective » d'autonomie et d'intégration. La pauvreté se comprend alors non pas comme un simple manque de ressources, mais plutôt comme un état d'existence caractérisé par l'inégalité d'accès et confronté à l'exclusion et à une participation restreinte.

Notons également que parmi les différentes mesures utiles à évaluer la pauvreté au sein de la société, le seuil de faible revenu (SFR) ainsi que la mesure du panier de consommation (MPC) sont les plus courantes (Tardif, 2005). Ces mesures, bien qu'imparfaites, permettent respectivement de constater la taille du revenu consacré aux besoins essentiels et d'estimer le coût d'un panier de biens et services essentiels à un niveau de vie minimal (Statistique Canada, 2013[a]). Notons qu'il s'agit d'indicateurs essentiellement économiques et que par conséquent la place accordée aux incapacités subjectives est évacuée des statistiques conventionnelles.

1.1.3 Exclusion sociale

L'exclusion sociale est étroitement liée à la pauvreté. Castel (1994) affirme notamment que « le dénuement économique fait partie de la quasi-totalité des formes d'exclusion, sinon de toutes » (dans Racine, 2007, p. 94). Cependant, à la manière de la vulnérabilité sociale, l'exclusion sociale englobe la pauvreté :

« [Elle] représenterait un cumul de ruptures ou de privations (comme la pauvreté avant elle) non seulement sur les plans matériel et économique, mais également sur les plans des relations sociales (lien social, réseaux, sociabilité) et de la participation aux mécanismes politiques qui régissent le vivre-ensemble (les formes d'organisation sociale, politique, économique, culturelle, etc.) » (Racine, 2007, p. 95).

Cette définition met en évidence le caractère multidimensionnel de l'exclusion. Similairement à Racine, Roy (2010) la décompose en cinq dimensions complémentaires et interdépendantes : « des processus d'éloignement et de ruptures; un rapport spécifique aux institutions sociales marqué du sceau de la dépendance; des conditions de vie détériorées; des affects le plus souvent chargés négativement [et] une identité fragilisée et changeante » (p. 18).

Afin de faciliter la différenciation entre l'exclusion sociale et la pauvreté, Racine (2007) propose de concevoir cette dernière selon une « optique verticale et stratifiée (classes sociales, hiérarchie sociale, pyramide sociale, etc.) » (p. 94). Cette façon de faire légitime les interventions à caractère d'organisation économique qui constituent le cœur de la lutte à la pauvreté. Quant aux deux définitions de l'exclusion sociale, elles font plutôt appel à un ordre horizontal « (in/out, inclus/exclus, possédant/non-possédant, etc.) » (*idem*, p. 95). Par conséquent, l'exclusion se réfléchit alors en termes de modèles d'organisation sociale et politique ou, comme le dit Racine, réfère davantage à la notion de vivre-ensemble.

Au niveau des mesures de l'exclusion sociale, le rapport (2014) du Centre d'étude sur la pauvreté et l'exclusion (CEPE) nous en donne un juste aperçu. Selon eux, « mesurer l'exclusion sociale

pose un défi tout aussi important que celui de la définir [...] puisqu'il s'agit d'un concept ambigu qui peut caractériser une population très hétérogène » (*idem*). À défaut d'être arrivé à terme avec des indicateurs précis, ils proposent pour l'instant six dimensions qui permettront, éventuellement, d'en dégager des mesures plus précises : les conditions matérielles; le logement; la santé; le travail et l'emploi; l'éducation et les réseaux (personnels et institutionnels/organisationnels). Notons également que ces pistes ont été articulées à l'aide de la participation de personnes touchées par des situations d'exclusion liées à la pauvreté.

1.1.4 Vulnérabilité sociale

Maintenant que la pauvreté et l'exclusion sont définies, qu'en est-il de la vulnérabilité sociale?

Contrairement à la conception partagée par plusieurs définissant la vulnérabilité comme une étape du processus d'exclusion sociale (Paugam, 1991; Castel, 1994; Clavel, 1998; Racine, 2007), nous l'utilisons ici en tant que concept ou problématique « autonome » au sens qu'elle ne nécessite pas ces premiers pour être intelligible. En effet, la vulnérabilité sociale est connexe, certes, mais non intermédiaire entre l'inclusion et l'exclusion. Elle constitue le « socle à partir duquel on réfléchit sur l'insertion [...] Elle n'en serait ni la cause ni la conséquence, mais un élément fondamentalement constitutif » (Roy, 2010, p. 28). Ainsi, la vulnérabilité sociale est cohérente, mais non conséquente au concept d'exclusion sociale : elle le dépasse dans son ampleur et son champ de compréhension (voir schéma en annexe 1).

La définition de la vulnérabilité sociale privilégiée au sein de la présente étude est la suivante :

« Une sorte de consensus [...] se dégage sur l'importance de l'individualisme comme fondement des rapports sociaux contemporains et de l'injonction individuelle à se réaliser, être autonome et responsable de son succès ou de son échec. Cela constituerait la base de la vulnérabilité [...] Elle serait synonyme d'instabilité, d'insuffisance ou d'assouplissement des supports sociaux qui permettent à l'individu de se réaliser. La décollectivisation et l'individualisation des rapports sociaux créeraient de nouveaux contextes dans lesquels chacun doit s'inscrire. Certains individus y arriveraient facilement, mais d'autres, ne disposant pas globalement ou temporellement des ressources nécessaires, seraient en situation vulnérable ou de vulnérabilité » (Roy, 2010, p. 13-34).

Cette définition sous-tend des liens complexes et multiformes entre l'existence de situations de vulnérabilité et un ensemble de facteurs individuels et sociaux. Ces situations de vulnérabilité sociale, bien que possiblement similaires aux expériences de pauvreté et d'exclusion sociale, n'en constituent toutefois ni la cause ni la conséquence. La vulnérabilité sociale s'exprime donc en

dehors des situations marquées de pauvreté et d'exclusion sociale afin de traduire une réalité similaire, mais essentiellement différente. Puisque la cause première de la vulnérabilité sociale réside au sein des injonctions individuelles dictées par l'univers social, la différenciation de cette problématique avec la pauvreté et l'exclusion sociale est plus évidente : la vulnérabilité sociale traduit des incapacités essentiellement individuelles en fonction de cadres et de ressources qui lui sont extrinsèques, et ce, dans un contexte où les supports sociaux sont inadéquats. L'individu doit donc composer avec des ressources limitées afin de remplir des exigences qui lui sont imposées.

La vulnérabilité sociale propose donc d'explicitier les liens entre les différentes manifestations singulières et leurs ramifications sociales. En ce sens, cette problématique excède la simple vision psychologique des difficultés pour y ajouter une analyse fortement contextuelle propre aux sciences sociales. Une autre particularité est que la vulnérabilité sociale ne peut être considérée comme « acquise », elle s'insère nécessairement dans un processus longitudinal associé au parcours de vie. Ceci est important afin d'éviter un des pièges présenté par l'épidémiologie des populations cibles : les gens en situation de vulnérabilité ne constituent pas une catégorie de personnes qu'on peut généraliser sous l'étiquette des « vulnérables » (car chaque être humain, par sa nature, présente une certaine vulnérabilité), ils sont partiellement et temporellement en situation de vulnérabilité sociale. À ce sujet, notons les propos de Roy (2010) :

« On ne serait pas inclus ou exclus, pour toutes les dimensions de nos vies, on le serait partiellement, temporairement, en raison de conditions objectives et/ou subjectives, de choix ou non, de périodes plus ou moins longues de la vie. La vulnérabilité qualifierait des postures, des situations, des moyens, des processus communément partagés qui, inscrits dans des trajectoires individuelles spécifiques, donneraient lieu à des configurations différentes, voire opposées. Elle proposerait un éclairage sur les possibilités ou non de l'agir devant les épreuves de la vie. » (Châtel et Soulet, 2002; Martuccelli, 2005; dans Roy, 2010, p. 27-28)

Nous pourrions donc affirmer que chaque expérience de pauvreté, d'exclusion sociale et de vulnérabilité sociale contient simultanément une multiplicité de facteurs agencés particulièrement en fonction du temps et de l'espace où ils se vivent. Dans chacun des cas, ces situations sont articulées en fonction des caractéristiques contextuelles qui, elles, sont massivement influencées par la personne, son environnement social et les interactions de l'un à l'autre.

En considérant ce qui a été dit jusqu'à maintenant, nous comprenons qu'une mesure précise de la vulnérabilité sociale est loin d'être établie. Cependant, la présente recherche propose des

indicateurs ciblés en lien avec la pauvreté et l'exclusion sociale. Nous les présenterons au sein du chapitre 3 dans la section « 3.4.2 Stratégie d'échantillonnage ».

1.2 Conséquences

Les conséquences de la vulnérabilité sociale sont de double magnitude : les personnes vivant des situations marquées par la vulnérabilité sociale sont les premières et les plus sévèrement touchées par celle-ci, mais la collectivité paie également un prix important en se privant d'acteurs sociaux et en obstruant le processus de vivre-ensemble (Châtel, 2010).

Ceci-dit, avant d'aborder ces conséquences, il apparaît important de mentionner l'enchevêtrement potentiel, voire même probable des différentes problématiques dans l'observation de conséquences concrètes. C'est-à-dire qu'une personne vivant une situation de vulnérabilité sociale peut vivre de la pauvreté et de l'exclusion sociale et ainsi être accablés par un ensemble de conséquences qui dépassent le cadre unique de la vulnérabilité sociale. Face à ce constat, seules les conséquences directement liées à la problématique première sont énoncées, mais le lecteur est invité à se référer à des ouvrages complémentaires pour mieux comprendre l'ensemble des risques gravitant autour de ces enjeux (voir les documents : « Le coût de la pauvreté » du Conseil National du Bien-Être Social, 2001; « Facteurs sociaux de la santé, de la maladie et de la mort » de Ginette Paquet, 1994; « Déterminants sociaux de la santé » de l'Organisation mondiale de la santé, 2013).

1.2.1 Conséquences individuelles

La conséquence première de la vulnérabilité sociale au plan individuel est celle d'une diminution des capacités d'agir. Les écrits de Roy et Châtel (2010) sont clairs à ce sujet : les « expériences de dépendance, de souffrance [...] peuvent entraîner la paralysie de l'action au regard de ses propres scénarios de vie » (Châtel, 2003; Châtel et Soulet, 2003; Saillant *et coll.*, 2004; cité dans Roy, 2010, p. 14).

Cette diminution ou paralysie de l'action se manifeste sous différentes formes : « souffrance, passivité, victimisation ou au contraire mobilisation » (Roy, 2010, p. 26). Souffrance physique et psychologique, celle d'être laissé pour compte, celle d'être illégitime, celle de « ne pas être » et surtout celle de ne pas avoir « accès à ». Passivité, celle d'être paralysé, désespéré ou résignée face à son incapacité de reprendre le contrôle de sa vie, de ses potentiels mobilisateurs. Victime, celle d'être attaqué, persécuté, stigmatisé par le jugement d'autrui. Les conséquences découlant de ce constat sont donc multiples : diminution de l'estime personnelle, fragilisation des

conditions de vie autant aux niveaux économique, social qu'au niveau de la santé physique et mentale.

La personne vivant en situation de vulnérabilité sociale risque autrement dit de se retirer de la vie collective afin de se centrer sur sa survie individuelle ou familiale. Ce faisant, elle risque l'enclenchement d'un cercle vicieux où la responsabilité de sa situation est de plus en plus pointée vers elle et où ses incapacités croissent et ses ressources diminuent. La vulnérabilité sociale hausse donc les difficultés d'agir individuellement et collectivement sa vie tout en diminuant par le fait même les capacités d'avoir du pouvoir et de donner sens et direction à sa vie.

Inversement, et paradoxalement, la reconnaissance de la vulnérabilité peut également entraîner l'action. Comme le dit Roy (2010) : « la reconnaissance d'une situation de vulnérabilité peut parfois valoir davantage que pas de reconnaissance du tout » (p. 26). Cette reconnaissance s'articule dans la légitimité sociale où la personne « catégorisée » n'est plus exclue, mais se voit attribuer une place au sein de la collectivité. Bien que peu enviable, la personne « victime » appartient au monde social et peut y participer de façon fortement limitée. Cette reconnaissance permet également à la personne d'être accompagnée ou prise en charge, puisqu'enfin elle est vue comme « non responsable » et qu'ainsi elle « mérite » d'être aidée.

1.2.2 Conséquences collectives

Au niveau collectif, la vulnérabilité sociale constitue un frein à la cohésion sociale, elle est contraire au vivre-ensemble (Châtel, 2010). En fait, selon cette auteure, la participation citoyenne est actuellement circonscrite au principe d'autonomie. Par conséquent, une personne en situation de vulnérabilité sociale ne peut être intégrée socialement au même titre qu'une personne autonome. Puisque la vulnérabilité traduit un frein au niveau des agirs potentiels, la personne subit plus qu'elle n'agit. Se voyant et étant vu comme « inutile » et « sans qualités » (Châtel, 2010, p. 219), l'individu ne peut ni se reconnaître ni contribuer à la notion commune de vivre-ensemble. Ainsi écartée des espaces publics, la personne non autonome, dépendante de son environnement social, n'a plus de parole et encore moins de potentiels à partager. Il s'agit là du risque de « désaffiliation » (Castel, 1994) : les personnes ayant des trajectoires empreintes de vulnérabilité sociale risquent de s'écarter progressivement du vivre-ensemble, minant par la même occasion leurs potentiels de solidarité et de pouvoirs transformateurs quant aux conditions d'existences.

Dans cette perspective, une multiplicité d'indices sociaux appuie cette vision : « augmentation des populations vivant dans la pauvreté, des personnes sans emploi ou surnuméraires, de celles ayant des problèmes de santé mentale; visibilité de populations marginalisées; accentuation des mécanismes de répression de certaines populations “hors normes”, etc. » (Roy, 2010, p.24).

1.2.3 Conséquences à Sherbrooke

Dans l'intérêt de mieux délimiter la vulnérabilité sociale au sein du territoire étudié, un portrait sommaire de la ville de Sherbrooke est présenté.

Sherbrooke comptait 154 601 habitants au dernier recensement de 2011, la plaçant ainsi au 6^e rang québécois des villes les plus peuplées (Statistique Canada, 2011[a]). Cette ville constitue le centre économique, culturel et institutionnel de la région administrative de l'Estrie tout en étant un des plus importants pôles universitaires du Québec (Ville de Sherbrooke, 2014).

Sa situation générale est très semblable à la moyenne québécoise, bien que certaines particularités y soient présentes. En voici quelques-unes tirées de la dernière étude disponible de la Conférence régionale des élus (CRÉ) de l'Estrie datant de 2009 :

« À Sherbrooke comme au Québec, la proportion de la population de 20 ans et plus n'ayant aucun diplôme a augmenté depuis 10 ans, passant de 15,2 % en 1996 à 21,8 % en 2006. On observe également une diminution des individus ayant obtenu leur diplôme d'études secondaires. Toutefois, le taux d'obtention de diplômes provenant d'une école de métiers a augmenté, passant de 4,7 % en 1996 à 15,4 % en 2006. [...]

Le revenu moyen de la population sherbrookoise de 15 ans et plus s'établit à 30 158 \$ comparativement à 32 074 \$ au Québec. Quant au revenu médian, il s'élève à 23 822 \$, donc inférieur à celui du Québec qui est de 24 430 \$. [...]

Le taux de personnes à faible revenu dans les ménages est plus élevé à Sherbrooke (18,4 %) qu'en Estrie (14,7 %), mais tend à diminuer au fil des ans. [...]

On compte 82,6 % des familles sherbrookoises avec conjoints et 17,4 % qui sont monoparentales. Le taux de monoparentalité de la ville de Sherbrooke (17,4 %) est plus élevé que dans les autres MRC regroupées (12,8 %). » (p. 5-7)

Au niveau de l'Observatoire estrien du développement des communautés (OEDC), son rapport « Faits saillants » de 2006 note, entre autres, un plus haut taux d'admissions hospitalières de

résident comparé à la province et à la moyenne estrienne. On y note également une incidence inférieure à la moyenne québécoise de crimes contre la propriété et de signalement retenus dans le cadre de la Loi sur la protection de la jeunesse.

De façon générale, il semble donc que Sherbrooke présente un portrait semblable à la moyenne de la province québécoise, et ce, bien qu'elle présente certaines particularités. Notons la forte présence d'immigrants, soit environ 6 % de sa population (Statistique Canada, 2011[b]), et d'étudiants, soit 10,32 étudiantes et étudiants universitaires par 100 habitants (Ville de Sherbrooke, 2014), pour alimenter certains de ces constats. En somme, bien que la précarité financière semble y être marginalement plus présente, Sherbrooke semble tout de même présenter un portrait généralisable à d'autres villes québécoises similaires.

1.3 Conclusion

Comme nous l'avons vu au présent chapitre, la vulnérabilité sociale constitue une problématique large et englobante. Elle nécessite d'être appréhendée dans une logique de continuité aux problématiques de pauvreté et d'exclusion sociale tout en étant conceptuellement autonome. La vulnérabilité sociale traduit des incapacités individuelles en fonction de cadres et de ressources qui lui sont extrinsèques, et ce, dans un contexte où les supports sociaux sont inadéquats. L'individu étant appelé à composer avec des ressources limitées dans l'espoir de remplir des exigences imposées se voit donc limité au sein de ces capacités d'agir. Face à ces constats, couplés aux conséquences négatives de dépendance, de souffrance et de paralysie de l'action, nous jugeons nécessaire d'appréhender la vulnérabilité sociale au sein de vécus réels permettant de mieux la circonscrire et d'en tirer des potentiels de prévention et de rétablissement.

CHAPITRE 2

CADRE CONCEPTUEL

Nous avons vu précédemment la nature de la vulnérabilité sociale et sa définition au sein du champ de la recherche. Nous comprenons que ses caractéristiques uniques nécessitent une démarche conceptuelle rigoureuse de façon à cerner ses racines empiriques. Le cadre conceptuel présenté au sein de ce chapitre propose une telle analyse exhaustive permettant d’appréhender l’ensemble des processus attachés à la mise en place et au maintien de la vulnérabilité sociale. Afin d’articuler une lecture claire et cohérente de cette problématique, ce chapitre présente tout d’abord la théorie de la structuration comme base conceptuelle nécessaire à l’ensemble de l’étude. Agissant comme trame de fond, cette théorie entraîne naturellement vers l’utilisation de parcours de vie comme matériel brut de l’étude. Finalement, dans l’optique de guider la collecte et l’analyse de façon à maintenir un point de vue à la fois individuel et social, un modèle écologique simplifié sera présenté comme base conceptuelle des facteurs liés à la vulnérabilité sociale.

2.1 Théorie de la structuration

Comme nous l’avons vu précédemment, la problématique de vulnérabilité sociale s’articule autour du contexte social de la société dans laquelle elle est analysée. Puisque ce contexte agit comme prémisses à sa présence, son analyse apparaît conséquemment nécessaire. Dans cet ordre d’idée, la théorie de la structuration (*Theory of Structuration*) proposée par Giddens (1997) semble tout à fait justifiée dans l’approfondissement de la vulnérabilité sociale comme phénomène déclenché et maintenu par différents niveaux de facteurs. De façon congruente avec la présente étude, cette théorie sous-tend trois indications de recherche clés : « en premier lieu, toute recherche sociale possède forcément une dimension culturelle, ethnographique ou “anthropologique” [...] en deuxième lieu, il est primordial d’être sensible aux habiletés

complexes que déploient les acteurs dans la coordination des contextes de leurs activités [et finalement] l'analyste du social doit être sensible au caractère spatio-temporel de la vie sociale qui se constitue dans l'espace-temps » (Giddens, 1984, traduit par Audet, 2005, p. 346-348).

a. La recherche est contextuelle

La théorie de la structuration sous-tend que la recherche sociale inclue nécessairement les dimensions culturelle, ethnographique et anthropologique des personnes et des lieux étudiés. De ce fait, les informations recueillies reflètent délibérément ou non ces éléments. Giddens (1997) parle en fait de l'analyse de phénomènes qui sont déjà chargés de signification et qui existent au préalable. La recherche doit donc expliciter ce que les acteurs (les personnes) savent déjà et ce qu'ils doivent savoir pour poursuivre leurs activités quotidiennes au sein du tissu social.

b. Les acteurs sont habiles

Les acteurs, soit les individus, font preuve d'intelligence dans leurs faits et gestes. C'est-à-dire qu'ils ont une connaissance certaine du contexte de leurs activités leur permettant d'effectuer des choix conscients. Dans la théorie de la structuration, les acteurs « font arriver » l'aspect prévisible de leurs actions. Giddens (1997) rappelle dans cet ordre d'idée que les conséquences et les conditions amenant aux actions doivent toujours être interprétés « à partir du flot des conduites intentionnelles » (*idem.*, p. 348). Ceci se distingue de l'analyse des systèmes sociaux qui eux se reproduisent en fonction à la fois d'éléments conscients et d'éléments non intentionnels.

c. L'analyse doit être sensible à l'espace-temps

Comme dernier élément, la théorie de la structuration rappelle l'obligation de considérer le moment historique et le territoire dans la compréhension globale des situations. L'idée générale est d'éviter de compartimenter les aspects historiques et géographiques de l'analyse holistique des situations sociales. « Analyser la coordination des activités sociales dans le temps et dans l'espace exige l'étude des traits contextuels des lieux dans lesquels se déplacent les acteurs qui parcourent leurs sentiers quotidiens; une telle analyse demande aussi d'examiner la régionalisation des lieux qui s'étend à travers l'espace-temps. » (*idem.*, p. 349).

Ainsi, la théorie de la structuration sous-tend que les personnes sont des experts connaissant, de façon limitée et implicite, les conditions et conséquences de leurs actions. C'est donc en approfondissant les différents parcours individuels que le chercheur peut aspirer à comprendre les différents enjeux individuels et collectifs liés aux actions quotidiennes ainsi qu'à leurs contraintes. Bien entendu, ces actions doivent également être comprises en fonction du contexte

social où elles sont déployées; contexte permettant l'explicitation des phénomènes structuraux à partir des effets provoqués chez les individus.

Pour ce faire, les parcours doivent être appréhendés en fonction de deux éléments clés : premièrement, les acteurs entretiennent les structures sociales par leurs actions; chaque action comporte à la fois des conséquences « intentionnelles » et « non intentionnelles » (*idem.*, p. 357). Deuxièmement, « les contraintes structurelles s'exercent toujours *via* les motifs et les raisons des agents [acteurs]; de plus, elles sont à l'origine (souvent de façon vague et 'convolutée') de conditions et de conséquences qui influent sur les options d'autres agents, et sur ce que ces agents veulent obtenir de leurs options, quelles qu'elles soient » (*idem.*, p. 375).

La théorie de la structuration permet donc de centrer l'étude sur des parcours individuels tout en permettant d'aborder les structures sociales et macrosociales via l'identification des contraintes et conditions vécues au niveau individuel. Elle permet ainsi de réaffirmer une analyse sociale des contextes de vie tout en préservant une légitimité des parcours singuliers.

2.2 Parcours de vie

2.2.1 Parcours de vie

La perspective de recherche par parcours de vie est particulièrement pertinente à la présente étude en permettant non seulement d'approfondir les trajectoires individuelles, mais également d'en questionner l'interprétation qu'effectuent les acteurs sur les événements. Il est à noter que la perspective utilisée ici prend en considération le caractère non déterminé des parcours en cohérence avec le paradigme constructiviste de Dannefer et Settersten (2010, dans Carpentier et White, 2013). Ainsi, l'individu ne présente pas une trajectoire prédéterminée, il « a la capacité d'agir sur ses conditions de vie et de se libérer de positions sociales désavantageuses » (*idem.*, 2013, p. 284). Ceci dit, les parcours de vie sont basés sur quatre grands principes : la vie se déroule dans le temps, la vie est faite de multiples aspects, les vies sont interreliées et les vies se déroulent dans des milieux socialement construits (Bernard, 2006). Cette approche particulière assure donc la prise en considération du temps et de l'environnement social dans l'analyse des différents potentiels et contraintes vécus. Voyons distinctement ces principes de façon plus élaborée.

a. La vie se déroule dans le temps

Les parcours de vie mettent l'emphasis sur la dimension temporelle de la vie. En effet, selon cette perspective, chacun de nous construit son présent et son avenir en considérant la somme des

informations, idées et croyances accumulée. Bien entendu, il s'agit d'une boucle de rétroaction (processus itératif) où les circonstances entraînent une prise de position de la part de l'individu et inversement, où les choix entraînent de nouvelles circonstances (Bernard, 2006). En d'autres termes, l'individu décide si et comment il agit, décision provoquant une action transformant les circonstances d'existences. Cette nouvelle situation oblige alors une nouvelle prise de décision qui entraînera de nouvelles circonstances et ainsi de suite.

À partir de cette notion, nous pouvons facilement affirmer que « le moment et la séquence des événements et des transitions jouent un rôle clé dans le déroulement des trajectoires éducationnelles, professionnelles, maritales, et familiales » (Bernard, 2006). De plus, nous pouvons concevoir le caractère cumulatif des conditions d'existences, puisque les différences au niveau des potentiels tendent à être amplifiées au fil du temps (pensons notamment au lien entre la scolarisation et le contexte socioéconomique des familles). Nous reviendrons sur ces moments charnières appelés « périodes de transition » dans la section subséquente.

b. La vie est faite de multiples aspects intégrés

Au cours de la vie, l'individu transige avec nombre d'institutions – famille(s), communautés, marchés, État(s) – afin d'échanger des ressources. Par exemple, l'individu travaille pour obtenir de l'argent qu'il peut alors transformer en biens ou services. Ces ressources sont intimement liées entre elles et, bien souvent, nécessaires l'une à l'autre. De plus, ces aspects peuvent prendre d'autres formes que les transactions, notamment via l'entremise des services publics offerts gratuitement par l'État. Ainsi, plusieurs expériences de vie, telles la maladie ou les blessures sociales se lient naturellement à l'ensemble des ressources individuelles et sociales disponibles aux personnes de façon à orienter les trajectoires.

c. Les trajectoires de vie sont interreliées

Chaque personne est interdépendante des autres, et ce, particulièrement à certaines périodes de la vie. Pensons simplement aux enfants, parents ou personnes âgées : chacun nécessite ou contribue au bien-être des autres, de sorte que la vie d'une personne « est affectée par les événements qui se produisent dans la vie des membres de sa famille et de ses proches, et vice-versa » (Bernard, 2006).

d. Les trajectoires de vie s'insèrent dans des milieux socialement construits

Finalement, il est nécessaire de voir les parcours de vie en relation aux milieux sociaux, que ce soit en fonction des contextes locaux et régionaux, des contextes sociétaux ou des contextes

historiques. Ainsi, autant les possibilités d'émancipation que de soutien social sont régies, à un certain degré, par la communauté proximale à l'individu (particulièrement lorsque les ressources sont trop limitées pour se déplacer). Au niveau national, ce sont les politiques publiques qui influencent les parcours individuels et familiaux : l'accès à l'éducation et aux soins de santé en est un bon exemple. Ceci dit, chacun des parcours de vie se situe également historiquement; différentes générations ont des expériences à la fois similaires et divergentes se situant à une époque caractérisée par certaines conditions généralisées (technologie, rapports nationaux et internationaux, économie locale, nationale et mondiale, etc.).

2.2.2 *Sphères de vie*

Afin de segmenter les multiples composants des parcours de vie, nous utilisons le concept des sphères de vie. Bien qu'une définition globale et unanime ne soit pas disponible, notons la courte définition suivante : « les sphères de vie représentent autant de contextes possédant leurs propres temporalités, ressources et contraintes » (Grossetti, 2004, dans Supeno et Bourdon, 2013, p. 111). Les sphères de vies permettent donc de segmenter plus finement le parcours d'une personne en sous-ensembles circonscrits en contextes singuliers. Dans l'étude de Roy *et al.* (2012) portant sur les « Inégalités de santé et parcours de vie », les auteurs ciblent plusieurs de ces sphères comme étant directement liées à la vulnérabilité sociale (telle qu'entendu dans la présente recherche) : la sphère familiale, scolaire, du travail, résidentielle, de la santé et des ressources, ainsi que des liens sociaux. Ces sphères permettent de mieux baliser autant les facteurs que les effets liés à la vulnérabilité sociale.

Les sphères de vie présentent une autre particularité intéressante. Elles sont liées les unes aux autres de telle sorte qu'un « effet d'entraînement » est possible. Il s'agit en fait du processus de contamination où « un changement ou un événement dans une sphère de vie précise se déploie progressivement, “gagne en masse” en venant réorganiser la configuration des relations entre les sphères » (Grossetti, 2004, dans Supeno et Bourdon, 2013, p. 113). Ainsi, il apparaît évident qu'un événement majeur, par exemple une rupture amoureuse, puisse se répercuter sur d'autres sphères, et ce, bien que non directement touchées par l'événement. Dans cette optique, il s'avère important de considérer l'aspect « partiel » des situations de vulnérabilité sociale où les difficultés actuelles peuvent provenir de sphères précises plus ou moins liées aux situations observées.

2.2.3 Périodes de transition

À la manière des sphères de vie qui parcellent les parcours de vie, les périodes de transition renvoient à la propriété temporelle de celles-ci. Il s'agit simplement de saisir le moment précis des événements afin de mieux comprendre l'impact de ceux-ci sur la vie des individus. En nous inspirant de concepts issus de la psychologie, nous pourrions concevoir les périodes de transition en deux notions distinctes : les « crises » et les « transitions » (Bédard, 1983). Sans creuser le détail approfondi de ces notions, notons que dans les deux cas, l'individu fait face à une situation qui le pousse fortement, voire le contraint, à s'adapter. Alors que la crise comprend beaucoup de stress et d'anxiété liés au fait accompli, la transition sous-tend un choix et une prise de conscience plus lucide (*idem*).

Ces périodes charnières font l'objet du Centre d'études et de recherches sur les transitions et l'apprentissage (CERTA) qui se spécialise, entre autres, sur le passage à l'âge adulte. Bourdon *et al.* (2007) citent ainsi trois périodes de transition importantes : « de l'école vers le travail, de la famille d'origine vers une nouvelle famille, du logement des parents vers un logement indépendant » (p. 16). Puisque ces périodes majeures sont accompagnées de changements importants dans l'orientation globale des individus, elles doivent faire l'objet d'une attention particulière lors des analyses de parcours de vie. À la manière de ces trois moments clés liés à l'adolescence, il paraît donc important de cibler et détailler les transitions suivant le fil de vie des individus. Nous pouvons penser aux ruptures amoureuses, changements d'emplois, bouleversements familiaux, etc.

2.3 Modèle écologique simplifié

La problématique de vulnérabilité sociale est régie par un ensemble complexe de facteurs interinfluent. Poursuivant l'objectif de comprendre l'apparition et le maintien de la vulnérabilité sociale, la recherche entreprend de discerner le rôle respectif des individus et des différentes structures sociales avec lesquelles ils transigent. Pour ce faire, nous proposons de diviser ces facteurs en trois niveaux, soit individuel, social et macrosocial. Cette division reflète, de façon simplifiée, le modèle d'analyse écologique couvrant l'entièreté des facteurs influençant l'individu : l'ontosystème (l'individu, ses compétences et habiletés), le microsystème (l'environnement immédiat), le mésosystème (les liens de solidarité), l'exosystème (les services, la concertation et la collaboration) et le macrosystème (les aspects intangibles de la société comme les valeurs). Le niveau individuel renvoi donc à l'ontosystème et une partie du

microsystème, le niveau social au microsystème, mésosystème et à l'exosystème et finalement le macrosocial au macrosystème. Les niveaux, ou paliers, d'analyse retenus ici reflètent donc cette particularité analytique où la vie peut être vue en fonction de différentes distances relatives à l'individu. Ceci dit, bien que chaque niveau possède sa logique propre, l'ensemble est davantage caractérisé par une forte interdépendance, de sorte que ces niveaux n'existent pas « en soi », mais ils sont chacun une partie essentielle et complémentaire du portrait global. En effet, il est primordial de considérer l'aspect holistique et cohérent des vies pour ensuite approfondir les multiples sources de potentiels et de contraintes (voir schéma en annexe 2).

Le modèle d'analyse présenté s'inspire également des déterminants sociaux de la santé décrits par l'Organisation mondiale de la santé (OMS).

Déterminants sociaux de la santé

Conçus pour éclairer les liens entre la santé globale, physique et psychologique, et les conditions sociales d'existence, les déterminants sociaux servent d'appui à la description des relations entretenues entre les individus et leur environnement social. Ces déterminants aident à cerner l'incidence des conditions de vie sur la santé au sens d'« état de bien-être physique, émotif et social » (OMS, 1978) et donc, plus pertinemment, sur la qualité de vie. En termes généraux, les déterminants sociaux de la santé régissent « les circonstances dans lesquelles les individus naissent, grandissent, vivent, travaillent et vieillissent ainsi que les systèmes mis en place pour faire face à la maladie » (OMS, 2013). Ils font référence aux domaines économiques et politiques, ainsi qu'aux politiques sociales, en mettant à jour les conséquences néfastes des différentes formes d'inégalités sociales (Châtel, 2010; Dorvil, 2007; Paquet, 1999; OMS, 2013).

Les recherches sont claires sur le fait que les inégalités sociales, le stress, les conditions de vie à l'enfance, l'exclusion sociale, le travail, le chômage, le soutien social, les dépendances, l'alimentation et les transports affectent tous l'espérance et la qualité de vie (OMS, 2004). Dans cette même optique, il est également nécessaire de noter que les politiques sociales, ou plus généralement les interventions de l'État sont également associées aux questions de qualité de vie (Bourque et Quesnel-Vallée, 2006).

Les facteurs présentés au sein de la présente étude sont certes regroupés différemment des propositions faites par l'OMS, mais préservent le même niveau de rigueur et d'exhaustivité. En fait, où l'OMS regroupe l'ensemble des facteurs sous l'égide de « sociaux », la présente étude se permet une distinction plus nuancée regroupant trois niveaux factoriels différenciés. Une autre

distinction importante réside dans la vision privilégiée face à l'objet d'étude : l'OMS conçoit les situations de pauvreté et d'exclusion sociales comme des déterminants de la santé, alors que la présente étude s'intéresse particulièrement à ces situations *eo ipso* (par et pour elles-mêmes). Par conséquent, les facteurs explicatifs sont différents, mais étroitement liés aux questions de santé telles que proposées par l'OMS.

2.3.1 Facteurs individuels

Afin de conceptualiser les différents facteurs individuels, la notion de capital (économique, culturel et social) de Bourdieu (1986[a]) sera utilisée en conjonction avec celle de capital biologique de Blaxter (2003) et de Kuh et Ben Shlomo (1997). Pour compléter ces facteurs en cohérence avec l'approche par parcours de vie, les concepts d'identité et de famille seront également approfondis.

Il est à noter que bien qu'ils soient catégorisés comme « individuels », ces facteurs ne prennent sens et ne peuvent se concevoir qu'en relation directe à l'environnement social. En effet, la valeur des capitaux provient essentiellement de l'accord commun attribué par la société et, parallèlement, l'identité se construit nécessairement en relation au regard des autres. Ces facteurs sont décrits comme individuels au sens où ils « appartiennent » au domaine privilégié de l'individu et où celui-ci peut agir directement sur eux dans une relation plus fortement exclusive.

2.3.1.1 Capitaux

La notion de capitaux détient une forte valeur pragmatique en permettant des « stratégies d'accumulation, de reproduction, et de reconversion des différentes espèces de capital par un individu dans le but d'améliorer ou de conserver sa position dans l'espace social » (Bourdieu, 1997, cité dans Chevallier et Chauviré, 2010, p. 20). Ainsi, un capital conséquent permet un nombre proportionnel de possibilités et inversement, une précarité de capitaux limite cet ensemble de possibles. La notion de capital est d'autant plus intéressante qu'elle se veut explicative des inégalités sociales puisque sa distribution structure même la société (Frohlich *et al.*, 2008). Également, les capitaux supplantent une majorité des déterminants sociaux proposés par l'OMS en permettant de s'y pencher de façon plus dynamique et relationnelle.

a. Capital économique

Le plus simple et possiblement le plus influent dans la société actuelle, le capital économique est directement transférable en argent ou en capitaux matériels similaires (tels propriétés, actions, biens de consommation, etc.). Le capital économique est *ipso facto* en relation très étroite avec

les situations de pauvreté, d'exclusion sociale et de vulnérabilité sociale. Cependant, bien qu'il soit désormais omniprésent dans sa forme monétaire, ce type de capital tire l'essentiel de sa puissance du fait qu'il est « à la base de toutes les autres formes de capitaux » (Bourdieu, dans Frohlich *et al.*, 2008, p. 170). En effet, la fortune est étroitement liée aux autres formes de capitaux par ses propriétés transformationnelles, mais elle est également fonction de ce même ensemble, car ceux-ci sont habituellement nécessaires à son obtention.

b. Capital culturel

Le capital culturel se matérialise en trois formes : incorporée, objectivée et institutionnalisée. Au terme d'« incorporée » sont entendues les « dispositions durables de l'organisme » (Chevallier et Chauviré, 2010, p. 18) tels que connaissances et savoirs intégrés. Ceux-ci peuvent prendre plusieurs formes : compétences liées aux domaines de connaissances, maîtrise du langage, des codes sociaux et du domaine culturel, etc. Le capital culturel peut également prendre la forme « objectivée », soit une réalisation matérielle de biens culturels tels des tableaux, livres, sculptures, etc. qui témoignent du bagage apparent de connaissances détenu par une personne. Finalement, la forme « institutionnalisée » démontre une valeur reconnue par la société ou une institution donnée. Par exemple, les diplômes, titres honorifiques, etc. sont régis par l'État et représentent un statut particulier accordé par la communauté sociale.

En termes d'incidences concrètes du capital culturel, pensons prioritairement au niveau de scolarité qui affecte conséquemment l'occupation professionnelle, la santé et la qualité de vie (Mikonnen et Raphael, 2010, Observateur, 2013; OMS, 2004; Statistique Canada, 2012). De plus, il est facile de concevoir qu'une personne élevée dans une famille défavorisée puisse posséder des carences quant à la maîtrise des codes sociaux, de la langue, etc. entraînant un frein important au développement des différents capitaux.

Le capital culturel, à la différence du capital économique, ne peut pas s'acquérir sans « effort » et sans y consacrer un temps substantiel. Il exige donc une libération temporelle d'autres activités et donc, d'une possession *a priori* de moyens pécuniaires. Ce faisant, le capital culturel peut s'acquérir en transformant le capital économique en temps nécessaire à l'intégration de l'« avoir devenu être » (Bourdieu, 1986, dans Chevallier et Chauviré, 2010, p. 18). Bien entendu, cette exigence est relative aux contextes sociaux et certaines sociétés, comme le Québec, tendent à diminuer cette nécessité préalable : pensons entre autres aux programmes d'aide liés aux frais de

scolarité. Également, l'accumulation de capital culturel permet inversement un accès proportionnellement plus aisé aux activités lucratives comme un emploi bien rémunéré.

c. Capital social

Comme son nom l'indique, le capital social réfère à l'ensemble des connaissances, contacts, relations, amitiés et obligations (créances ou dettes symboliques) (Chevallier et Chauviré, 2010) liant la personne à ses pairs. Il s'agit d'un certain pouvoir d'action et de réaction lié à la qualité et la quantité des connexions entretenues avec son réseau social.

« Le capital social est l'ensemble des ressources actuelles ou potentielles qui sont liées à la possession d'un réseau durable de relations plus ou moins institutionnalisées d'interconnaissance et d'inter-reconnaissance; ou, en d'autres termes, à l'appartenance à un groupe, comme ensemble d'agents non seulement dotés de propriétés communes (susceptibles d'être perçues par l'observateur, par les autres ou par eux-mêmes), mais aussi unis par des liaisons permanentes et utiles. » (Bourdieu, 1986, dans Chevallier et Chauviré, 2010, p. 19)

Le capital social est particulièrement utile dans la compréhension des revendications sociales, puisqu'il permet notamment la multiplication du poids social sous un effet d'« agrégation symbolique » (*idem.*). Ce pouvoir de liaison additionne les ressources matérielles et symboliques des différents acteurs afin d'augmenter à la fois leur visibilité et leur pouvoir d'influence. Le capital social permet donc de saisir la notion d'impuissance et de difficulté de reconnaissance souvent associées aux situations de vulnérabilité sociale.

En termes de relation au capital économique, le capital social est une « stratégie d'investissement social » (*idem.*) offrant la possibilité de retirer des profits matériels et symboliques des liens sociaux tissés. Qui plus est, cette relation se renforce par la participation aux pratiques « conventionnelles » telles soirées, réceptions, séminaires, etc. permettant un accès direct aux acteurs partageant des intérêts similaires.

d. Capital biologique

Au niveau du capital biologique, il est constitué de l'« accumulation des ressources biologiques inhérentes et acquises au cours des premiers stades de la vie façonnant les potentiels de santé présents et futurs » (Kuh *et al.*, 1997, p. 173, traduction libre). En d'autres termes, il s'agit de la forme physique et mentale, du système immunitaire, des traits génétiques, des handicaps et vulnérabilités, etc. (Blaxter, 2002). Sous forme de capital, il doit être appréhendé en tant que

point précis et momentané d'un processus de gains et de pertes débutant au stade de fœtus et se développant suivant les aléas de la vie.

La relation entre le capital biologique et économique est dans ce cas particulier inverse : c'est en actualisant les potentiels biologiques sous forme d'habiletés physiologiques et cognitives que l'individu le transforme en capital économique. Bien entendu, une forte possession pécuniaire permet souvent une meilleure rétention et amélioration du capital biologique (accès aux cliniques privées et aux cabinets privés, aux médicaments dispendieux et aux multiples centres physiques).

2.3.1.2 Identité

L'identité réfère grossièrement au sens que l'individu s'attribue en référence à son existence personnelle, bien qu'elle puisse également se concevoir auprès d'une collectivité. En cohérence aux parcours de vie, l'identité constitue le fil conducteur des vies puisqu'elle résulte des expériences passées et agit comme base référentielle pour agir l'avenir. Par conséquent, réfléchir l'identité des personnes en situation de vulnérabilité sociale telle que posée sur elles-mêmes aide à comprendre l'intégration de leurs expériences et permet d'envisager leurs perceptions des potentialités à venir. La construction de cette trame de fond individuelle est donc nécessaire à l'analyse des choix effectués. En ce sens, notons la définition de Tap (1979), qui place l'identité comme résultante d'un processus de construction :

« un système dynamique de sentiments axiologiques et de représentations par lesquels l'acteur social, individuel ou collectif, oriente ses conduites, organise ses projets, construit son histoire, cherche à résoudre les contradictions et à dépasser les conflits, en fonction de déterminations diverses liées à ses conditions de vie, aux rapports de pouvoir dans lesquels il se trouve impliqué, en relation constante avec d'autres acteurs sociaux sans lesquels il ne peut ni se définir ni se (re)connaître. » (dans Vulture, 2001, p. 63)

Tel que décrit, l'identité est donc un ensemble de composantes personnelles ou collectives mis en relation avec des acteurs extérieurs qui lui attribue sa valeur et sa reconnaissance. Dans une société libérale, celle-ci se construit généralement autour du rôle professionnel ou social. Dans l'éventualité où l'individu ne parvient pas à s'identifier à un tel rôle « socialement acceptable », une scissure s'établit entre celui-ci et le monde qui l'entoure; monde face auquel il n'est ni valorisé ni reconnu (Racine, 2007). Dans cet ordre d'idée, Castel (2004) va même jusqu'à décrire la possession comme l'élément essentiel à l'identité : « si l'on ne possède rien, on n'est rien » (p. 2-3).

Le concept d'identité fait également référence au « dépassement des conflits » qui existent dans la cohérence interne de tout un chacun; conflits qui sont réglés en fonction de « déterminations diverses liées à ses conditions de vie, aux rapports de pouvoir dans lesquels il [l'acteur] se trouve impliqué ». Cette notion est intéressante, car elle se lie naturellement à la vulnérabilité sociale : la personne qui, suite à des pressions extérieures, se trouve en position de stigmatisation (Goffman, 1963) ou de « non-conformité aux attentes sociales » (Roy et Soulet, 2001, dans Racine, 2007, p. 96), risque de ne pas se faire accepter et de se faire évacuer de l'espace public. De plus, ces personnes courent le risque d'intérioriser ces discours vulnérabilisant, accroissant par le fait même la méfiance et la résignation qu'ils entretiennent avec le monde (Lamoureux, 2004).

L'identité permet finalement de mieux saisir les influences de l'environnement sur les perceptions, croyances et potentiels individuels. Il s'agit d'un concept clé à la compréhension de la vulnérabilité sociale vu son impact direct dans les stratégies mises en place par l'individu pour améliorer (ou non) sa situation.

2.3.1.3 Famille

La famille est directement liée aux capitaux biologique, culturel et social (OMS, 2004).

Tout d'abord, la famille constitue à la fois le patrimoine génétique de l'individu et son premier lieu de développement biologique. Il s'agit du premier contact entre le fœtus et son environnement, contact pouvant laisser des cicatrices majeures transformant à jamais son parcours individuel. Selon l'étude de Roy *et al.* (2012), trois autres facteurs familiaux influent directement sur la construction de la vulnérabilité : l'appartenance à l'ancrage familial, le degré d'organisation ou de désorganisation de la cellule familiale et l'affection procurée à l'individu.

Dans le premier cas, l'appartenance au groupe familial réfère aux capacités d'assurer les conditions favorables au développement de l'enfant (alimentation, habiletés, sécurité, respect, etc.). À la manière du réseau social qui fournit support et ressources à l'individu, la famille assure traditionnellement les fonctions de protection et de transmission des capitaux culturels à l'enfant, jonchant ainsi la voie développementale de l'individu vers son autonomie future.

Quant à l'organisation familiale, notons les risques de toxicomanie, de violence et de problème de santé mentale présents au sein de la famille qui peuvent tous nuire au développement de l'individu. Ces carences potentielles affectent à la fois le développement physique et intellectuel de l'individu, où celui-ci est non seulement exposé à de tels comportements, mais en subit également les contrecoups tels négligence ou abus.

Finalement, le volet affectif permet le développement d'un sens et d'une attitude positive de vie, attributs nécessaires à la résilience face aux nombreux obstacles de la vie. Une personne ayant subi une carence affective importante serait donc plus susceptible de tomber dans la résignation ou la passivité et ainsi négliger ces potentiels émancipatoires.

2.3.2 Facteurs sociaux

Les facteurs sociaux peuvent constituer des interfaces entre les structures macrosociales et les individus, tout en préservant un haut degré d'autonomie. Ces facteurs sont directement accessibles par les acteurs (contact proximal) tout en lui étant extrinsèque (exception faite du logement qui peut être acquis). C'est-à-dire que les facteurs sociaux influencent directement les actions et la qualité de vie des individus via des contraintes sous-jacentes à leur existence; contraintes influencées à leur tour par des actions individuelles ou collectives. Inversement, ces contraintes découlent, à divers degrés, des facteurs macrosociaux qui entretiennent, eux aussi, une relation interinfluente.

Au sein de la vulnérabilité sociale, les facteurs sociaux les plus récurrents, tels que tirés des écrits de l'OMS (2004) et des « faits canadiens » (Mikonnen & Raphael, 2010), sont les suivants : le logement, le travail, la citoyenneté et le *vivre-ensemble*, ainsi que l'accès aux services (en tant que sous-catégorie de l'organisation du système de santé).

2.3.2.1 Logement

En son essence, le logement représente simplement un « lieu à usage d'habitation destiné à une occupation résidentielle » (OQLF, 2010). Cependant, le logement est plus qu'un simple gîte de survie et de sécurité, il est nécessaire à l'épanouissement personnel en tant que plateforme d'amélioration des conditions sociales et psychologiques (Halpern, 1995). De plus, le logement permet le développement de l'identité et du sentiment d'appartenance au réseau familial et communautaire (Mikonnen & Raphael, 2010). Ce n'est donc pas banal qu'il soit inclus dans la tête de liste des déterminants sociaux de la santé en terme d'incidence directe sur la qualité de vie (AMC, 2013; Laurence, 2010; OMS, 2013).

En ce qui a trait au lien avec la vulnérabilité sociale, il semble que « la stabilité d'un logis en tant que réel “chez-soi” constitue un port d'ancrage déterminant pour les personnes psychologiquement et socialement instables » (Morin, Robert et Dorvil, 2001, dans Roy *et al.*, 2012). C'est-à-dire que le logement peut être compris en termes de tremplin permettant de passer d'un état de survie à un état de bien-être caractérisé par une appropriation et un développement

des potentiels autant individuels que sociaux. Bien entendu, le logement paraît défaillant dans une panoplie de problématiques allant de la pauvreté à la santé mentale, freinant par le fait même l'accès aux opportunités transformationnelles et aux réseaux de supports formels et informels (Carter et Polevychok, 2004).

2.3.2.2 Travail

Simplement, le travail correspond à toute « activité professionnelle qui est rémunérée » (OQLF, 2006). Selon l'OMS (2004), le travail offre, hormis un capital économique, un sens d'identité, une estime de soi et permet de structurer la vie quotidienne. Les effets conséquents du chômage sont directement liés au capital économique, mais sont tout de même plus importants : privations matérielles et sociales, stress et anxiété, ainsi qu'un plus haut risque d'adoption de comportements dangereux (alcoolisme, dépendance au tabac, etc.). Similairement, l'insécurité liée à l'emploi temporaire ou incertain est associée aux mêmes effets, mais également à des risques de troubles du sommeil, de maladies cardio-vasculaires et des risques à l'intégrité physique et psychologique découlant de conditions de travail difficiles ou inhabituelles. De plus, les difficultés liées au travail risquent un effet négatif sur les relations personnelles, les habiletés parentales et les comportements des enfants (OMS, 2004). Par conséquent, la place qu'occupe le travail dans la vie des individus est très importante, et ce, particulièrement vu ses impacts sur une multiplicité de sphères de vie.

En terme de situation sociale, le travail au Québec est aujourd'hui empreint de risques « de moins en moins mutualisés, et de plus en plus assumés par les individus » (Ulysse, 2009, p. 81), ouvrant la voie à une nouvelle situation nommée « le travailleur pauvre ». Celle-ci correspond à : « celui qui cumule à la fois conditions de travail précaires et conditions de vie précaires » (*idem*, p. 82) et représente, en somme, une manifestation de la précarisation du marché de l'emploi. Sans plonger dans cette réalité fort complexe, notons simplement que

« le travail salarié ne représente plus le meilleur antidote contre la pauvreté. Être en emploi ne protège plus un fort segment de la population contre les risques; il ne leur assure plus le revenu nécessaire pour répondre à leur besoins de base et à ceux de leur famille. » (*idem*, p. 88)

2.3.2.3 Citoyenneté et *vivre-ensemble*

Selon le Petit Robert (2013), la citoyenneté est une qualité de citoyen. Celle-ci fait référence au « sens civique » en termes de considérations pour autrui. La citoyenneté se manifeste, outre les droits et devoirs, par l’agir citoyen ou la participation citoyenne : notion associée « à une prise de décision publique par des citoyens ordinaires » (Hardina, 2008, dans Duperré, 2010, p. 14). En ce sens, nous pourrions dire que la citoyenneté est au cœur de la notion de *vivre-ensemble*, puisque cette dernière réfère au caractère solidaire de la vie collective, ici régie par la vie commune au sein d’une « cité » (État). Le *vivre-ensemble* comprend quant à lui une notion de « choix collectif » où la collectivité dirige l’inclusion de ces membres. Elle permet de favoriser la cohésion sociale par la réorganisation sociale, politique, économique, culturelle, etc.

Chacun des concepts de citoyenneté et de *vivre-ensemble* peuvent cependant être élargis au terme d’engagements personnels et collectifs visant le changement des conditions de vie collectives (Lecours, 2012). L’agir citoyen permet donc l’action émancipatrice, non seulement au sens politique, mais également face aux conditions de vie jugées difficiles. Parallèlement, Lamoureux (2001) définit la citoyenneté comme suit : « être citoyenne ou citoyen, c’est avoir une place, sa place, et être reconnu comme personne à part entière dans le territoire du *vivre-ensemble*, c’est aussi se sentir partie prenante du fonctionnement, et surtout du devenir social » (dans Racine, 2007, p. 103). Dans cette perspective, la citoyenneté, comme le *vivre-ensemble*, s’actualise en prise de contrôle du « destin » autant individuel que collectif : le citoyen est acteur de changement.

Aux fins de simplification, cette étude privilégie la notion de *vivre-ensemble* plutôt que de vie citoyenne puisqu’elle réfère aux réseaux à la fois formels et informels, à la fois locaux et globaux; le *vivre-ensemble* reprend les potentiels émancipatoires de la vie collective sans s’en restreindre en notion de droits et devoirs.

2.3.2.4 Accès aux services

Tout d’abord, le terme d’accessibilité, tel que défini par l’Office québécois de la langue française (OQLF) sous la rubrique « administration publique », représente l’« ensemble des facteurs qui permettent à un usager d’accéder à un service public » (2004). Toujours selon l’OQLF, l’accessibilité porte « sur la connaissance des modes de prestation de services, puis sur d’autres aspects comme la facilité d’accès géographique et physique, l’horaire adapté aux besoins des usagers ou la disponibilité du personnel » (*idem.*). Ceci dit, la notion d’accessibilité ne fait pas

que référence à la prestation des services offerts par les organismes publics, mais s'élabore plutôt dans la relation entre la personne « requérante » et l'organisme « prestataire ». En effet, bien qu'il soit plus simple de questionner les demandes de services comme fonction unique des individus, il est nécessaire de comprendre les choix effectués par ceux-ci. Fortement susceptibles de connaître les limites et contraintes des systèmes mis en place, les personnes en situation de vulnérabilité sociale peuvent prendre la décision (ou en être contraint) de ne pas demander de service, étant au fait, par expériences personnelles ou par ouï-dire, des listes d'attentes, de la complexité inconséquente de certaines démarches administratives ou de toute autre complication.

S'intéresser aux facteurs sociaux de la vulnérabilité sociale nécessite donc de réfléchir « au-delà » des systèmes de protection mis en place par les différents organismes de santé et sociaux afin de voir les limites et contraintes exercées et vécues entre ces services et les parcours individuels. Ainsi, la notion d'accès aux services est caractérisée par deux aspects clés : la perception subjective de l'accessibilité et l'expérience d'accès, incluant les aspects physiques comme les transports, la proximité, etc.

Les services publics offerts à la population seront davantage traités sous la catégorie suivante, soit les facteurs macrosociaux, puisqu'ils constituent des produits des mécanismes de protection sociale.

2.3.3 Facteurs macrosociaux

Les facteurs macrosociaux régissent le système de valeurs sociales, les idéologies gouvernantes, les politiques sociales, les lois ainsi que les mécanismes de protection sociale. Il s'agit de l'ensemble des influences nationales et supranationales (bien que ces premières soient davantage considérées dans la présente étude) affectant l'individu et son rapport à l'environnement. À la différence des facteurs sociaux, les facteurs macrosociaux sous-tendent un rapport plus distal, voire indirect, puisqu'il s'agit de facteurs intangibles qui ne se manifestent jamais dans leur état pur au sein de l'environnement social.

Ces facteurs sont présentés suivant une logique de pallier débutant du plus abstrait au plus concret, logique expliquant le parcours typique de mise en place des mécanismes de protection sociale. À ce stade, il est cependant nécessaire de saisir le caractère hautement interdépendant des différents paliers macrosociaux. Plus précisément, nous pouvons affirmer que le système de valeurs sociales s'incarne au moyen d'idéologies qui, elles, prennent forme dans les politiques sociales et les lois. À leur tour, les politiques et les lois permettent la mise en place de

mécanismes de protection sociale. Cependant, une rétroaction transformationnelle est omniprésente : les paliers supérieurs sont constamment influencés par le bas. Par exemple, des protections sociales d'ordre communautaire risquent fortement de renforcer les valeurs de proximité et de personnalisation des soins, entraînant un virage ou une mode vers ce type d'intervention et éloignant par le fait même l'intérêt porté aux pratiques « hospitalo-centrées ».

2.3.3.1 Système de valeurs sociales et idéologies gouvernantes

Le système de valeurs sociales et les idéologies gouvernantes sont intimement liés. Tel qu'énoncé ci-haut, les idéologies découlent essentiellement du système de valeur au sens qu'elles en constituent un noyau d'appartenance à un courant de pensée établi et reconnu par une communauté. En effet, si le système de valeurs sociales représente les « principe[s] qui oriente[nt] l'action d'un individu, d'un groupe ou d'une organisation en société » (OQLF, 2003), l'idéologie serait :

« [un] système d'idées-forces ou de croyances qui sert à animer, décrire, expliquer interpréter ou justifier [...] la situation d'un groupe (idéologie de groupe) et qui, s'inspirant d'un ensemble de valeurs, oriente [...] l'évolution du groupe dans le temps. » (Gérard, 1976, dans OQLF)

Ceci-dit, ces deux systèmes sont caractérisés d'ouvert, soit en interaction permanente avec l'environnement local et global, et, par conséquent, en constante redéfinition. Essentiellement inachevée, la société est constituée des valeurs et idéologies prédominantes portées et revendiquées par les individus et les groupes qui la compose. Cependant, le degré d'influence est fortement inégalitaire entre les différents acteurs. En effet, comme nous l'avons vu précédemment, une personne ou un groupe avec un capital social important détient plus d'influence sur l'ensemble sociétaire que les personnes moins nanties. De plus, cette lutte à la « supériorité » axiologique et idéologique est également fonction de pressions internes et externes à l'État. Traditionnellement la plus marquée, la pression exercée par les groupes d'influences à l'intérieur même de la société (p.ex. la lutte des mouvements féministes pour l'égalité hommes femmes vis-à-vis du *statu quo* paternaliste) est celle qui régit les débats nationaux habituellement fortement médiatisés. Quant à elles, les pressions externes, internationales et mondiales, sont aujourd'hui plus importantes que jamais, et ce, particulièrement dans un contexte de mondialisation (Boismenu et Noël, 1995; Chung, 2007; Petrella, 1996). Souvent moins

manifestes et jugées secondaires, ces pressions influencent cependant grandement nos valeurs et nos politiques (p.ex. capitalisme états-unien et social-démocratie scandinave).

Il est important de noter que les valeurs et idéologies sont rarement explicitées par les sociétés et leur identification consiste majoritairement à l'analyse des individus, des groupes revendicateurs et détenteurs de pouvoir, des mécanismes de protection sociale, etc. en tant qu'instances manifestes de ces valeurs. De plus, la relation est, telle que décrite précédemment, bidirectionnelle. Par exemple, il n'est pas évident de saisir qui de la valeur d'individualisme ou de l'idéologie libérale est précurseur de l'autre et, par conséquent, l'une et l'autre s'alimentent et se maintiennent. Similairement, « les valeurs qui sont partagées au sein d'une organisation forgent [l']identité » (OQLF, 2003) des individus et, inversement, les individus et les communautés influencent les valeurs sociales.

Ces valeurs et idéologies façonnent les intérêts, les priorités et les interventions face aux différentes problématiques sociales. Elles constituent donc la base des politiques sociales et des lois en tant que fondations philosophiques immatérielles.

2.3.3.2 Politiques sociales et lois

La nécessité des politiques sociales et des lois dans la lutte aux problèmes sociaux est incontestable : elles constituent la pierre d'assise des mécanismes de protection sociale au sens qu'elles érigent les balises opérationnelles et légales des structures de soutien social (redistribution des ressources et offre de services collectifs). Cependant, ce lien est peu détaillé dans la littérature : ce sont les rapports entre les politiques sociales et les inégalités de santé, expliquées par les conditions sociales qui sont habituellement explorées (Bourque et Quesnel-Vallée, 2006; Pascal *et al.*, 2006). Le lien direct entre les politiques sociales et les situations de vie est donc présent, voire pris pour acquis, mais peu explicité. Néanmoins, vu l'utilisation d'une définition « globale » de la santé, le parallèle entre les politiques et la vulnérabilité sociale est plus concret qu'il n'y paraît. En effet, si certaines politiques sociales visent à réduire les situations de vulnérabilités dans le but d'améliorer la santé, c'est que les effets bénéfiques découlant de la mise en place de ces orientations sont justifiés et communément admis. Bien que la critique de cette lacune soit importante dans la compréhension du lien entre politiques sociales et situation de vulnérabilité, elle n'est pas décisive pour la présente étude qui cherche justement à expliciter ces liens à partir d'expériences réelles vécues par des personnes en situation de vulnérabilité sociale.

Ceci dit, voyons la typologie d'Esping-Anderson (1990, dans Boismenu et Noël, 1995 et 1999; dans Bourque et Quesnel-Vallée, 2006) concernant les régimes de politiques sociales et leurs considérations pratiques au regard de la vulnérabilité sociale. La première typologie, plus « complète » en terme de filet de sécurité sociale, est l'État-providence social-démocrate tel qu'appliqué en Scandinavie (Norvège, Suède et Danemark avec la Finlande). Celle-ci est caractérisée par deux concepts clés : l'universalité des droits et d'accès aux services, ainsi que l'émancipation face au marché et à la famille. L'attitude publique est donc empreinte d'une plus grande prise en charge sociale plutôt qu'une responsabilité individuelle forte. Ces choix tendent à bonifier l'effet des politiques sociales sur la diminution du taux de pauvreté des familles tout comme sur l'amélioration de la situation des sans-emplois (Bourque et Quesnel-Vallée, 2006).

La deuxième typologie est celle d'État-providence libéral où la logique de marché est fortement ancrée. Ce type de régime politique est caractérisé par des programmes habituellement particularistes (critères d'admissibilités strictes) ayant des effets beaucoup plus limités et risquant la stigmatisation. En fait, la logique de marché est fortement marquée par la réduction des dépenses étatiques de façon à responsabiliser les individus en « restructur[ant] les interventions de l'État de manière qu'elles intériorisent les impératifs marchands et qu'elles favorisent les manifestations de sa sanction [à la non-intégration au marché du travail] sur les populations concernées [chômeurs, sans-emplois, bénéficiaires divers, etc.] » (Boismenu et Noël, 1995, p. 68). Cette façon de faire supporte également une dualisation du système de protection entre privé et public entraînant indéniablement une croissance des inégalités (Bourque et Quesnel-Vallée, 2006). La typologie de marché est d'application en Grande-Bretagne, aux États-Unis et au Canada. Vu les particularités du Québec, sa situation n'est pas aussi tranchée que celle du Canada. Par contre, nous pouvons affirmer que les décisions publiques des dernières décennies supportent majoritairement l'appartenance à cette typologie.

Finalement, la troisième typologie est dite conservatrice et se centre davantage sur la famille traditionnelle. Appliqué notamment en France, en Allemagne et en Belgique, ce type de régime est constitué d'un « mélange d'étatisme, de réformisme paternaliste et de pensée sociale catholique » tout en favorisant « les distinctions basées sur le statut » (Boismenu et Noël, 1995, p. 57). Moins intéressant pour la présente étude, cette dernière ne sera pas détaillée davantage.

La typologie d'Esping-Anderson permet de mieux saisir les processus de création et de maintien de la vulnérabilité sociale en explicitant les liens entre valeurs, idéologies, politiques sociales et

lois. Bien que non démontré, il semble y avoir présence de corrélation entre ceux-ci : si l'universalité d'accès promeut la solidarité et la cohésion sociale, la particularisation et la stigmatisation y contreviennent assurément. Ceci signifie beaucoup quant au rapport entre les facteurs macrosociaux et les situations de vulnérabilité : « la qualité des relations sociales et l'existence d'une confiance, d'obligations réciproques et d'un respect mutuel au sein d'une communauté et dans la société en général » (OMS, 2004) étant nécessaire à la cohésion sociale et donc, au *vivre-ensemble*, l'adhésion à la logique marchande devrait être proportionnellement accompagnée d'une augmentation des situations de vulnérabilité.

La présente section n'a pas abordé la spécificité des lois au profit des politiques sociales, car ces premières sont parties prenantes des politiques et qu'elles sont toutes deux considérées comme des bases à l'élaboration des mécanismes de protection sociale.

2.3.3.3 Mécanismes de protection sociale

Les mécanismes de protection sociale constituent l'ensemble des mécanismes « mis en place par la société pour assurer la protection des personnes et des familles contre les répercussions de certains risques susceptibles de réduire ou de supprimer leur capacité de gain et pour garantir la satisfaction de leurs besoins primaires » (OQLF, 1999). En d'autres termes, il s'agit d'institutions nationales de sécurité sociale et d'assurance sociale face aux divers risques communément admis. Au Québec, nous pouvons diviser la sécurité sociale en quatre grandes catégories de risques : la maladie (dont l'invalidité, la parentalité, etc.), les risques liés au travail (accidents, maladies professionnelles), la vieillesse et la retraite, ainsi que la famille (logement, handicap, etc.) (Gouvernement du Québec). En fonction de ces risques sont élaborés divers organismes publics afin d'assurer une assistance financière. Pour n'en nommer que quelques-uns, notons le programme d'aide sociale, le programme de soutien pour les travailleurs licenciés, le régime d'assurance médicament du Québec (RAMQ), etc. Ces mécanismes incluent également les institutions de santé et des services sociaux (centres hospitaliers, CISSS, etc.) tout comme les subventions et pratiques partenariales avec les organismes communautaires.

Comme nous le voyons, ces mécanismes sont très nombreux, trop pour en donner une liste exhaustive et explicite dans ce mémoire. L'essentiel est de saisir l'importance de ces instances en tant que manifestations physiques des politiques sociales et des lois, instances auxquelles les citoyens ont directement accès. Il est également nécessaire de saisir les multiples liens entre les différents paliers, de sorte que les critiques des systèmes s'adressent possiblement à différents

niveaux simultanément. Par exemple, la qualité des soins psychosociaux fait autant référence aux directives ministérielles et aux lois qui découlent des valeurs et idéologies gouvernantes, à l'institution de soin elle-même, à la relation entre professionnel(s) et « usager », etc.

2.4 Conclusion

Le présent chapitre nous permet de mieux cerner l'articulation empirique de la vulnérabilité sociale de façon à guider l'appareil méthodologique vers ses manifestations. Nous avons élaboré la théorie de la structuration comme trame de fond analytique de l'étude. Celle-ci justifie la centration de l'étude sur une approche essentiellement individuelle par l'entremise de parcours de vie tout en permettant d'aborder les structures sociales et macrosociales via la transversalité des parcours et des contraintes vécues. Nous avons vu que ces parcours de vie peuvent être divisés en sphères de vie et que l'identification de périodes de transition est cruciale dans leur compréhension globale. Finalement, nous avons présenté un modèle écologique simplifié permettant d'appréhender la gamme complète de systèmes transigeant avec l'individu, pavant ainsi la voie à l'analyse des facteurs influant la vulnérabilité sociale.

CHAPITRE 3

MÉTHODOLOGIE

Le troisième chapitre de cette présente étude pose la méthodologie utilisée pour étudier la vulnérabilité sociale de façon empirique. En premier lieu, l'objet de recherche incluant les objectifs poursuivis, l'hypothèse suggérée et la question de recherche sera détaillé. En second lieu, les particularités de la recherche qualitative et la pertinence sociale et scientifique sera abordée. Finalement et en troisième lieu, l'appareil méthodologique composé du choix des participants, ainsi que de la cueillette et de l'analyse des données sera définit.

3.1 Objet de recherche

La question de recherche alimentant l'entièreté de la démarche est le suivant :

« Quels sont les facteurs d'apparition et de maintien de la vulnérabilité sociale associés aux parcours de vie d'individus en situation de vulnérabilité à Sherbrooke? »

Plus spécifiquement, cette recherche s'inscrit en complémentarité aux courants récents qui, à la manière de la « logique du mérite et de la responsabilité » libérale, *psychologise* ou encore *singularise* les troubles sociaux (Namian, 2011).

Trois objectifs constituent le cœur de cette recherche. Premièrement, elle vise à repérer et à différencier des facteurs contribuant aux situations de vulnérabilité sociale telles que vécues par des personnes en situation de vulnérabilité à Sherbrooke. Les parcours de vie de ces personnes permettront de tracer les trajectoires en lien avec les événements marquants de leur vie afin de dresser le portrait des différents facteurs promouvant la vulnérabilité sociale.

Deuxièmement, cette recherche vise à expliciter les interactions entre les différents niveaux de facteurs. Dans l'objectif de mieux comprendre les fondements et les manifestations de la vulnérabilité sociale, il apparaît judicieux de s'intéresser à comment l'influence entre les

différents facteurs s'effectue. La théorie de la structuration permettra à cet effet de mieux saisir les liens unifiant les individus avec leur environnement social.

Troisièmement, des pistes de réflexion d'interventions professionnelles visant à contrer les situations de vulnérabilité sociale nécessitent d'être élaborées. Nous souhaitons contribuer à l'amélioration de la situation d'une partie importante de la population et ce changement nécessite des actions concrètes. L'objectif est donc de fournir des réflexions pouvant alimenter de futurs programmes d'interventions, de politiques sociales, etc.

3.2 Recherche qualitative et pertinence sociale et scientifique

Tout d'abord, la présente recherche se veut fondamentale et exploratoire. C'est-à-dire que l'objectif premier est d'approfondir la problématique de vulnérabilité sociale telle que vécue par des individus en situation de précarité afin d'en saisir les multiples déterminants (facteurs). Vu le caractère hautement complexe des interrelations supposées ainsi que le caractère essentiellement intersubjectif des discours qui seront recueillis, la recherche s'insère d'emblée dans un devis qualitatif. Ce type de devis permettra une compréhension en profondeur de la réalité subjective des participants caractérisée par une position holiste, par une logique de compréhension ainsi qu'une grande proximité aux gens, milieux, expériences et problèmes (Mucchielli, 1996, p. 159).

Une autre caractéristique de cette étude qualitative est la poursuite du raisonnement inductif. Puisque l'objectif est d'approfondir les facteurs liés à la vulnérabilité sociale par l'entremise de parcours individuels, la recherche s'inscrit en cohérence avec la production de savoir passant du particulier au général. Ceci peut sembler mettre à faux le cadre conceptuel, cependant le rôle de ce dernier est de servir d'assise à l'élaboration des analyses ainsi que de toile de fond au déroulement des entretiens.

3.3.1 Pertinence sociale

Cette recherche touche à des enjeux sociaux fondamentaux : comment l'individu se développe-t-il en relation à son environnement social, et ce, particulièrement pour les personnes ayant des parcours individuels marqués du sceau de la vulnérabilité sociale. Puisque les conséquences de cette problématique sont majeures autant au plan individuel que collectif, il va de soi qu'une meilleure compréhension soit poursuivie.

En visant à expliciter les dynamiques sociales et les liens entre les individus et les structures sociales, l'étude cherche à mettre en relation les parcours individuels à l'ensemble des influences vécues. Cette compréhension permet entre autre de mieux concevoir les attentes posées sur les individus et d'ouvrir des possibilités vers une meilleure prévention et des actions plus efficaces et cohérentes avec la problématique.

3.3.2 Pertinence scientifique

La contribution scientifique de la présente recherche s'inscrit principalement en relation à son approche holistique pour appréhender la problématique de vulnérabilité sociale. En plaçant au cœur de l'étude la théorie de la structuration, nous assurons de prendre en considération les aspects sociaux et macrosociaux venant compléter les facteurs individuels.

Théoriquement, l'étude permet d'approfondir le concept de vulnérabilité sociale en l'enrichissant de connaissances tirées de situations réelles. Puisque cette problématique n'est présentement pas reconnue dans la sphère politique, les résultats paveront possiblement la voie vers une reconnaissance empirique et davantage balisée du phénomène. Également, l'utilisation de parcours de vie et de la théorie de la structuration réaffirme la nécessité d'études contextualisées permettant de saisir un fragment de la réalité collective telle que racontée par des personnes directement concernées. Elles replacent le sujet de l'étude, l'être humain, au centre de la démarche scientifique et lui rendent le pouvoir de se raconter subjectivement et de partager son regard à la foi introspectif et réflexif sur lui-même et son environnement.

3.4 Collecte de données

Suivant l'élaboration de l'objet de recherche ainsi que des spécificités qualitatives de la présente recherche, la présente section présente l'appareil méthodologique couvrant la méthodologie retenue, les stratégies d'échantillonnages, les outils de collecte des données et les stratégies de collecte des données.

3.4.1 Méthodologie retenue

Afin d'opérationnaliser le plus justement et le plus pertinemment possible le concept de vulnérabilité sociale, il est primordial d'explicitier au maximum la méthodologie ayant été mise en place dans la sélection des participants et dans la collecte des données.

Premièrement, compte tenu des limites financières et temporelles du présent projet, le territoire fut circonscrit à la ville de Sherbrooke. Par conséquent, bien que l'objectif de recherche tende vers une transversalité, les résultats sont nécessairement limités (particulièrement concernant les facteurs sociaux qui reflèteront davantage le contexte sherbrookoïse). Ceci dit, vu les particularités de la problématique présentée, nous pouvons supposer une forte similitude quant aux manifestations individuelles et macrosociales étant donné le bagage commun propre à l'ensemble du Québec. Similairement, bien que les données spécifiques soient circonscrites à la région estrienne, nous pouvons supposer une similitude avec plusieurs autres villes québécoises d'ampleur similaire (p. ex. : Trois-Rivières, Gatineau, etc.).

Deuxièmement, le choix des participants compte plusieurs caractéristiques particulières à l'échantillonnage : nous parlons d'échantillon basé sur la théorie, comportant plusieurs critères de sélection (Patton, 2002, traduction libre) ainsi que de type « contraste-approfondissement » (Pirès, 1997).

3.4.1.1 Échantillonnage basé sur la théorie

L'échantillonnage basé sur la théorie fut nécessaire vu l'objectif d'approfondissement du phénomène de vulnérabilité sociale : les participants devaient nécessairement vivre une situation de vulnérabilité au moment de l'étude. À cet effet, notez que les critères de sélections s'appliquent à des situations de vulnérabilité et non de vulnérabilité sociale. Ceci est cohérent avec les difficultés de mesures observées plus tôt au sein de la problématique. Ainsi, l'échantillon possède des critères de sélections influencés par les mesures de pauvreté, d'exclusion sociale et de vulnérabilité sociale.

Seconde particularité, la présente étude utilise volontairement des critères sélectifs sévères afin d'obtenir des données plus riches. C'est-à-dire que malgré la nature portant vers l'universalité du concept de vulnérabilité sociale, ce sont des situations prononcées de vulnérabilité qui ont été retenues afin d'avoir accès à des situations plus élaborées et par conséquent permettant des analyses poussées. Voici les critères ayant guidés la sélection :

- Avoir accès à un revenu annuel par ménage, avant impôt, égal ou inférieur au tableau suivant :

Nombre de personnes composant le ménage	Mesure de faible revenu
1	22 720 \$
2	32 131 \$
3	39 352 \$
4	45 440 \$
5	50 803 \$
6	55 652 \$

(CARRA, 2013)

N.B. Ces estimations représentent le seuil de faible revenu décrit par le gouvernement du Québec. Bien qu'ils représentent le calcul le plus récent, ils couvrent l'année 2011. Nous pourrions supposer qu'avec l'inflation, le seuil de revenu augmenterait légèrement pour l'année actuelle, mais sans données officielles, il paraît plus pertinent de s'en tenir à celles-ci.

- Ne posséder aucun diplôme académique ou un diplôme d'études secondaire;
- Décrire son degré de satisfaction actuel à l'égard du réseau social comme négatif (peu ou pas satisfaisant);
- Décrire sa situation de vie actuelle comme comportant des difficultés soutenues;
- Maîtriser suffisamment la langue française pour communiquer seulement dans celle-ci;
- Être âgé de 21 à 65 ans;
- Vivre présentement à Sherbrooke;
- Être né au Canada.

Ces critères sont fortement basés sur les différentes manifestations attendues de la vulnérabilité sociale, soit « souffrance, passivité, victimisation ou au contraire mobilisation » (Roy, 2010, p. 26), tout en incluant des aspects liés à la pauvreté et l'exclusion sociale. De plus, ces critères sont cohérents avec les différentes formes de capitaux, bien que le capital biologique soit omis pour des raisons éthiques. En ce sens, une particularité est présente concernant l'âge des participants : l'objectif étant de recueillir des parcours riches en expériences, il fut préférable d'opter pour des adultes de vingt-et-un ans et plus et ainsi caractérisés par des parcours plus avancés. Également, les personnes âgées furent exclues pour deux raisons : centrer l'étude sur les personnes en âge d'exercer des fonctions professionnelles et éviter les risques de comorbidités

associés à la vieillesse. Quant au dernier critère, la nécessité d'être né au Canada visait à assurer des parcours de vie partageant un bagage social similaire empreint des particularités québécoises, ou du moins canadiennes, de la vulnérabilité sociale de façon à assurer une comparaison plus cohérente entre les divers parcours. En somme, cette complémentarité d'indicateurs objectifs et subjectifs fut très importante étant donné le caractère hétérogène des situations personnelles.

3.4.1.2 Échantillon par contraste-approfondissement

Comme son nom l'indique, ce type d'échantillonnage permet à la fois d'approfondir chacun des entretiens et de les comparer. Ces deux conditions sont essentielles à la présente étude, puisque chaque situation présentera des caractéristiques à la fois uniques et communes. Tel que décrit Pirès (1997), ce type d'échantillonnage repose sur trois idées directrices :

« 1) la comparaison entre un certain nombre de cas (d'ordinaire réduit); 2) chaque cas a un certain volume de matériel empirique et fait l'objet d'une description en profondeur; et 3) chaque cas est exposé d'une façon relativement autonome, même si le fait de juxtaposer tous les cas dans un même ouvrage permet d'ajouter des informations, d'établir des comparaisons ou de donner une meilleure vue d'ensemble du problème. » (p. 73)

Procéder ainsi permet donc de préserver la cohérence de chacun des parcours, d'approfondir les différentes contraintes agissant sur les choix effectués par les participants et de bonifier l'analyse transversale en mettant en relation chacun des récits. Cependant, il est important de noter que ce type d'échantillonnage est privilégié dans l'optique de l'approche par parcours de vie afin de tirer des conclusions à la fois singulières et globales.

3.4.2 Stratégie d'échantillonnage

De façon à simplifier le processus de recrutement, les critères de sélection ne furent pas divulgués tels quels. En fait, ceux-ci furent généralisés en critères simples et subjectifs de façon à présenter l'étude de façon accessible à l'ensemble de la population visée. Par exemple, le tableau de faible revenu fut remplacé par le critère : « décrire votre revenu personnel ou familial comme étant faible ou insuffisant ».

Trois stratégies furent mises en place pour appréhender l'intérêt des participants potentiels : des affiches placées dans différents organismes communautaires et institutionnels avec les coordonnées du chercheur (voir annexe 3), des présentations orales au sein des milieux (voir annexe 4) et la mise en relation via l'entremise d'informateurs-clés. Dans les deux premiers cas, une attention particulière fut donnée au contenu de façon à présenter les participants comme des

êtres dignes et renforcer l'aspect de partage et de « don de soi » à des fins d'amélioration des connaissances; connaissances qui participent à l'amélioration du système de protection sociale québécois. Il fut également impératif de présenter cette recherche comme une opportunité de faire entendre sa voix, en tant que citoyen, en plus d'avoir la chance de se réapproprier son histoire personnelle afin de mieux saisir les contraintes extrinsèques ayant influé sur sa trajectoire individuelle. La troisième stratégie de recrutement fit appel aux contacts personnels du chercheur. Certains intervenants d'organismes communautaires furent contactés par le chercheur de façon à présenter le projet de recherche et ainsi identifier des personnes gravitant près de leur milieu professionnel qui correspondaient aux critères élaborés. L'intervenant déteint ensuite le rôle d'entremetteur en proposant aux personnes identifiées de prendre contact avec le chercheur.

Les participants intéressés durent par la suite communiquer par téléphone, en transmettant un courriel ou en rencontrant directement le chercheur afin de divulguer certains renseignements personnels et ainsi assurer le respect des critères décrits précédemment. Lorsque le délai d'attente fut terminé, une sélection à la main fut effectuée par le chercheur de façon à favoriser une hétérogénéité des situations de vulnérabilité.

La période de recrutement des participants fut, dans les faits, cohérente avec ce qui était prévu. Bien que les affiches n'aient pas données accès à des participants dans la limite de temps fixée à un mois, les présentations et la participation d'intervenants furent fructueuses. Premièrement, une douzaine de participants se montrèrent intéressés à participer au projet de recherche, participants répondants aux critères de sélections fixés précédemment. Hormis ces derniers, six autres personnes étaient intéressées, mais ne répondaient pas aux critères, principalement celui portant sur les diplômes académiques. Parmi les douze présélectionnés, un seul avait été référé par une intervenante d'un organisme communautaire de soutien aux personnes vivant avec le VIH/Sida, trois avait été invités à une présentation dans un second organisme communautaire de Sherbrooke œuvrant auprès de jeunes adultes en recherche d'autonomie et les derniers provenaient de présentations effectuées dans les locaux d'un troisième organisme communautaire offrant des services aux personnes ayant des problématiques de santé mentale.

La sélection finale des participants fut basée sur la différenciation des parcours présentés. Tout d'abord, un minimum de deux femmes était recherché afin d'assurer l'exploration de parcours féminins. Ces deux femmes présentent des parcours variées : l'une d'entre elle provient de la campagne et est aujourd'hui dans le début soixantaine et l'autre, dans la vingtaine, provient d'un

milieu plus urbain. Parmi les quatre hommes retenus, l'un d'entre eux est un jeune père provenant de l'Estrie, l'autre un homme au cheminement particulier, un troisième homme dans la trentaine ayant accès à un capital économique important et le dernier un homme dans la cinquantaine au parcours marqué par la protection de la jeunesse. Parmi ces derniers, l'homme détenant un capital économique important décida de quitter la présente recherche suivant le premier entretien.

Puisque chacun des participants était affilié à un organisme communautaire, une entente fut effectuée avec chacun des participants afin d'assurer un filet de sécurité supplémentaire avec des intervenants de confiance en cas de besoin.

3.4.3 Outils de collecte de données

3.4.3.1 Semi-directivité

En cohérence avec l'approche par parcours de vie, les entrevues suivirent le modèle semi-directif. Fortement influencé par les écrits de Carl Rogers portant sur la relation d'aide, l'intervieweur dut porter trois attitudes fondamentales : l'écoute empathique, l'authenticité et le non-jugement (Rogers, 1970) de façon à créer un espace de dialogue ouvert et respectueux dans lequel le participant se sentit à l'aise de « se raconter ». Plus spécifiquement, l'entretien semi-directif jongle entre la non-intervention du chercheur et sa présence circonscrite : nous voulions à la fois « facilit[er] et encourag[er] la production du récit [libre] » et « orient[er], interrog[er], susciter un travail particulier de mémorisation » (Poirier *et al.*, 1983, p. 74).

Pour y parvenir, le chercheur utilisa une question de départ large et ouverte. Celle-ci s'articulait comme suit :

« Nous menons une recherche sur la vulnérabilité sociale à Sherbrooke. Afin de mieux saisir l'ensemble des facteurs qui y sont liés, nous avons besoin des histoires personnelles de personnes qui en sont touchées. Pouvez-vous me raconter votre histoire personnelle? »

À la suite de cette amorce, la personne partagea, en ses mots et suivant son rythme personnel, son parcours de vie. Suivant le récit du participant, le chercheur demanda à l'interviewé, conformément au cadre conceptuel ou selon la richesse de certaines situations racontées, d'approfondir certains détails ou d'explicitier certaines expressions ou vécus partagés. Dans le souci de respecter la primauté accordée au récit du participant, il va de soi que le chercheur dut garder beaucoup de réserve afin de permettre à l'interviewé de digresser selon ses inclinaisons personnelles. Ceci dit, bien que la majorité de l'entretien se voulut inductif, trois périodes

temporelles furent nécessairement abordées : l'enfance, l'adolescence et l'âge adulte. La segmentation de ces périodes en tranches d'âges circonscrites ne parut cependant pas nécessaire à la compréhension globale du parcours et de ses événements significatifs. Un guide d'entretien a également été construit comme référence en cas de besoin (voir annexe 5).

3.4.3.2 Discours sensibles ou présentant des enjeux éthiques

Conformément au sujet de la présente étude, le dévoilement d'expériences particulièrement sensibles fut prévu. Qu'il s'agisse d'agressions, de méfaits ou encore d'actes illégaux, le chercheur s'engageait à faire preuve de transparence et de respect envers l'interviewé. Conséquemment, il était prévu qu'une personne s'ouvrant sur un sujet particulièrement éprouvant ou touchant des enjeux éthiques soit ouvertement questionnée par le chercheur à savoir si, conformément à l'aspect volontaire de la démarche expliquée au sein du formulaire de consentement, la personne désirait poursuivre dans cette direction. Dans les cas où le participant se sentait à l'aise d'approfondir la situation, le chercheur s'engageait à respecter la dignité de l'interviewé et à limiter le discours sur les enjeux entourant la problématique de vulnérabilité sociale.

Concrètement, cette mesure fut laissée tombée pour deux raisons. Premièrement, aucun participant n'a partagé d'expériences incluant des actes illégaux. Deuxièmement, une relation de confiance s'était installée avec les participants, habituellement à partir de la deuxième séance, de façon à laisser naturellement les participants partager leurs expériences s'ils le désiraient. Puisque ceux-ci partageaient librement et spontanément leurs expériences plus intimes, l'intervieweur ne sentait pas le besoin de les arrêter dans leur lancée. Bien entendu, une attention particulière fut omniprésente afin de respecter les participants peu importe les discours partagés.

3.4.3.3 Questionnaire socio-économique

Le questionnaire socio-économique fut rempli par les participants à la fin de la dernière rencontre. Il visait à compléter les parcours individuels avec les données suivantes : âge, genre, langue maternelle, place dans la structure familiale, type de résidence, situation matrimoniale, situation de vie (seul, en couple, autre), scolarité, scolarité des parents et revenu individuel et familial (voir annexe 6).

3.4.4 Stratégie de collecte de données

Suivant le modèle de parcours de vie, il était prévu qu'entre quatre et six personnes seraient rencontrées individuellement. Dans les faits, six personnes furent sélectionnés pour participer à l'étude, mais l'une d'entre elle prit la décision d'arrêter après la première entrevue. Chaque entretien fût enregistré en format audio, transcrit à l'ordinateur, puis analysé à l'aide du logiciel QDA Miner.

Nous avions prévus effectuer les entrevues sur une période d'une à deux semaines par participant au lieu déterminé par celui-ci, et ce, à raison de deux à trois entrevues de deux heures maximum par rencontre. Les entrevues étaient divisées afin de faciliter le lien de confiance entre le chercheur et le participant en plus d'éviter l'épuisement (Deslaurier, 1991). Par contre, le délai d'une à deux semaine par participant ne fut point respecté étant donné les contraintes et engagements divers des participants. Les entrevues se sont donc déroulées dans un délai maximal d'un mois par participant.

Quant aux entrevues en tant que telles, deux entrevues furent suffisantes pour trois des participants et trois entrevues pour les deux autres. Afin de respecter les différentes contraintes des participants, certaines furent écourtées et d'autres allongées, donnant au final des entrevues d'une durée variant entre une et deux heures quinze.

L'approche par parcours de vie était prévue afin de permettre une description des conditions d'existence des participants en fonction de leur trajectoire individuelle, et ce, en permettant la considération des influences personnelles, culturelles et temporelles. Cette méthode fut également sélectionnée pour ses particularités permettant un « va-et-vient entre l'individuel et le collectif, entre le subjectif et l'objectif, entre l'implication et la distanciation ainsi qu'entre l'aliénation et l'émancipation » (Desmarais, 2009, p. 130). Dans ce même ordre d'idées, « l'approche biographique soutient la production de connaissance avec différents regards disciplinaires articulés dans une multidisciplinarité. La réalité sociale est complexe, il inclut d'emblée l'économique, le politique et l'idéologie » (Karsz, 2004, dans Deslaurier, 1991, p. 135), considérations congruentes avec les objectifs de l'étude.

3.5 Analyse des données

3.5.1 Méthodes d'analyse retenues

Afin de mener l'analyse en cohérence avec la théorie de la structuration et les parcours de vie, plusieurs étapes furent jugées nécessaires. Premièrement, suite aux entretiens, une transcription à l'ordinateur des extraits audio eut lieu. De type verbatim, ces extraits servirent deuxièmement à la construction des lignes de vies de chacun des participants. Les événements furent distribués sur une ligne de vie horizontale auxquels furent ajoutées, verticalement, les actions et les représentations correspondant aux événements évoqués (Deslaurier, 1991). Troisièmement, la construction d'un prototype d'analyse permit une première classification thématique des facteurs d'apparition et de maintien de la vulnérabilité sociale. Ce prototype fut construit à partir du parcours jugé le plus pertinent en fonction de la richesse de l'information présente, de l'engagement du participant et des thématiques abordées. En quatrième lieu, suivant la logique biographique, une codification en continu (Paillé et Mucchielly, 2003) de l'ensemble des récits fut effectuée à l'aide du prototype. Cette étape permit d'enrichir la compréhension et la diversité des facteurs identifiés. Cinquièmement et finalement, une analyse supplémentaire basée sur la théorie de la structuration bonifia l'explicitation des liens entre situations individuelles et structures sociales (Giddens, 1997). Bien entendu, l'identification et le regroupement des facteurs suivirent une logique émergente.

3.5.1.1 Parcours de vie

Les parcours de vies suivirent le modèle proposé par Deslaurier (1991) : un prototype d'analyse des histoires de vie fut construit par le chercheur en fonction de l'histoire jugée la plus pertinente (richesse des informations, engagement du participant, thématiques abordées). Après plusieurs lectures, le texte fut découpé en unités sémantiques et chacune d'elles se vit attribuer un thème. Les thèmes furent ensuite regroupés en « métacatégories » en fonction des informations présentes et des liens avec la recension théorique. Ensuite, les données socio-économiques tirées du questionnaire furent ajoutées aux propos du participant. Finalement, les contradictions, les omissions, etc. qui marquent la spécificité du récit face à l'étude furent relevées.

Une fois cette première codification terminée, le chercheur travailla à identifier une « logique biographique » construite sur deux axes : diachronique et synchronique. Le premier axe, horizontal, permet de créer une ligne de vie, soit une trajectoire individuelle où les événements marquants furent présentés. Le deuxième axe, vertical, aborda les questions d'actions et de

représentations correspondant aux événements évoqués. Ces deux axes furent par la suite particulièrement utiles dans l'analyse structurante.

Il est à noter que ces parcours de vie ne sont pas présentés dans leur forme brute dans la présente recherche pour assurer la confidentialité des participants. Ils sont plutôt racontés sous forme textuelle au sein du prochain chapitre.

3.5.1.2 Analyse basée sur la théorie de la structuration

Une fois l'ensemble des entretiens traités, une analyse supplémentaire fut effectuée en accord avec les principes énoncés dans la théorie de la structuration. Rappelons-nous que « les acteurs entretiennent les structures sociales par leurs actions; chaque action comport[ant] à la fois des conséquences « intentionnelles » et « non intentionnelles » (Giddens, 1984, traduit par Audet, 2005, p. 357) et que « les contraintes structurelles s'exercent toujours *via* les motifs et les raisons des [acteurs] » (*idem.*, p. 375). Ainsi, en ayant accès aux motifs et aux actions des participants, il fut possible d'approfondir la dynamique les liant à leur environnement social et conséquemment de saisir les contraintes et influences qu'exercent les facteurs sociaux et macrosociaux sur ceux-ci. Bien entendu, la dynamique se veut essentiellement bidirectionnelle et l'influence (ou l'absence d'influence) qu'ils éprouvent vis-à-vis de cet environnement fut également considérée.

CHAPITRE 4

PRÉSENTATION DES RÉSULTATS

Ce présent et quatrième chapitre expose un compte rendu du parcours des cinq participants retenus et interviewés lors de la cueillette des données. Conformément au type d'échantillonnage par contraste-approfondissement, chacun des entretiens est approfondi individuellement de façon à détailler l'unicité des parcours. Chaque parcours personnel est donc présenté de sorte que ces éléments particuliers soient mis en évidence et légèrement commentés de façon à présenter un portrait juste et en profondeur de la vie de chacun des participants. Cette façon de faire permet également au lecteur d'appréhender l'univers singulier et unique des personnes en situation de vulnérabilité; situations ordinairement intimes et évacuées de l'espace public.

Pour parvenir à présenter ces personnes et leur parcours de façon à la fois concise et rigoureuse, les dimensions objectives et subjectives seront abordées. Nous entendons ici le double axe des parcours de vie diachronique et synchronique, soit les éléments majeurs jonchant les trajectoires partagées, incluant leur situation présente et leur cheminement personnel, ainsi que les perceptions, représentations et point de vue critiques de ces mêmes éléments. Également, conformément aux entrevues de type semi-dirigées, d'importantes différences peuvent exister entre les différentes entrevues et informations recueillies. Puisque chaque participant était libre d'élaborer différents aspects qui leur paraissaient personnellement important, l'attention portée aux différents événements et à leurs représentations intimes sont variable d'une personne à l'autre. Par conséquent, certains détaillent davantage leurs situations économiques ou sociale, alors que d'autres partagent davantage sur leur famille ou leurs apprentissages découlant de leurs expériences.

Il est à noter que l'ordre de présentation est simplement alphabétique et que chaque discours a fait l'objet d'une anonymisation des noms et lieux partagés.

4.1 Participante première : Ana

Ana est une jeune femme bisexuelle, en couple, d'une vingtaine d'années qui, suite à des ruptures amoureuses difficiles et des problématiques de santé mentale, trouve espoir et aide dans l'implication et la participation d'un organisme communautaire de Sherbrooke. Confrontée à plusieurs reprises à des difficultés importantes, autant personnelles que sociales, elle lutte afin de parvenir à mieux construire son havre de paix. Présentement, Ana habite un appartement supervisé de l'organisme qu'elle fréquente, elle bénéficie de l'aide sociale depuis quelques années et se reconstruit, à l'aide d'amis et d'intervenants, lentement, mais positivement.

4.1.1 Parcours de vie

La naissance d'Ana est caractérisée par un trouble biologique. Née prématurément en périphérie de Montréal, elle affiche des problèmes intestinaux dès l'enfance. Ceci limite prématurément son potentiel social, puisqu'Ana a à l'occasion de la difficulté à se contenir. Par conséquent, il arrive qu'elle ne « sente pas bon ». Majoritairement exclue à l'école, elle trouve cependant refuge dans sa famille élargie avec laquelle elle socialise et s'amuse. Ce milieu familial est toutefois empreint de sérieuses difficultés. En fait, suite à l'obtention de la garde d'Ana par sa mère après un divorce, celles-ci déménagent à Montréal avec le nouveau beau-père. Les problèmes proviennent du fait que ce dernier aura des comportements déviants à caractère sexuel sur Ana à de multiples reprises, et ce, sur plusieurs années. Après un court séjour d'un an dans un quartier où les gangs de rues sont omniprésents, la famille retourne à la tranquillité de la rive nord où la jeune fille poursuit son école primaire. Ici, elle tentera pour la première fois de parler à sa mère, de lui partager ce qu'elle vit :

Ma mère avait rencontré un homme qui m'a attouchée plus jeune. [Vers] 7-8 ans, elle était encore avec le même chum. Je lui ai dit ça [qu'il avait des comportements à caractère sexuel] et elle m'a dit « tu es sûre, parce que c'est des accusations graves ». Quand j'ai entendu que c'était grave, j'ai eu peur, j'ai dit que j'avais menti, ce n'était pas vrai, j'avais dit la vérité. Je n'en ai pas reparlé avant l'âge de 17-18 ans.

Un peu plus tard, vers la fin du primaire, la mère d'Ana se sépare et reforme un couple avec un nouvel homme, un « beau-père violent atteint du cancer généralisé ». Par contre, cette fois-ci elle n'est pas la seule à vivre les conséquences des excès de colère, sa mère endure également :

Un moment donné je m'en allais avec ma bouteille de médicament, il m'a pogné dans les airs, il m'a ramassé, il était en « criss », il

m'a garroché sur le lit, mais j'ai passé à deux pouces de passer bord en bord d'une fenêtre. Après ma mère lui a sauté dessus. Il l'a pogné à la gorge, il a essayé de la tuer. Elle a appelé la police. Quand la police est arrivée, ma mère perdait connaissance.

À cette époque, soit vers les huit ou neuf ans, les problèmes physiques d'Ana sont finalement traités. Cela lui permet de se créer un réseau social plus facilement. Pourtant, elle y vit un épisode dépressif accompagné d'insomnie qui lui fera menacer sa vie dans une crise suicidaire. Suivant cet épisode, elle consulte un travailleur social à l'école primaire, mais malgré cette opportunité, Ana pense qu'il vaut mieux ne pas parler...

Je ne dis pas nécessairement la vérité. Je ne parle pas. Quand je parle, c'est parce qu'il me pose des questions. Je parle de tout sauf ce qui se passe dans la maison, parce que je sais que ma mère va être au courant. En fait à partir de la 3^e année, 4-5-6, l'école était un échappatoire à ce que je vivais chez moi. À l'école au moins il n'y avait pas d'agressivité, bien il y en avait, mais ce n'était pas la même.

En fait, pour cette femme encore enfant, parler signifiait alourdir le fardeau de sa mère, une femme qui « avait assez de ses problèmes » et surtout qui « essayait de s'en sortir ». « Pourquoi je lui aurais fait ça? ». Au niveau de la relation paternelle, Ana ne s'y sent pas vraiment mieux. Son père biologique fait de la « cruauté mentale » et il n'a pas cru ses problèmes physiologiques réels :

Il m'a menti pour m'amener à l'hôpital. Il m'avait dit qu'on n'irait pas. Il m'a menti. J'ai été un an sans lui parler [...] Il voulait m'amener à l'hôpital, parce qu'il disait que je mentais par rapport à mes problèmes de constipation et tout [...] [Il] m'a déjà fait rester sur le bol de toilette une nuit de temps pendant qu'il faisait l'amour à sa blonde. Je m'en suis rendu compte. J'avais environ 7-8 ans.

Début secondaire, Ana déménage en Estrie avec sa mère et entre à l'école secondaire en cheminement particulier, « trop vieille pour rester à l'école [primaire] et pas assez forte pour monter en première [secondaire] ». C'est ici qu'elle crée une amitié forte, accroît son réseau social, vit ses premières expériences de travail et débute son processus de guérison avec le programme d'indemnisation des victimes d'actes criminels (IVAC) concernant les abus sexuels vécus plus jeune. Également, elle y découvre sa bisexualité qui déclenche une forte réaction chez sa mère. Cette dernière expulse immédiatement Ana hors de sa maison :

Quand je me suis levée le lendemain matin j'avais un message « tes sacs sont dehors, tu as le choix ». [...] La mère de ma [belle] sœur m'a offert d'aller habiter avec, [mon amie] Cathie m'a offert d'aller à Sherbrooke. [...] J'avais aussi le choix d'aller rester avec mon père, mais je savais que ce n'était pas une solution, qu'on allait s'arracher la tête. [...] [Je suis allé avec l'] amie de Cathie. En fait j'ai été téméraire en tabarouette. Je ne la connaissais même pas la fille, j'ai pris la première porte pour finir ce que j'avais commencé. Quand j'y repense, c'était téméraire. Même elle ne me connaissait pas.

Une fois la situation calmée, Ana débute une relation amoureuse avec son amie Cathie de six ans son aînée. De plus, suivant la fin de son cheminement particulier à l'école secondaire, elle décide d'enclencher une démarche de scolarisation aux adultes afin d'obtenir son diplôme complet tout en débutant un emploi plus sérieux dans le commerce au détail. Durant cette période, la mort d'un patron, Claude, un homme « d'un bon vivant », mais surtout « un modèle », la chamboule grandement elle et l'ensemble des employés :

Quand mon boss est mort, ça n'a pas passé [...] Quand il est parti, les employés pleuraient, tout le monde était là. C'était une famille, on était une famille. La famille s'est éteinte, c'est devenu employé, famille, au lieu d'être une grande famille. Claude c'était, autant il était froid et j'en avais peur, autant c'était un amour [...] Quand il est décédé, ça a fait un gros choc pour tout le monde [...] Je n'ai jamais trouvé de job après, je n'ai jamais été capable. Pour moi, je me faisais abandonner une deuxième fois par une famille.

La perte d'un homme respecté et aimé marque de façon importante Ana. En fait, elle sombre en dépression et abuse d'alcool jusqu'à s'intoxiquer sévèrement dans une psychose. Elle n'est simplement pas capable de faire face à cette tragédie et c'est grâce à la prise en charge par une amie qu'elle évite l'hospitalisation. Suivant cet épisode sévère, elle consulte néanmoins l'hôpital en suivi externe. Elle s'y fait diagnostiquer un trouble de la personnalité limite (TPL).

Quand j'ai appris le diagnostic, quand j'ai été lire sur internet ce que ça disait. J'avais quelqu'un qui avait un TPL [dans mon entourage], je lui ai dit « on ne mérite pas de vivre, on devrait mourir, qu'est-ce qu'on fait ici ». J'ai dit « si je ressemble à ça, je ne veux pas vivre ». Je n'acceptais pas mon TPL à ce moment-là. J'ai dit « on n'a pas le droit d'exister », elle me regardait, elle me disait « on a le droit d'exister, on est capable de vivre pareil ».

Malgré ces épreuves, Ana termine avec succès son secondaire et entame une technique collégiale. Par contre, cette technique est loin d'être facile. Ana est possiblement atteinte d'un trouble

déficitaire de l'attention (TDA) et consulte une spécialiste du cégep pour obtenir de l'aide. Ceci dit, son couple avec Cathie est stable depuis plusieurs années et elles s'impliquent conjointement dans une activité d'un organisme communautaire.

Au tournant 2012, les choses ne vont plus. Son couple est à la limite, son bénévolat arrêté, sa technique menacée par des difficultés scolaires et personnelles, même son revenu, une petite entreprise qu'elle a lancée quatre ans plus tôt, subit les contrecoups de la malchance. De surplus, comme si le destin lui en voulait, Ana passe au travers une pneumonie et apprend qu'elle souffre d'ovaires polykystiques, un diagnostic ébranlant son rêve de fonder une famille. Bref, c'est la catastrophe, et qui plus est, tous ces événements se passent dans une période de quelques mois.

Bien que ces événements arrivent presque en simultané, nous les présentons de façon séquentielle pour faciliter la compréhension. Le premier événement à survenir concerne sa petite entreprise. Ana l'avait créé de ses mains quatre ou cinq ans auparavant avec l'aide des connaissances acquises dans son travail. Après un début lent, elle y trouve finalement une source de revenus non négligeable qui l'aide autant à boucler ses fins de mois qu'à se sentir capable et accomplie. Par contre, elle subit une mauvaise passe, quelqu'un lui donne de faux documents et l'entièreté de sa pratique est menacée. Avec la maladie qui mine sa santé mentale et physique, la multitude d'épreuves qui s'abat sur elle et les pressions de sa copine, Ana décide de tout arrêter et laisse tomber définitivement cette expérience.

Au niveau amoureux, l'arrivée d'une amie de Cathie, Cassandra, dans l'appartement est accompagnée de beaucoup de suspicions. En fait, son hébergement n'est qu'une aide temporaire promulguée par les jeunes femmes à quelqu'un en difficulté. Cathie y voit cependant autre chose, c'est que le couple ne va pas très bien depuis un certain temps déjà.

Je me faisais accuser de coucher avec Cassandra. Un moment donné j'ai dit « à force de m'accuser tu vas m'accuser pour de quoi ». J'ai regardé Cassandra ce soir-là, ça faisait trois fois qu'elle m'accusait, je me suis arrangé. J'ai couché avec pour me venger. Après ça, ça ne marchait plus, on s'est quittées [...] Je me suis virée de bord, j'ai appelé le propriétaire « as-tu un autre loyer? ». « Paf », je me trouvais un autre loyer dans la même journée, je déménageais dans la même semaine ou presque. Je suis partie parce que j'étais sensée garder le loyer, mais je ne voulais pas que ça fasse de « fuck ». On a déménagé en coloc moi et Cassandra, et c'est là que l'histoire a commencé. Peut-être un mois et demi, j'ai commencé à sortir avec.

À la suite de la rupture, son ex-copine Cathie commence à déranger. Elle s'en prend à la famille d'Ana qui, en conséquence, font pression sur leur fille afin de mettre fin aux appels incessants de Cathie. De plus, le harcèlement s'envenime au point de contaminer les relations sociales d'Ana au cégep :

J'ai aussi coupé tous mes amis, j'ai coupé les ponts avec tout le monde, parce que mes conversations étaient espionnées au cégep à cause de mon ex [Cathie]. J'étais au téléphone et mes conversations se sont ramassées sur Facebook le soir. Je me suis mis à ne pas « feeler » bien dans ma tête, mais vraiment pas. Je me suis mise à couper tout le monde. Tout ce qui avait un contact avec Cathie j'ai tout coupé ça, je me suis retrouvée isolée dans mon appartement pendant un bon trois à six mois. J'étais sous médicaments.

Finalement, la mi-session au cégep plante le dernier clou dans les capacités d'Ana à gérer la situation. Il s'avère que cette session, tous ses examens ont lieu dans la même semaine et, avec les épreuves qui ne cessent de s'accumuler, Ana passe de peine et de misère au travers.

J'étais en mi-session. Je m'en rappellerai tout le temps, parce que j'avais des examens par-dessus la tête. Je devais étudier, c'était tout le temps. Ce que je me rappelle le plus, ce qui m'a le plus marquée, c'est qu'elle [Cathie] me grugeait tellement d'énergie que je n'étais plus capable d'aller à mes examens, de fournir mes affaires. J'arrivais à mes examens, je n'avais pas dormi de la nuit. J'avais plein d'affaires et je continuais à enchaîner mes examens.

Privée de ses réseaux, Ana est en grande difficulté : non seulement elle s'est écartée de ses pairs, mais même sa famille lui tourne le dos. L'inévitable se produit et ces expériences culminent en isolement et crises sévères où seule Cassandra reste à ces côtés.

Dans ma tête, c'était irréel. Ma peur était réelle, amplifiée, mais réelle. C'est que, vu que mes conversations étaient espionnées, je me suis mise à me dire que je n'étais plus en sécurité nulle part, que ma vie était tellement trop sue, je me suis mis à m'isoler. Je ne voulais plus que personne ne sache rien sur ma vie, que personne ne me parle, je ne voulais plus que personne rien [...] Je me suis isolée, je ne parlais plus à personne, je m'automutilais, je me suis ouvert les jambes au couteau [...] Pas parce que je voulais mourir, je ne l'ai jamais fait dans le but de mourir. La pendaison je l'ai faite dans le but de mourir. Je n'étais plus capable [...] Je me suis pris un long foulard, je me suis arrangée pour faire un nœud et me pendre avec. Cassandra est arrivée. Elle est rentrée, elle est partie

appeler ma mère. Ma mère a appelé urgence détresse, ils sont venus à la maison. J'ai parlé, parlé, parlé. Ils sont repartis.

Encore une fois, Ana peut compter sur le soutien d'amies pour éviter l'hospitalisation :

J'ai été très chanceuse, j'ai toujours eu du monde autour de moi. Dans ma vie, honnêtement, j'aurais dû être hospitalisée et l'autre fois d'avant. [...] Ma chum de fille était contre ça, elle est restée avec moi pendant 24 heures.

Après ces moments tortueux, la santé d'Ana commence à s'améliorer grâce notamment au support médical en suivi externe à l'hôpital. Durant cette période, Ana améliore également la relation qu'elle entretient avec ses parents. Les choses se placent suite à des confrontations vécues dans la période de transition entre Cathie et Cassandra. Tout d'abord, la relation entre Ana et sa mère se transforme :

Ma mère, jusqu'au moment, un moment donné quand je me suis pognée avec Cathie, j'ai dit « c'est ça, marie-toi donc avec, au lieu de vouloir me... ». On s'était pognée vraiment intense. À partir de ce moment-là, ma mère a commencé à prendre un peu ses distances et elle ne s'en mêle plus vraiment de mes couples maintenant. Elle va me donner son opinion, mais elle garde ses distances.

Quant à la relation avec son père, c'est suite à un choc similaire que la relation s'améliore.

Mon père, à partir que je lui ai dit au téléphone « quand tu voudras savoir ma vraie version des faits et ce qui s'est passé, au lieu de me donner de la merde sans me dire bonjour, sans me parler, tu me rappelleras », il a changé d'attitude. Mon père c'est comme ça, après deux-trois semaines, souvent je me pogne encore comme ça avec. Si je ne lui parle pas comme ça, c'est clair que ça arrive des fois, mais si je ne lui parle pas comme ça, oublie ça, il ne comprend rien. [...] Des fois ma mère me dit « arrête d'aller le voir ». Je ne vais pas le voir souvent parce que je ne veux pas qu'on se pogne. [...] Après il a compris, il ne m'a plus jamais parlé comme ça et depuis la relation est mieux.

Alors bénéficiant de l'aide sociale, Ana vit avec Cassandra qui est de dix ans son aînée. Les deux femmes voulant fonder une famille, elles entament dès les débuts de leur relation des démarches d'insémination. Bien qu'Ana se fait convaincre d'accepter des pratiques sexuelles qu'elle n'apprécie guère, elle se prête au jeu guidée par son désir de fonder une famille. C'est cependant Cassandra qui tombe enceinte la première. Durant la grossesse, celle-ci joue un rôle paradoxal

vacillant entre support et manipulation. Ana raconte la transformation de leur relation suivant une agression vécue par Cassandra, agression dont Ana à toujours douté.

Au début, avant l'agression, elle était beaucoup aidante, elle était là, elle m'a soutenue quand je n'allais pas bien mentalement. Je te dirais un moment donné où ça a été comme l'inverse. Elle s'est mise à jouer avec moi, à jouer avec mes sentiments, avec ma tête, avec mes affaires [...] À chaque fois que j'essayais de me relever, elle me tapait sur la tête, psychologiquement [...] Elle a été très destructrice. C'est vrai que j'aurais pu m'en aller au suicide avec ça.

À la suite de l'agression, Ana est invitée en tant que proche à consulter le Centre d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuels (CALACS) pour traiter ses difficultés surgissantes. Elle y vit une expérience insatisfaisante du fait que son intervenante attitrée change à plusieurs reprises. Ana est donc contrainte de réexpliquer son histoire à plusieurs reprises, et ce, à chaque deux ou trois semaines. Exaspérée de ses changements incessants, elle peut heureusement retourner consulter l'intervenante privée de l'IVAC avec qui elle a eu un suivi quelques années plus tôt.

La relation amoureuse entre Ana et Cassandra se termine subitement en 2013 alors que Cassandra est presque à terme dans sa grossesse. Suivant plusieurs difficultés, notamment un épuisement de la part des deux femmes et des accrochages fréquents entre Ana et sa belle-mère, Cassandra quitte Ana sans préavis pour rejoindre sa mère à Québec. Ébranlée et blessée par un tel abandon cruel, Ana vit une période difficile où la peur du jugement et l'incompréhension mine sa santé et la précipite dans une autre tentative suicidaire.

Ce que je trouve le plus dur d'expliquer c'est quand on me demande pourquoi elle est partie, le monde va penser que c'est à cause de moi. C'est la peur du jugement qui embarque. Le monde va penser que c'est à cause de moi si elle est partie, c'est parce que j'ai fait quelque chose de pas correct. Elle est partie, elle est partie, je ne pouvais pas rien faire, elle a décidé du jour au lendemain, mais c'est difficile d'expliquer pourquoi sans expliquer tout le bagage...

Heureusement, la jeune femme avait accès à plusieurs ressources découlant des démarches faites durant la grossesse. Suivi au CLSC, par JEVİ et l'organisme communautaire en santé mentale, Ana raconte comment cette dernière l'a sauvée de son désespoir :

Benjamin [un intervenant], je lui ai expliqué ce qui s'était passé et il m'a « resetée » avec le théâtre et les choses comme ça. Ça m'a redonné le gout, ça m'a redonné le gout à la vie, ça ma restructurer, ça m'a permis de me trouver d'autres activités, de rapprendre à me connaître, d'apprendre à vivre avec moi-même, seule. J'ai encore un peu de misère, mais...

4.1.2 Situation actuelle

Actuellement, Ana partage qu'elle fréquente plusieurs organismes pour pallier ses manques financiers et ainsi parvenir plus aisément à subsister :

J'utilise Moisson Estrie, L'Armée du Salut... J'aime bien les friperies, donc je les utilise un peu en allant un peu partout.

Bien entendu, elle continue sa participation active au sein de l'organisme en santé mentale de sorte qu'elle profite des services d'aide qui lui sont offerts. Par exemple, à la suite d'un accompagnement avec une intervenante, Ana nous parle du changement dans la relation avec son psychiatre :

Un certain temps je ne l'aimais pas pantoute. Je ne me sentais pas écouté, j'y allais, je lui parlais, pis c'est comme « too bad ». « Je ne veux pas le savoir ». [...] Avant je ne parlais plus, ça ne donnait rien, il n'écoutait rien de ce que je disais. Quand il est sur le bord de ses vacances, oublie ça. Je n'aime pas ça ces rendez-vous-là. Ça paraît, il n'écoute rien quand on parle. [...] [Suite à une rencontre accompagnée d'une intervenante], ça a comme mis la relation plus égalitaire. Quand je vais le voir, je lui demande ce que je veux, je lui dis c'est quoi mes plans. Si je veux quelque chose, je lui demande.

Également, Ana nous parle de comment cette ressource communautaire comble les vides créés dans le réseau institutionnel. Normalement, elle a droit aux services des CSSS pour l'aider à vivre avec son TPL, mais la réalité est bien différente. Même avec les démarches et l'appui de son médecin, elle n'arrive simplement pas à avoir accès aux interventions de groupe :

[Ça fait] 3-4 mois et je viens de recevoir une lettre. Ça fait combien de temps que le médecin a essayé de me faire rentrer là. C'est compliqué, c'est rendu compliqué [...] [Mon médecin] a essayé de me faire entrer dans le groupe, ça n'a pas marché, il m'a dit que je pouvais y aller en individuel, mais vu que j'étais déjà suivie [en communautaire], je ne me suis pas cassée la tête et je suis restée avec ça.

4.1.3 Questions réflexives

Sur un autre registre, nous avons demandé aux participants de répondre à quelques questions réflexives portant sur leur environnement social. Tout d'abord, la place dans la société. Pour cette jeune femme, celle-ci s'acquiert uniquement à travers le travail. Puisqu'Ana bénéficie présentement de l'aide sociale, elle se perçoit comme ayant moins de valeur que la masse. Voici sa réponse :

Bas de l'échelle, pas grand-chose. Je ne suis pas grand-chose. De l'estime de moi, il n'y en a pas tant que ça. J'essaie de redonner à mon prochain le plus que je peux, mais la place que j'ai, tu n'as pas vraiment une place tant que tu ne travailles pas aux yeux de la société. Quand tu travailles, tu es quelqu'un, quand tu ne travailles pas, tu n'es rien.

Ana est de plus très vocale sur son sentiment d'impuissance et de découragement quant aux sphères politique et sociale. Entre autres, elle nous partage sa perception du problème de l'immigration.

Un moment donné le Québec va se tanner. On se fait piler sur la tête par les immigrants, on se fait piler sur la tête sur tout ce qu'on est en tant que culture. Je pense qu'éventuellement le peuple va se révolter. Moi je trouve que c'est assez. Je trouve que le gouvernement rit de nous ben raide [...] Le système de santé ça ne regarde pas bien, toutes les réformes nous font régresser. Je trouve que les dirigeants se mettent trop d'argent dans les poches, ils devraient en donner plus au peuple.

Pour mieux saisir la conception d'Ana du moment présent, voici sa réponse lorsque nous lui demandons de décrire ce qu'elle ressent du monde dans lequel nous vivons :

J'ai juste hâte de crever, partir, plus vivre dans ce monde-là, honnêtement. J'ai hâte en maudit d'aller me reposer. [...] C'est un calvaire la vie, c'est compliqué, tu as plein d'obstacles, ça ne finit jamais. C'est l'enfer. Je ne sais pas, j'ai de l'espoir à des jours meilleurs, mais à voir tout ce qui se passe, je n'écoute même pas les nouvelles pour te donner une idée, parce que c'est trop négatif, c'est trop décourageant [...] C'est décourageant regarder le monde, honnêtement, je me demande si quelqu'un t'a répondu positivement. Il n'y a pas grand-chose de positif, c'est beau la nature, c'est beau toute, mais le monde en tant que tel, l'être humain des fois...

En fait, Ana jongle entre cette réalité destructrice et son espoir qu'elle souligne tout de suite après dans l'entretien, son espoir autant personnel d'avoir un enfant, mais également son espoir pour la société « qu'on s'entende et qu'on s'entraide au lieu de se piler sur la tête les uns les autres ».

Auparavant confrontée aux abus, aux mensonges, à la manipulation, au désespoir et au rejet, cette femme est aujourd'hui confrontée à des manques personnels qu'elle pallie à l'aide de différentes ressources avec qui elle transige. Heureusement, celle-ci est forte et déterminée à se remettre apte au travail, à trouver une personne aimante, à avoir des enfants et à redonner au monde l'aide qu'elle a reçue.

Finalement, pour Ana, la solution pour prévenir la vulnérabilité sociale réside dans l'offre de services et la communication qui en est faite.

Avoir plus de services, plus d'écoute, d'aller vers les gens. Parce que souvent ceux qui sont vulnérables ne parleront pas. Être plus attentif aux signes, des fois ces gens-là portent des signes, tu vois qu'ils sont vulnérables, qu'ils ne vont pas bien [...] Il faudrait être un peu moins individualiste et plus socialiste [...] [Il faudrait également augmenter la visibilité] des organismes, des choses à rejoindre, voir que les gens ne sont pas seuls.

4.2 Participante deuxième : Audrey

Audrey est une femme célibataire début soixantaine ayant lutté une bonne partie de sa vie contre la détresse économique associée à l'aide sociale. Pour y faire face, elle a su profiter de relations amoureuses qui, malheureusement, l'ont laissé plus d'une fois dans une fâcheuse situation. Ayant occupé plusieurs postes d'emploi rémunéré grâce à des diplômes professionnels difficilement acquis, cette femme s'est néanmoins vue éjectée du marché du travail. Aujourd'hui, elle tente de récupérer à la fois une confiance et une estime d'elle-même qui lui permettraient, avec les connaissances appropriées, de se hisser hors du gouffre de la précarité vers l'espoir entretenu d'un travail salarié.

4.2.1 Parcours de vie

Née dans les années 50 à la campagne, Audrey est membre d'une grande famille de douze enfants. Passant son enfance dans une simplicité imposée, elle en garde toutefois de bons souvenirs. Son parcours et ses épreuves débutent quant à eux vers l'âge de 15 ans où elle arrête sa 10^e année afin d'aller travailler dans une manufacture. De ce fait, elle quitte le logis familial pour s'installer avec deux de ses sœurs dans une plus grande ville avoisinante. C'est également

l'occasion pour elle d'entretenir une relation amoureuse compliquée et désapprouvée de ses parents.

Cette jeune femme d'alors profite pendant quelques années de la liberté et de la jeunesse jusqu'à ses 20 ans où son sort change. Étant officiellement en couple avec un homme, elle fréquente néanmoins son premier amour, Hubert, en cachette. Cette relation est d'autant plus compliquée que l'homme en question est marié à une autre femme. De fil en aiguille, elle tombe enceinte et pense préférable de garder le père anonyme. Elle coupe donc ses deux relations amoureuses et se penche vers sa famille pour obtenir du soutien. Au final, elle opte pour la mise en adoption après une séquence d'événements imprévisibles :

Ça a été une décision très difficile à prendre, parce que quand je suis tombée enceinte premièrement, je n'en voulais pas, je voulais me faire avorter. Mon frère était censé m'aider, mais il a changé d'idée. En tout cas, me donner de l'argent pour me faire avorter aux États-Unis. Dans le temps, au Canada ça ne marchait pas fort. Il a changé d'idée, il trouvait que ça n'avait pas d'allure. J'ai dit bon, ok je vais la rendre à terme, mais dans ma tête je la laissais à l'adoption quand j'étais enceinte. La famille voulait m'aider, m'aider financièrement, mes parents m'ont dit de rester chez eux un bout de temps pour me replacer. Je l'ai gardé seize mois.

Avant de prendre sa décision finale, Audrey tente cependant de s'en sortir par elle-même avec sa fille nouvellement née. Elle déménage à Sherbrooke et y trouve du travail comme aide-ménagère. Rapidement, elle se rend compte qu'elle n'arrive pas financièrement et qu'elle procure un environnement loin d'être idéal pour sa fille. Après un temps difficile d'hésitation et de pauvreté, elle la laisse chez ses parents le temps de réfléchir. Finalement, après seize mois, elle décide d'aller la porter à l'adoption. Cette décision est lourde de conséquences pour Audrey qui restera marquée toute sa vie d'un fort sentiment de culpabilité; de ne pas en avoir assez fait. Le jour même de la mise en adoption de sa fille, Audrey consulte un conseiller en orientation afin de l'aider à replacer sa vie. Elle rencontre par le fait même son premier mari : Pierre, un homme de 23 ans son aîné. Ils passent plusieurs années ensemble et finissent par se marier malgré la présence d'une autre femme dans la vie de cet homme.

Lui en 1975 [l'année de leur rencontre], il a divorcé de sa première femme, il divorçait de sa première femme parce qu'il était amoureux d'une Brésilienne. Moi je ne savais pas ça. Je ne savais pas qu'il divorçait de sa première femme parce qu'il était amoureux d'une Brésilienne. À l'été de 1976, il est allé au Brésil et

il s'est marié avec elle [...] J'ai su qu'il s'était marié, mais bon. On a continué à se voir même si je savais qu'il était marié. En fin de compte il a divorcé de sa Brésilienne, parce que, bon, il a divorcé. Il s'est trouvé un prétexte pour divorcer [...] Un an après on est resté ensemble et après ça, en 1978, on s'est marié.

Lorsque nous la questionnons pour mieux comprendre les raisons de sa persévérance avec Pierre, Audrey pointe vers le cœur de sa situation :

C'est peut-être par besoin de sécurité... C'est peut-être par peur de me retrouver seule aussi, j'ai l'impression qu'il y a peut-être ça aussi. Peur de me retrouver seule et me dire « si je me retrouve seule, je vais peut-être avoir tendance à être dépressive et à recaser tout le temps l'adoption de ma fille ». La peur d'être seule et... Je pense que c'est ça principalement.

Audrey profite de son temps avec Pierre pour compléter un certificat en études administratives qui lui permet de décrocher un bon emploi stable pendant huit ans. Un an avant la coupure de son poste, la jeune femme de 30 ans accouche de son 2^e enfant, un garçon qu'elle nomme Jean-Guy. Dans ces circonstances, bien qu'elle ait l'opportunité d'être transférée à Montréal, Audrey opte plutôt pour s'occuper de son fils.

Je savais qu'il [Pierre] avait les moyens de me faire vivre. Je savais que financièrement. J'ai décidé de...

À la maison depuis déjà quelques années, le couple ne fonctionne plus : Audrey trouve que son mari, alors à sa retraite, n'a pas les mêmes intérêts qu'elle et surtout, qu'il ne s'occupe pas assez de sa famille. À la suite à son congédiement, elle tente de mettre à profit ses connaissances en s'inscrivant au Cégep. Cependant, elle est rapidement débordée vu la garde de son fils et l'absence de son mari dans l'ensemble des tâches ménagères. De plus, elle doute qu'il ait une nouvelle femme dans sa vie et une complication financière avec sa famille crée un froid supplémentaire. Une séparation houleuse s'ensuit. Bien que les deux soient d'accord sur la garde exclusive de Jean-Guy par Audrey, Pierre est néanmoins intransigeant au niveau financier et tente par tous les moyens de masquer ses avoirs. Audrey raconte sa situation avec ses avocats :

Bien vu que j'étais sur l'aide sociale, forcément j'ai eu une avocate de l'aide juridique et la première avocate ne valait pas grand-chose. Donc je me suis fait conseiller une autre avocate qui allait déduire ses frais du règlement. Heureusement que j'ai changé, parce que la première ne savait même pas la valeur des autos. En tout cas, il y avait des choses, quand tu négocies pour la valeur de

l'auto, il faut que tu la connaisses à peu près. Elle ne savait pas ça du tout. Elle disait un montant qui n'avait pas d'allure. Moi j'ai un beau frère qui travaille dans des garages, « elle est dans les patates ».

La situation se stabilise autour de la précarité et, à l'âge de 40 ans, Audrey prend la décision de s'inscrire à nouveau à l'école afin de pouvoir réintégrer le marché du travail. Cette fois, elle complète avec persévérance des études en secrétariat dans une école privée.

C'était une belle expérience. C'était beaucoup de travail, très exigeant. Être aux études et monoparentale, c'était plus exigeant qu'être sur le marché du travail. Le matin je me levais de bonne heure, je faisais une petite brassée de lavage, je déjeunais... Quand je revenais de mes cours à quatre heures et demie, j'avais le souper à faire, j'avais des études en plus. Je trouvais ça... Tu n'as pas d'auto, tu dois voyager avec les autobus, ça demandait beaucoup d'organisation. J'ai réussi à passer au travers avec des bonnes notes. J'étais fière de moi de l'avoir fait jusqu'au bout.

Cependant, malgré la réussite d'Audrey, la réalité la rattrape rapidement.

J'ai eu de la difficulté à me placer après, parce que les cours qu'ils nous avaient enseignés, c'était déjà désuet. Ils enseignaient Word Perfect et Word commençait à sortir. Il y avait des places, les ordi changeaient tous. Lotus était déjà dépassé, c'était Excel. J'ai réussi à me trouver une place [...] mais ça n'a pas duré longtemps [...] Ils trouvaient que je ne maîtrisais pas l'ordinateur assez rapidement.

Dans la même période, Audrey vit également plusieurs événements majeurs : elle reprend contact avec sa fille, vit un épisode dépressif qu'elle surmonte grâce au programme « Trait d'union » et rencontre un autre homme, Bertrand, avec qui elle se liera à trois reprises jusqu'à tout récemment.

Vers la fin de ses études, Audrey retrouve sa fille qui lui signifie vouloir apprendre à la connaître. Bien entendu, après 20 ans d'absence, le choc est énorme.

Moi je m'étais comme fait à l'idée, cette page-là est tournée, pour moi dans ma tête, vu que je n'en avais jamais parlé à mon garçon, la page était tournée. J'essayais de me dire j'ai fait le mieux, que c'était pour elle. Faut que je laisse aller ça. Surtout j'avais vu une annonce un moment donné dans une tribune d'une petite fille qui était morte et elle ressemblait. Elle aurait eu l'âge de ma fille et elle lui ressemblait. Je me suis dit « mon Dieu, c'est peut-être elle ». Je me disais « c'est peut-être elle, elle est morte ». Dans ma tête je me suis dit elle est morte [...] Pour moi c'était plus facile comme ça.

C'est sûr que les journées de sa fête j'y pensais, et le mois de mars. Mais quand j'ai eu ce téléphone-là, quand elle m'a envoyé sa photo, que j'ai lu sa lettre... Ah mon doux... Ça m'a [...] Ça a chamboulé pas mal d'affaires.

Les deux se rencontrent à de multiples reprises au fil des ans, fréquemment au début et de plus en plus rarement après les trois premières années. Les correspondances cessent 10 ans plus tard avant d'arriver à une rupture définitive en 2008. Nous y reviendrons.

À la suite de ses études, Audrey vit « comme un début de dépression » et consulte son médecin de famille qui lui prescrit des antidépresseurs.

Il m'avait prescrit des antidépresseurs et en fin de compte je ne voulais pas les prendre, je ne suis jamais allé chercher la prescription. Je me disais que j'allais devenir dépendante et j'avais un peu de préjugés... par rapport à ceux qui prennent ça, il y a d'autres moyens, je suis capable de m'en sortir de d'autres façons.

Ses préjugés, elle les tient de son frère qui avait été hospitalisé pendant six mois en psychiatrie lorsqu'elle était adolescente :

C'est comme si j'avais peur de devenir comme lui et de me dire « je vais être une folle, je vais être bonne pour aller en psychiatrie ».

Au lieu d'opter pour les antidépresseurs, Audrey va plutôt chercher l'aide du programme du ministère de l'Emploi de l'époque, « trait d'union ». Visant la réintégration sociale et sur le marché du travail, elle nous dit comment le programme l'a aidée :

J'ai repris de la confiance et je me suis dit « je suis encore capable, je suis capable d'occuper un emploi ». C'était juste un emploi à temps partiel, une quinzaine d'heures par semaine, mais quand même, ça m'a remplacé.

Pendant son programme, Audrey rencontre Bertrand avec qui elle se lie rapidement d'amitié. De prime abord, la relation est satisfaisante, il s'agit d'un homme « gentil, responsable. Il s'occupait de ses trois enfants et de sa ferme laitière ». Elle y voit quelqu'un de « stable et quelqu'un qui savait prendre ses responsabilités ». Cependant, après quelque temps, elle remarque qu'il accorde beaucoup plus d'importance à ses enfants qu'à elle et, se sentant négligée, rompt la relation. Deux ans plus tard, alors que sa situation de vie se stabilise autour d'emplois précaires et d'une implication bénévole importante, Audrey reprend avec Bertrand pour une période d'environ un an. Cependant, la situation s'avère trop similaire et une seconde rupture s'ensuit.

La place qu'occupe le bénévolat dans la vie d'Audrey est loin d'être superficielle. Pour cette femme, il s'agit d'une opportunité de socialiser et principalement de se « sentir utile ».

Ça m'a aidé à rencontrer d'autres gens. [...] Ça me sortait juste de la maison, de l'appartement tout le temps avec mon garçon. Je me sentais utile, je n'étais pas juste quelqu'un qui se faisait vivre par son ex-mari. Je faisais du bénévolat et j'étais bien impliquée. J'y allais presque trois fois par semaine, j'avais deux activités différentes.

Ça m'apportait de l'assurance, de la confiance. Après avoir fait du bénévolat, c'est là que je suis retourné sur le marché du travail. Ça aide à franchir une étape de plus, quand tu vois que tu es capable de faire des choses que ça fait un bout de temps que tu n'as pas fait, même si tu n'es pas rémunéré pour, après ça tu te dis « bon je vais être capable d'aller offrir mes services », parce que j'ai de l'expertise un peu dans ce domaine-là en tant que bénévole.

Les choses changent pour Audrey en 2001, lorsque son fils est accepté au cégep en Montérégie. N'ayant pas trop d'attaches à Sherbrooke sur le moment et voulant l'aider du mieux possible, elle emménage avec lui pendant un an. Par contre, Audrey s'ennuie et reprend contact avec Bertrand. Cette fois, la situation de l'homme est différente, deux de ses enfants n'habitent plus chez lui et son troisième est installé dans une habitation séparée de la maison principale. Après un temps de réflexion et une consultation au CSSS local, Audrey décide d'aller s'installer avec Bertrand sur sa ferme laitière en Estrie. Il s'agit d'une épreuve lourde pour Audrey qui s'y voit « reléguée au rôle de bonne à tout faire sans droit de parole ».

J'étais comme sa femme de ménage et sa cuisinière. Je ne participais à aucune décision. Il ne voulait pas que je participe aux décisions concernant la ferme. Il ne voulait même pas que je classe ses factures. Autrement dit, il me considérait comme sa femme de ménage et sa cuisinière. [Ma vie était régie] en fonction d'eux autres. C'était vraiment en fonction d'être là pour les repas et de tenir la maison et de faire les lavages...

Cette situation pèse lourd sur Audrey qui se décrit comme devenant « sauvage » :

Je me sentais vraiment comme une moins que rien. Moi j'étais rendu presque comme sauvage si on peut dire. Je me sentais tellement dévalorisé à juste faire la cuisine et le ménage pour lui, parce que de 2002 à 2006, Loïc [le fils de Bertrand] il ne couchait pas chez nous à la maison, mais il venait prendre ses repas, je cuisinais aussi pour lui. Je me sentais vraiment comme « bon, à quoi je sers ».

Le point culminant survient en 2006, quatre ans après son déménagement dans ce lieu rural où elle se sent isolée. La copine de Loïc, Bianca, emménage avec ce dernier dans la maison avoisinante. C'est la goutte qui fait déborder le vase :

Vraiment, elle était très contrôlante. Je n'avais pas le droit de passer sur son terrain, sur son bout de pelouse et ils gardaient des cochons et des agneaux dans un petit parc extérieur. Je n'avais pas le droit d'aller les voir sans demander la permission à Bianca, la blonde de Loïc. Bertrand était propriétaire à [...] 60 % et Loïc à 40 %. Et je devais suivre ces directives-là. Je n'avais pas le droit d'aller voir les cochons ou les agneaux sans demander la permission.

Bien qu'elle commence à considérer la séparation, Audrey hésite.

C'est à cause que, bon, c'est comme si je me pensais établie et que bon, c'est la sécurité, je vis... je n'ai pas à calculer pour payer mon loyer, ce n'est pas... Oui je l'aimais, c'est sûr que je l'aimais, je crois qu'il y avait beaucoup aussi une question de sécurité financière. J'ai été 10 ans de temps monoparental à calculer l'épicerie et comment je vais arriver à la fin du mois, à tout gérer ça. J'ai été vraiment toute seule pendant 10 ans de temps à élever mon fils. Je me trouvais, enfin, c'est comme si mon avenir était assuré avec lui, c'était comme un petit peu mon sauveur si on peut dire. Je me sens... j'ai dit bon, c'est la place avec qui je veux finir mes jours et avec qui ça va bien aller. Disons que, des fois le besoin de sécurité financière nous fait oublier que c'est pas juste l'argent qui compte, au niveau de l'épanouissement personnel et au niveau de notre estime on en paye le prix. Et j'en ai vraiment payé beaucoup, mon estime elle a... vraiment chuté...

Qui plus est, elle doit surmonter le décès de son père durant la même période :

Difficile faire le deuil de mon père, parce que j'avais des... des choses qui s'étaient passées à l'adolescence que j'aurais aimé parler de ça avant qu'il décède. [...] Je n'ai pas eu la chance, je n'ai pas eu le courage d'en parler. Quand il est décédé, cette affaire-là est remontée à la surface et en plus, ça n'allait pas bien dans mon couple avec Bertrand. Toute la période d'avril 2008 à juin 2008, jusqu'à ce que je parte, ça a été très difficile à vivre.

Heureusement, la petite sœur d'Audrey, Ginette, avec qui elle a toujours été proche, se rend bien compte de la situation. En insistant sur le malheur apparent d'Audrey, celle-ci convainc sa sœur d'aller de l'avant avec la rupture devant l'impasse de sa présente situation. La séparation survient et Audrey retourne à Sherbrooke avec 40 dollars dans son compte de banque. Elle doit enclencher

des démarches pour obtenir l'aide sociale, mais Audrey n'est vraiment pas à l'aise. Autant cette aide gouvernementale lui rappelle de mauvais souvenirs liés à la précarité, autant Audrey est habitée de préjugés transmis par son père :

Mon père, il travaillait beaucoup et juste le fait d'être sur l'aide sociale je me sens coupable. Parce que lui il avait pour son dire que les gens sur l'aide sociale sont du monde un peu paresseux et qui ne sont pas capable de se débrouiller, disons qu'il avait des [préjugés]. Ça fait que moi quand je suis tombé sur l'aide sociale à 55 ans, je trouvais ça très difficile. Je trouve ça encore difficile d'être là-dessus.

Gravement affectée de cette rupture amoureuse, Audrey entreprend alors une thérapie au SIPUS, le service d'intervention psychologique de l'Université de Sherbrooke. Elle consulte également son médecin qui lui prescrit un traitement aux antidépresseurs.

À la suite du décès de son père, Audrey touche un héritage important qu'elle ne peut accéder pour l'instant. L'aide sociale lui affirme qu'elle doit écouler ce montant avant de toucher l'aide de dernier recours. C'est une autre de ses sœurs, Sylvie, qui lui vient en aide en plaçant l'héritage à son nom tout en permettant à sa sœur d'y accéder. Ce surplus pécuniaire permet à Audrey d'accéder à un confortable trois et demi dans l'est de Sherbrooke. Elle le garde quelques années avant de réaliser l'inévitable de ses dettes financières qui ne cessent de croître.

Au tournant 2008, durant la même période du décès de son père et de la séparation de Bernard, Audrey doit également vivre une autre épreuve, celle du rejet de sa fille. Après quatre années où Audrey tentait sans succès de reprendre contact avec elle, cette dernière la rencontre afin de lui expliquer comment la famille serait présentée à sa fille encore à naître.

Elle parlait du baptême à venir, elle disait c'est sûr que ça va être Ginette la marraine, parce que c'est elle qui est sa vraie grand-mère. C'est sa mère adoptive. Parce qu'elle dit « elle a toujours été là ». J'ai compris que... En fin de compte, après elle voulait me présenter à son enfant comme une amie de sa mère. Une amie de sa mère. Une grande amie de sa mère. Pas comme une grand-mère naturelle. Elle voulait me présenter comme une amie de sa mère. Ça vraiment, non. Non, je n'ai pas été capable d'accepter ça. Je me suis dit « je suis ta mère naturelle, ce n'est peut-être pas moi qui t'ai élevée tout le long de ta vie, mais je t'ai portée pendant 9 mois, je me suis occupée de toi pendant 16 mois du mieux que j'ai pu, je ne suis pas une amie de ta mère ». Elle dit « pour moi sa vraie grand-mère c'est Ginette, si tu n'es pas capable d'accepter ça, ça t'appartient à toi, mais moi... ». J'en ai déduit qu'elle ne m'avait

jamais pardonné de l'avoir laissé. Elle a beau dire je te pardonne, je te comprends... Je suis sûr qu'elle ne m'a pas pardonné de l'avoir laissé.

C'est la fin définitive de cette relation, Audrey tentera par la suite de lui envoyer une lettre pour s'expliquer et créer un dialogue, mais cette dernière ne lui répondra pas.

Après sa thérapie d'un an au SIPUS, Audrey se sent assez confiante pour tenter de se replacer sur le marché du travail. Par l'entremise de son agente à l'aide sociale, elle décide de participer au programme « Devenir » qui change de nom pour être aujourd'hui le programme « PAAS », soit le programme d'aide et d'accompagnement social d'emploi Québec.

Mon but c'était vraiment de me sortir de l'aide sociale. J'ai rentré [dans un organisme communautaire en santé mentale]. Dans le fond, financièrement, ça ne m'a pas avantage. Ils me payaient ma passe d'autobus, mais la contrainte temporaire, le montant que j'avais sur ma contrainte temporaire [d'aide sociale], ils me le transféraient pour allocation, pour le programme PAAS action. Moi j'aurais pensé que j'aurais 135 \$ de plus, mais non, ils ont juste « twisté » [...] J'ai dit, « quand je vais faire trois ou quatre mois je vais être capable de retourner sur le marché du travail », mais je me suis rendue compte que j'avais bien des choses à apprendre. Au bout de six mois, ils ont renouvelé mon contrat et en fin de compte j'ai resté quatre ans et demi. [...] Qu'est-ce qui m'a aidé énormément, c'est le fait que quelqu'un me dise « je te fais confiance pour la réception », principalement, ils m'ont aidé à comprendre des logiciels, c'était une marque de confiance [...] Ils me donnaient d'autres responsabilités et j'ai repris beaucoup, énormément de confiance, parce que je voyais que j'étais capable d'apprendre de nouveaux logiciels et j'étais capable d'assumer mes responsabilités... Même des fois de prendre des initiatives...

Ces durant ces années qu'Audrey déménage de son trois et demi dans un « petit logement déprimant » près d'une artère importante dans l'ouest de Sherbrooke. Elle l'avoue d'emblée, ce logement ne lui convient pas, elle n'a pas de buanderie dans la bâtisse et n'a aucun contact ni appartenance au sein de son nouveau quartier. Cependant, elle sauve 100 dollars par mois, montant insuffisant pour lui permettre de rembourser ses dettes, mais sa seule option efficace pour les freiner. En termes de changement de qualité de vie, voici comment Audrey nous décrit son ancienne situation de voisinage dans l'est, puis dans l'ouest.

Quand j'étais dans l'est, avec les voisines on jasait souvent le soir, l'été, on installait nos chaises en avant et on placotait de toutes sortes d'affaires. J'avais un bon voisinage.

Je te dis que ça fait dur le voisinage [présentement]. Le stationnement [...] en avant. Mon voisinage, là présentement je reste dans un bloc qui a 7 logements. Il n'y en a pas de voisinage. Premièrement je n'ai pas de balcon, quand tu en as un au moins tu peux aller jaser avec la voisine. Le locataire en face, il n'y a pas personne, j'ai juste un locataire à côté de chez moi. Donc le voisinage comme voisins d'appartements, c'est nul.

Au niveau des différences au sein du quartier, voici ce qu'elle nous dit concernant l'est et l'ouest respectivement.

Disons que je trouvais que le monde est beaucoup plus social et plus accueillant [dans l'est]. C'est du monde plus... C'est sûr que c'était un bloc plus luxueux par rapport à où je demeure présentement. La clientèle était plus de mon âge, c'était des femmes de mon âge. [...] Même le quartier, je trouve qu'il était plus chaleureux [...] Plus accueillant, tu allais dans les commerces et les gens étaient plus accueillants. Où je suis, on reçoit un air de bœuf. Je me sentais mieux dans ce quartier-là.

Dans mon quartier [présentement] [...] Je ne fais pas partie d'associations ou... Si je demeure là, c'est juste parce que le loyer n'est pas cher. Je ne l'ai pas choisi pour la qualité du voisinage. Disons que ce n'est pas la crème de la société qui est là [...] Ça ne me dit rien, peut-être que je pourrais m'impliquer. Si un moment je décide de refaire du bénévolat, ça serait peut-être à la Villa Marie-Claire ou la Maison des grands-parents. Ça serait peut-être des domaines dans lesquels j'aimerais m'impliquer. Un moment donné je vais me tanner de rester à la maison à ne rien faire. Ça va faire proche un an... Non, dans les alentours, je sais que dans les alentours, il y a beaucoup d'immigrants. Non, non.

4.2.2 Situation actuelle

Aujourd'hui, Audrey se sent prise, elle a coupé dans toutes ses dépenses sans pour autant parvenir à trouver un équilibre financier limité par l'aide sociale. Elle nous explique comment ses loisirs sont circonscrits :

J'ai changé pour Vidéotron, avant j'avais Bell et je trouvais que ça me coûtait trop cher, maintenant j'ai Vidéotron parce que ça me coûte moins cher, mais c'est ma seule distraction. Mon ordi, internet et la télé. Je ne peux pas, je n'ai pas d'argent pour aller au cinéma, pour aller dans les bars... Je ne fume pas, je ne bois pas [...] Je n'en ai pas de loisirs, je n'ai pas les moyens d'avoir des loisirs. Mes seuls loisirs c'est d'aller à la bibliothèque. Des fois je me paye un restaurant par mois. Un restaurant, entendons-nous, ce n'est pas chez Auguste, c'est à la Belle-province.

Selon elle, le plus dur consiste à manquer perpétuellement d'argent et d'en sentir les conséquences sur sa participation sociale.

C'est vraiment ça que j'ai trouvé le plus difficile, d'admettre que je suis rendu là, de dire que quand je travaillais entre 1998 et 2005, je gagnais presque dans deux semaines ce que je recevais sur l'aide sociale par mois... Je baissais de niveau de vie énormément. [...] C'est sûr que ça limite énormément les activités que j'aimerais faire. J'aimerais ça aller voir des bons spectacles, des chanteurs, aller voir des pièces de théâtre ou même m'inscrire à des cours, peut-être, que ce soit au niveau pour apprendre une langue... Tout ce qui demande de l'argent, tout ce qui enfrait des coûts, je me dis « non, je ne peux pas ».

En plus de ces contraintes, Audrey perçoit également plus de difficultés à rencontrer des hommes. Elle nous dit que, de ses expériences, les célibataires cherchent des femmes autonomes, capable de payer leurs propres dépenses.

Au niveau des sentiments, Audrey vit beaucoup de frustrations par rapport à cette situation défavorable :

Un sentiment de... Je ne sais pas si je pourrais dire exclusion... Sentiment de frustration... Oui, il y a de la frustration... Je me sens tout le temps comme brimé dans mes besoins, tout le temps obligé d'être restreinte et me dire « il faut que je sois raisonnable », je sais que je n'ai pas plus que tant que ça d'argent pour le mois et il y a des choses que je me prive. Sentiment de privation, vraiment. Même quand j'étais monoparentale avec Jean-Guy, des loisirs je n'en avais pas, les seuls loisirs que j'avais c'était la bibliothèque. Une fois par moi, on se « callait » une pizza. Les dimanches après-midi je les passais chez mes parents à jouer aux cartes. Autrement dit, je n'avais pas beaucoup d'activités sociales.

En plus des limites qu'elle s'impose et qu'elle doit contourner pour vivre dignement, Audrey nous explique comment le système d'aide social complique sa situation en étant hostile et en basant ses services sur la prémisse de « prestataires » fraudeurs potentiels.

Ce n'est pas eux qui vont t'aider le plus. Il faut que tu ailles une connaissance de tes droits, parce que souvent quand tu es rendu à demander de l'aide sociale, c'est que ta situation est vraiment dans le très bas. Si ta situation financière est très basse, souvent ton moral aussi est très bas [...] Des fois on a vraiment l'impression qu'ils nous prennent pour un numéro ou toute une gang de fraudeurs en perspective. Le nombre de papiers [...] Ce n'est pas eux qui t'aident, pantoute. Ça dépend peut-être des intervenantes,

ils te regardent de haut en voulant dire « encore une qui essaie de frauder ». Tu as beau leur fournir tous les papiers, les factures, les copies de paiement, tout ce que tu veux [...] Ils nous font sentir « cheap » et fraudeurs.

Elle nous raconte en exemple l'histoire d'une révision de son dossier deux ans après un retrait jugé trop élevé de ses RÉERS :

Cet argent-là, je n'y ai pas touché, je n'en ai pas bénéficié et ils m'ont coupé mon chèque d'aide sociale pendant plusieurs mois [...] parce que je devais rembourser le surplus que j'avais retiré. J'avais le droit de retirer un certain montant, j'en avais retiré plus, mais je ne le savais pas. « Vous étiez supposé... » [...] En plus ils ont fait ça deux ans par en arrière. Ça, c'est en 2012 qu'ils m'ont coupé mon chèque et les retraits datent de 2010. Ils sont allés fouiller deux ans en arrière. Fouille-moi pourquoi. Soit que quelqu'un m'a dénoncé... C'est là que je me pose de sérieuses questions [...] Un zélé qui s'est dit « bon on va éplucher certains dossiers », un moment donné ils avaient des primes au rendement. Revenu Québec avait des primes pour ceux qui découvraient des fraudeurs. Autant à l'Assurance emploi qu'à Revenu Québec [...] Ils se remboursaient eux-mêmes. Ils me coupaient de 90 \$ par mois et mon chèque de crédit solidarité de moitié. Ça me faisait presque 120 \$ de mois par mois.

Elle y voit également un lien avec un ulcère récent qui lui cause des troubles d'estomac.

Je ne sais pas si cela a causé mon ulcère à l'estomac... Le stress de la condition financière [...] Disons que je suis rendu à 18 000 \$ sur ma carte de crédit et 90 % de ça c'est de l'épicerie. [...] C'est bien de valeur, mais je ne suis pas prête à me sacrifier et dire « je vais manger des hot-dogs quatre fois par semaine ». Ça non. Ça vraiment, je ne veux pas.

Cette épicerie pourrait être atténuée par l'utilisation de banques alimentaires, mais Audrey nous explique son raisonnement : elle est mécontente des organismes comme Moisson Estrie qui limitent son choix d'aliments.

Moisson Estrie, je suis allée deux fois et quand j'ai vu qu'on ne pouvait même pas choisir ce qu'on pouvait manger, j'ai dit non. Un moment donné, c'est beau nous prendre pour des pauvres, mais je pense qu'on peut avoir au moins la dignité de choisir ce qu'on veut manger.

Lorsque nous abordons la possibilité de réintégrer le marché du travail, Audrey nomme à plusieurs reprises son désir de se sortir de la précarité financière à l'aide d'un emploi. Retourner

sur le marché du travail représente pour elle l'opportunité d'améliorer sa situation et possiblement de régler ses dettes. Cependant, elle est bien consciente des limites de sa condition physique comme des limites liées au marché du travail. Par exemple, lorsqu'elle nous parle de la fin de son poste de secrétaire avec le programme PAAS, Audrey nous nomme cette contradiction :

Des fois je me dis, « faudrait que je me mette à la recherche d'un emploi, mais 61 ans » [...] Ça serait principalement pour améliorer ma situation financière, me débarquer de l'aide sociale. Ça implique que ça doit être un emploi temps plein. Un 20 heures semaines tu t'en sors pas. Un emploi temps plein, bon... c'est sûr que je trouverais ça difficile physiquement.

Le recours à l'aide social, ses difficultés à préserver sa dignité et son histoire avec sa fille marquent profondément la vie d'Audrey. Celle-ci vit quotidiennement de la culpabilité. Le point d'origine est sans contredit la mise en adoption de sa fille.

Disons que j'ai bien de la misère avec ce sentiment-là de jamais... Je n'ai jamais été capable. J'ai tout le temps l'impression que je ne suis pas à la hauteur... Je ne suis pas à la hauteur, que je ne suis pas... À la hauteur des attentes des autres, à la hauteur de... je ne me débrouille pas assez bien. Peut-être ce sentiment-là ça vient, c'est de la culpabilité d'avoir laissé ma fille à l'adoption. [...] Disons que je m'en mets pas mal sur le dos. Je commence à me raisonner, à me dire « j'ai fait du mieux que j'ai pu, mais... » [...] Des fois je me dis que c'est moi qui est toute croche, que... C'est une affaire que je travaille, j'essaie de m'enlever ce sentiment-là, mais c'est difficile.

Même aujourd'hui, alors qu'elle se repose des derniers mois du programme PAAS, Audrey est toujours en lutte contre ce lourd sentiment :

Disons que ces temps-si... On va dire que je prends soin de moi [...] C'est culpabilisant, c'est très culpabilisant pour ma part de... C'est pour ça que, j'ai eu des petits problèmes de santé, ça se replace plus ou moins bien, mais quand ça va être rétabli je vais m'organiser pour trouver un organisme pour faire du bénévolat.

Elle trace également un lien entre l'exigence qu'elle applique autant à ses pairs qu'à elle-même :

Peut-être parce que je suis trop exigeante, je le sais, c'est un de mes défauts je suis très exigeante. Exigeante envers moi-même et des fois ça a des répercussions sur les autres, je suis exigeante envers les autres aussi. Je sais qu'au niveau du travail, des fois j'avais des accrochages à cause de ça. Je me mets la barre très haute et j'ai

tendance à la mettre très haute par rapport aux comportements des autres.

4.2.3 Questions réflexives

Concernant ses réflexions portant sur son environnement social, Audrey répond similairement à Ana quant à la nécessité de l'emploi pour occuper une place dans la société. Voici ce qu'elle répond lorsque nous lui demandons de décrire sa place à elle :

Maintenant que je ne travaille plus, j'ai peut-être une place de B.S. [bien-être social]. Par rapport à la société quand tu ne travailles pas, tu n'occupes pas grand place. En plus je ne fais pas de bénévolat non plus, donc... Je ne me sens pas... Non... Je ne suis plus mère monoparentale, je ne suis plus épouse, je ne suis plus... donc je suis célibataire. Célibataire sur la solidarité sociale. [...] [La place dans la société est liée à] l'emploi ou le bénévolat. Oui beaucoup avec l'emploi. Quand tu rencontres quelqu'un « qu'est-ce que tu fais de bon? », « qu'est-ce que tu FAIS ». Donc quand tu ne fais rien...

Conséquemment, lorsque nous lui demandons si elle possède du pouvoir sur la société, Audrey répond à la négative. Pour elle, il faut occuper un poste particulier au sein d'un organisme ou d'une entreprise. Également, elle est complètement désillusionnée sur l'ensemble de la sphère politique. Voici comment elle décrit le pouvoir qu'elle détient avec le droit de vote :

Ça donne l'impression d'un certain pouvoir. Tu peux choisir la marionnette que tu vas placer. C'est ça, tu choisis la marionnette qui va donner le spectacle.

Elle relève également une routine politique trop souvent utilisée par les politiciens pour éviter d'honorer leurs promesses :

Écoute, franchement, ça nous promet mer et monde, ça nous promet de régler des problèmes, mais une fois que c'est rendu au pouvoir, ben là le budget que nous a laissé l'ancien gouvernement ne nous permet pas de faire ci, de faire ça. Non.

Selon elle, les gouvernements ne sont plus au service des citoyens, ils servent leurs propres intérêts :

Bien oui, un gouvernement qui serait vraiment au service du peuple et non au service des gros lobbies des compagnies. Les grosses compagnies... Déjà-là il leur donne des subventions quand ils veulent s'établir, comme la grosse subvention donnée à Hyundai quand ils s'étaient établis à Bromont et que « pouff » ça n'a pas été long, ça n'a pas duré longtemps cette usine-là. Juste avant les

élections qu'ils avaient donnés la subvention. Il y aurait une façon de gérer qui pourrait être beaucoup plus efficace et qui pourrait être plus rentable pour tout le monde. Il suffirait qu'ils aient un peu de culot.

Malgré cette critique sévère adressée à la classe politique, Audrey maintient néanmoins un espoir profond :

Il y a une petite pointe d'espoir. Le monde, je trouve que le monde est de plus en plus conscient des enjeux qui sont importants et les bonnes valeurs commencent à revenir. Les valeurs de solidarité, de respect. Si on prend comme dans les écoles, les choses qui sont mises en place pour contrer l'intimidation même sur internet. Les arrestations qui sont faites pour ceux qui utilisent la pornographie sur internet. Je vois une petite lueur d'espoir que le monde est de plus en plus conscient que c'est beau toutes les nouvelles technologies et tout ça, mais on dirait que ça revient de plus en plus, en tout cas les jeunes générations, ça revient de plus en plus aux vraies valeurs et l'importance de la famille et l'importance d'accorder du temps à sa famille. Je vois ça plus comme un espoir, c'est juste qu'il faudrait que l'espoir se rende dans les hautes têtes en haut, les dirigeants.

Finalement, au niveau de la prévention de la vulnérabilité, Audrey suggère deux avenues. La première réside dans l'accroissement de l'offre de logements sociaux ou coopératifs et l'autre dans l'amélioration et la révision des programmes de réinsertion. Premièrement, les logements :

Si on avait des logements qui coûteraient moins cher, si on avait plus de logements sociaux, ça aiderait énormément parce que le coût qu'on consacre au loyer par rapport aux revenus quand on est sur l'aide sociale, c'est vraiment trop élevé. Comme tu consacres une grosse partie de ton montant à payer ton loyer, il en reste plus gros pour les besoins, pour la nourriture et les besoins essentiels, essentiellement pour l'épicerie. S'il y avait plus de logements sociaux ou de logements coopératifs, c'est sûr que ça aiderait. Plus de prévention et plus de soutien et plus d'intervenants au niveau des organismes communautaires qui aident les gens à s'en sortir.

Deuxièmement, les services et programmes :

Des services pour réintégrer le marché du travail, parce que les programmes actuels de réinsertion, ça ne vaut pas grand-chose. C'est bon juste pour une petite période de temps. Ça n'aide pas énormément la façon que c'est conçu. Ça n'aide pas énormément à te sortir de l'aide sociale. [...] Peut-être donner des formations plus adéquates aux besoins des gens ou rémunérer plus, donner plus

[...] Ce n'est pas des programmes qui encouragent à retourner sur le marché du travail. Dans le fond ça ne donne pas plus pour le travail que tu fais. [...] L'avantage que tu as c'est que tu regagnes de la confiance en toi et tu vois que tu es capable de fonctionner. Ça augmente ton potentiel, mais financièrement ça ne te donne pas d'avantages. Qu'est-ce qu'ils te donnent d'une main, ils te l'enlèvent de l'autre.

4.3 Participant troisième : Bernard

Le troisième participant et le premier homme, Bernard, est célibataire, homosexuel et âgé dans la début cinquantaine. Ayant vécu les transitions incessantes des familles d'accueil dans son enfance, il a vécu la rue, l'itinérance et la réclusion jusqu'à il y a maintenant dix ans. Couplé à ce parcours difficile, Bernard est atteint de troubles de santé mentale. À l'adolescence, il reçoit le diagnostic de bipolarité et à l'âge adulte, celui de cyclothymie à cycle court. Aujourd'hui, Bernard vit avec le soutien autant matériel que social de son « frère d'accueil », un homme qui l'a aidé tout au long de sa vie. Il fréquente un organisme communautaire en santé mentale depuis bientôt neuf ans et participe au programme PAAS action à ce même organisme depuis trois ans. À force de luttes contre un système qui le croyait invalide, Bernard a fait la paix avec son passé, il souhaite désormais maintenir sa condition de santé tout en augmentant son autonomie. Il rêve de posséder son automobile et entrevoit avec espoir l'entrée au sein du marché du travail.

4.3.1 Parcours de vie

Né d'une mère atteinte d'une problématique en santé mentale, Bernard est rapidement placé en famille d'accueil. Il passe ainsi de famille en famille jusqu'à l'âge de seize ans lorsqu'il devient légalement autonome. De façon générale, son parcours d'enfant est dur et solitaire :

Je n'ai pas été battu, mais les gens étaient sévères. Mais le temps était comme ça, les gens prenaient les jeunes en famille d'accueil pour les faire travailler souvent. Nous ça nous permettait d'avoir un toit sur la tête et de manger. [...] En famille d'accueil, tu n'es pas toi. Tu es toujours un étranger. Je viens d'avoir un souvenir. J'étais jeune et je me souviens parce que la travailleuse sociale avait été surprise. J'avais écrit « vais-je être mort avant d'être heureux? ». J'avais peut-être 7-8 ans quand j'ai écrit ça.

Il nous partage également les difficultés qu'entraînent les changements entre familles trop rapides et successifs qui sont malheureusement incompris par l'enfant.

Moi je suis quelqu'un qui aime le monde et je voulais aimer et je voulais être aimé, mais tu ne peux pas en famille d'accueil, parce que, dans ma tête d'enfant, tu as le processus d'adaptation, mais

moi il était long. Quand je commençais à m'ouvrir un peu, quand je commençais à aimer, on me changeait de place. Qu'est-ce que tu penses que tu fais. Après un temps, tu ne veux plus t'ouvrir, tu n'y crois plus. Ça ne donne rien non plus. J'avais comme associé que si je devenais trop aimant, on se laisse aimé, ben ce n'est pas ça, on nous change de place. Je devenais celui qui ne disait pas un mot, qui écoutait. Pas de sentiment, pas rien.

Heureusement, Bernard profite d'un soutien familial qui prend la forme de quelques vacances à la ferme avec ses grands-parents biologiques. Ces séjours sont cruciaux dans le parcours de Bernard, ils brisent la monotonie de son quotidien et lui font découvrir le beau et le bon de la vie. Ainsi, jusqu'à l'âge de neuf ans, le jeune y passe deux ou trois semaines presque à chaque année avant le retour à l'école.

C'était les seuls moments de beaux passés dans ma vie. C'était le matin, des fois j'allais, en septembre, c'était froid dans ces années-là et avant que l'école recommence j'y allais un petit peu. Le matin j'adorais aller chercher les vaches dans le champ en bas. Moi j'étais toujours, c'était ma joie, nu-pied. J'avais froid au pied et je les mettais dans une bouse de vache pour me réchauffer les pieds. Mais ma grand-mère ne me chicanait pas. Elle me demandait de laver mes pieds avant de rentrer. Il y avait le plus beau de la vie là.

Évidemment, ces épisodes contrastent fortement avec ce qu'il vit en famille d'accueil et renforcent sa résignation. Bien que Bernard ait souhaité être adopté par ses grands-parents, ceux-ci ne pouvaient pas. Voici comment, encore enfant, il traite ces changements drastiques.

Pas tout était beau parce que des fois j'appréhendais quand j'allais partir, mais le temps où j'étais là, c'était comme... c'était beau, c'était le fun, j'étais libre [...] C'était comme si c'était ça la vie. C'est comme si on m'enlevait de ma vie et on me remettait de temps en temps dans ma vie.

Les choses changent lorsqu'il termine l'école primaire. En fait, Bernard est victime d'agressions sexuelles par un des gardiens de l'école et celles-ci persévèrent jusqu'à l'école secondaire. Le problème majeur est qu'il s'agit d'une période d'ouverture pour le jeune homme, il souhaitait simplement créer un lien authentique avec un adulte.

J'ai vécu un petit peu plus tard des abus sexuels et ça a mal adonné parce que c'était au moment où j'avais envie de... me développer ou quelque chose, j'étais comme bien pogné dans une coquille quand je subissais ça [...] Moi mon problème, j'avais de la misère à faire confiance aux adultes, parce qu'étant donné ce que j'avais

vécu jeune, donc j'étais toujours renfermé moi, je ne faisais pas confiance à personne.

Cet événement est la goutte qui fait déborder le vase, Bernard doit se créer un moyen de défense pour survivre dans son environnement aussi aride. Il développe ce qu'il nomme une « armure », soit une protection physique et mentale.

Ça a commencé quand j'ai eu mes abus. Jeune il y a des affaires qui se passaient dans la famille, parce que j'ai été un bout de temps avec des parents qui t'essaye. Il se passait, j'imagine, des chicanes, des affaires. Je sais que j'étais comme... Je n'ai même pas de souvenirs de ça. Aucun. Pour dire que ça a comme été effacé de ma mémoire.

Bernard explique plus spécifiquement que cette protection survient en conséquence aux accusations que lui portait son agresseur. En fait, lors des agressions, Bernard ressent un certain plaisir et cela le trouble grandement. Lorsqu'il identifie cette expérience comme étant malsaine, il réagit en se bloquant complètement.

Après ça il te tombait dessus et il te chicanait. « Regarde ce que tu as fait, c'est ta faute ». Moi qui ressentais la même affaire, mais qui arrivais comme un plaisir, ça ne marchait pas ça. C'est là que j'ai commencé à me couper de ce plaisir-là et après ça je ne voulais plus, parce que j'étais rendu tout m'écœurait. Je ne voulais plus. J'y allais pareil, mais j'étais capable de me couper. Je ne sentais rien, c'était fini, je m'en retournais. Vraiment je déconnectais. J'ai commencé là ça. Je m'en suis servi par après, avec les abus que j'ai eus... Pour me protéger. [...] J'avais une tendance à faire ça automatiquement quand une situation je ne la comprenais pas.

Cette réalisation de la gravité des gestes et le caractère immoral des abus entraîne Bernard à souhaiter un changement quant à sa situation. Il dénonce alors son agresseur. Cependant, les choses ne se déroulent pas comme il le souhaite :

Un moment donné j'ai eu envie [...] que ça arrête et d'essayer de me sortir de ça. [...] Mais là j'ai voulu parlé parce que je voulais essayer de, de sortir de ma bulle ou je ne sais pas comment l'appeler, mais ça s'est tourné vers moi, contre moi. Au lieu d'être vraiment écouté, j'ai été changé de famille d'accueil, j'ai été changé d'école. Ils m'ont sorti du milieu. Ça a comme dégénéré. Je me suis comme refermé.

Qui plus est, l'attoucheur est un homme respecté et aimé de la population locale et Bernard goûte aux contrecoups de sa dénonciation.

Même à l'école, ça s'était su avant que je parte. J'en ai mangé des volés. [...] C'était un petit village, une petite ville. Ce monsieur-là en plus d'être là, il était organisateur de tous les tournois de choses pour les jeunes et il s'occupait de la maison de jeunes... Il était très aimé de tout le monde. Les jeunes eux autres... Il y en a un une fois qui... C'est dégeulasse à compter, mais c'est vrai, c'est une réalité. Ils m'avaient écrasé dans la salle de bain, dans la toilette, et il y en a un qui m'avait pissé dessus. Je vivais toutes sortes d'affaires de même, ils me lançaient des affaires...

Bernard est relocalisé dans une région différente du Québec. En plus de ne plus pouvoir visiter ses grands-parents, il intériorise différents discours négatifs qui l'entraînent à sentir énormément de culpabilité. Cet homme nous partage comment il a vécu l'aide offerte par les services de protection de la jeunesse.

Je m'étais sorti des abus, mais j'avais vu comme les genres de... pédopsychiatres, mais jamais plus que ça, je n'en parlais pas. Je n'étais pas capable d'en parler [...] Je ne voulais pas en parler de ça, parce que je me sentais comme coupable. C'est drôle... Parce que quelqu'un m'avait dit « qu'est-ce que tu as fait pour que... » et ça m'avait marqué. Je ne sais pas trop. Je restais marqué par des paroles au lieu de « dealer » avec ça. Je m'en faisais avec ça.

Pire encore, à l'adolescence Bernard commence à sentir une attirance pour les hommes et, à la suite d'un reportage sur les abuseurs à la télévision, il va même jusqu'à croire qu'il est une bombe à retardement; un abuseur latent pouvant surgir à n'importe quel moment.

Il y avait une émission avec Jeanette Bertrand. Dans ce temps-là, il y avait le Bon Dieu et après c'était elle, tout le monde croyait ce qu'elle disait. [...] C'était des abuseurs et des abusés qui étaient invités. Elle c'était comme une grande table avec des invités qui jasaient. Elle invitait des psychiatres et des affaires comme ça. Ils disaient que « tout abuseur avait déjà été abusé, que des abusés devenaient automatiquement des abuseurs ». Moi dans cette période-là, j'avais peut-être... 15 ans, je sentais physiquement, mes hormones changeaient et j'avais des attirances, mais moi j'avais des attirances pour les gars au lieu d'en avoir pour des filles. Je pensais que j'étais en train de me transformer en abuseur. Je me suis refermé pendant plusieurs années.

Ces quelques années durent près de 25 ans. En fait, Bernard refoulera sa sexualité jusqu'à ses quarante ans.

De toutes les familles auxquelles il a été hébergé, Bernard se sentira chez lui qu'une seule fois. C'est au sein de sa dernière famille d'accueil qu'il décrit y avoir forgé les meilleurs liens :

J'étais bien et eux autres, j'ai eu un petit peu d'encadrement et beaucoup de respect. Ils me respectaient beaucoup comment j'étais. Ils [...] me laissaient mon petit coin tout seul, j'avais eu même ma chambre au sous-sol. Je les vois encore eux-autres d'ailleurs, donc ça reste comme une famille. Ils ont toujours été proches, je savais qu'ils étaient là.

À la fin de l'école secondaire, Bernard est diagnostiqué avec un trouble bipolaire. Dans la même période, il entreprend des démarches légales pour être reconnu comme un adulte et en finir avec les familles d'accueil. Il décide d'expérimenter la liberté et vit dans la rue pendant plusieurs années. Il y consomme beaucoup de drogues, probablement pour réduire les symptômes de sa bipolarité et se néglige fortement. Peu de souvenirs se gravent dans sa mémoire, peut-être en raison de son « amure » :

Moi je bloquais. Quand tu dis, je n'ai pas fait l'expérience, mais peut-être inconsciemment, parce qu'il y a un bout de temps que j'ai fait de la drogue... Je pense que j'aurais pu, on voit ça à la télé, ils traversent la peau avec des clous et des affaires de même, je pense que j'aurais pu le faire, je n'aurais rien senti. Quand mon armure se déclenchait, je tombais plus de sons, plus d'images. J'étais capable d'arriver à ça.

À force d'exister dans cette réalité, la santé mentale du jeune homme se détériore. Début vingtaine, il se retrouve hospitalisé suivant un délire psychotique.

J'ai été, peut-être six mois hospitalisé. J'ai été longtemps là. Parce que pendant que j'étais à l'hôpital j'avais fait une tentative de suicide aussi. J'étais juste accroché là-dessus. Quand je suis revenu à moi, c'est comme si j'avais plus de vie, j'avais plus de raisons de vivre, je n'arrêtais pas de dire « il n'y a jamais eu rien de beau dans ma vie, essayez de me convaincre pourquoi ça serait beau après ». Je suis rendu à tel âge, je n'ai jamais eu rien de beau. Je pensais comme ça.

C'est également durant cette période où Bernard décidera du sort de son existence. Étant vu comme une personne aux capacités limitées, son psychiatre tente de l'envoyer en centre hospitalier de soin longues durées (CHSLD) afin d'y être traité pour le restant de sa vie. Également, il est fortement médicamenté, au point où Bernard risque d'y perdre un rein. Le jeune homme s'y oppose féroce, car malgré ses épreuves difficiles, il a une voix intérieure qui

l'encouragement à ne pas lâcher, à se battre pour parvenir à s'en sortir. Il nous compte son expérience avec ce médecin :

J'ai eu un suivi un petit bout avec ce psychiatre-là et il m'a dit une phrase qui n'a pas passé. Lui il voulait que j'aille en résidence, moi je lui disais « je sais au fond de moi, tends-moi des cordes je vais en pogner une un moment donné et je vais m'en sortir » et lui me disait « arrête de lutter contre les choses, tu ne seras jamais capable de faire comme les autres, tu vas finir dans une résidence et c'est ça ton avenir ». J'ai fait comme « no way », jamais, ce n'est pas vrai ce que tu viens de me dire. C'est à partir de ce moment-là, j'ai comme pogné une coche et j'ai décidé que je voulais m'en sortir. Je n'ai jamais été réhospitalisé depuis.

Pour s'en sortir, Bernard a la chance d'être vu alors qu'il est hospitalisé. C'est son ancien frère d'accueil, un garçon de son âge qui travaille dans le domaine de la santé mentale qui lui vient en aide. Puisqu'il s'en portant garant, Bernard peut finalement quitter l'hôpital. En plus du soutien de son frère d'accueil, Bernard peut également compter sur l'aide d'un psychologue qui, à la différence du psychiatre, croira en ses capacités et l'encouragera tout au long de sa vie. Voici le récit du moment charnière, lorsque les deux hommes se rencontrent pour la première fois :

J'ai eu un psychologue. La première chose qu'il m'est arrivé, il m'a dit « salut, moi c'est – », un monsieur avec une grosse barbe. Il me dit : « je suis obligé de te faire faire un séjour dans la maison St-Georges, trois jours-là pour faire un sevrage de ta médication ». Moi j'avais tout accepté ça. Il m'avait dit « il y a une chose que je veux te dire », il était venu me reconduire et il m'a dit « moi je crois en toi ». Là lui il venait de m'allumer. J'ai décidé d'attendre, j'ai retrouvé mon médecin, on a recommencé toute une médication adaptée, il m'a fait faire tous les examens, le diagnostic est arrivé dans cette période-là et tout ça. Après ça a toujours été de mieux en mieux.

À la suite de sa sortie de l'hôpital, il se fait offrir d'aller travailler et d'être hébergé dans une ferme biologique dans une région rurale en Estrée.

Ils me fournissaient une petite cabane, une petite maison en échange de travaux sur la ferme. J'arrive là, le bonheur total, isolé dans le bois, une petite maison, pas de comptes à rendre à personne. Moi j'avais trouvé le paradis.

Cependant, ce paradis ne dure pas, Bernard s'y sent « surveillé ». Il replonge donc dans un second épisode de rue qu'il alterna avec d'autres épisodes d'autosuffisance. Cette alternance dure

plusieurs années et se terminent à l'âge de 43 ans. À ce moment, Bernard a stabilisé sa situation depuis une dizaine d'années avec l'aide sociale. Il l'a décrit comme une d'« ermite », vu un style de vie reclus de la société dite « normale ». Ayant gardé des liens serrés avec son frère d'accueil, celui-ci l'invite alors à magasiner une maison avec lui, en lui offrant de l'héberger pour un temps indéfini. Bernard accepte et déménage à Sherbrooke avec son frère.

Un an plus tard, l'homme entreprend des démarches de rétablissement dans un organisme en santé mentale. C'est le début d'un renouveau pour Bernard, car cette ressource lui permettra de traiter l'ensemble de ses cicatrices du passé. Il aura la chance de traiter ses perceptions erronées quant à sa sexualité et, conséquemment, pourra établir une première relation significative avec un homme, il acceptera les demandes de sa sœur biologique pour reprendre contact avec sa famille d'origine et surtout, il trouvera en lui la force de composer son quotidien avec les problématiques en santé mentale qui l'affligent. Bref, c'est un renouveau important pour l'homme lui permettant de se réapproprier sa vie.

À l'égard des abus, Bernard est référé à un organisme spécialisé. Participant à quelques rencontres de groupes, il décide néanmoins d'arrêter ces consultations puisque, selon lui, tout le monde raconte « la même affaire ». Il est également référé au CALACS, mais juge préférable de poursuivre son cheminement personnel accompagné au sein de la même ressource en santé mentale avec laquelle il développe de plus en plus un lien de confiance. À l'âge de 46 ans, Bernard vit sa première relation amoureuse avec un homme d'exception :

Vivre une relation intime avec quelqu'un c'était comme presque impensable. J'ai eu quelqu'un, un conjoint qui a été très compréhensif. On a vu l'intervenante ensemble et on a fait un suivi un bout de temps, mais ça n'a vraiment pas été facile les premières années, ce n'était pas drôle. [...] Veut, veut pas, j'avais toujours comme des flashbacks. Je me suis rendu compte que j'étais pas mal plus touché que je pensais.

Après environ un an de relation, les deux amoureux tentent la vie en appartement. Cette expérience est cependant trop intense pour Bernard, il se sent dépouillé de son espace personnel et opte plutôt pour retourner vivre chez son frère d'accueil.

La prise de contact avec sa famille biologique est quant à elle longue et aride. Le tout débute durant son adolescence quand sa sœur prend contact avec lui par téléphone. Bernard se rappelle que plus jeune, à la ferme de ses grands-parents, il la croise et ne l'aime pas beaucoup. Il se

souvent qu'elle n'était pas très fine et était jalouse. Cependant, elle lui apprend quelques détails sur la vie des membres de sa famille biologique, dont notamment le suicide de son grand-père. Bernard doute encore aujourd'hui que cet homme avait la même problématique que lui, un homme aimé par sa communauté et un « idole » pour Bernard. Bien qu'elle lui demande à plusieurs reprises de les rencontrer, Bernard n'y tient pas. Cependant, suivant les conseils de son frère d'accueil, Bernard fait tout de même le choix de la rencontrer à ce moment-ci de sa vie. Là, il confirme ses appréhensions :

Yvan [frère d'accueil] me disait tu ne la connais pas, prend la peine. Je parlais au téléphone avec et j'avais hâte de raccrocher le téléphone. Il me disait je vais aller te reconduire, donne-lui une chance tu la juges et tu ne la connais pas. Mais elle me parle de « ils font du bateau »... Des affaires que je ne connaissais même pas et eux étaient très sportifs, de l'escalade et toute la patente. Je suis allé. Ça n'a vraiment pas été le fun la première journée, je n'ai même pas pu placer un mot. Ils me parlaient de leurs affaires. Dans ma tête je me disais « je ne m'étais tellement pas trompé... ». Ça a été long, eux sont revenus me reconduire. L'année d'après, non, une autre année d'après oui. Ils étaient descendus chez mes grands-parents ou la terre familiale et tout ça. Elle voulait organiser un retour de la famille, mais moi je ne suis pas allé. Je ne voulais pas y aller. Ça s'est passé deux-trois fois des affaires de mêmes, mais je n'y allais pas.

Leur relation finit tout de même par se développer au fil des années. Cela permet également à Bernard de reprendre contact avec ses parents. Cependant, la relation avec sa sœur se détériore abruptement suivant le décès du beau-frère de Bernard. Voulant l'aider en lui donnant des effets personnels du défunt, sa sœur l'invite chez elle :

On arrive là, elle commence à me conter, elle me sort des affaires, des souliers, des vêtements, j'étais bien content, ça faisait mon affaire. Elle commence à me conter qu'elle était pour être correct pour le reste de sa vie, tout était tombé clair, elle avait des assurances... Elle parlait d'argent. J'ai dit « elle est folle criss ». Son mari n'est pas tout à fait refroidi et elle parle d'argent. Je n'en revenais pas. Là j'ai fait comme ça ne donne rien. J'hésitais à amener les affaires. Je les ai prises et on n'a pas eu de contact jusqu'à cette année.

Finalement et possiblement le plus important dans la vie de Bernard est la rencontre avec des intervenants qui lui permet d'envisager le rétablissement. Suivant une conférence lui ouvrant les yeux sur la vie avec des problématiques de santé mentale, Bernard met les choses en branle avec

les intervenants et son médecin pour s'en sortir. Pour aider le lecteur à comprendre la gravité et la lourdeur engendrée par les troubles de Bernard, voici un extrait qui nous explique son quotidien :

Il y a des journées, quand ça te dit dans ta tête, il y a comme une voie qui te dit de te jeter en bas du pont et que tu es en train de parler à quelqu'un. Cette voie-là analyse à une vitesse épouvantable, et tout ce que la personne te dit, elle le transforme en idées suicidaires. J'ai déjà vécu ça. Quand c'est fort dans une journée, physiquement tu t'épuises. Il fallait toujours... Des fois les gens me demandaient des affaires, des rendez-vous... Je devais toujours essayer d'inventer des raisons ou des affaires pour ne pas dire exactement ce qui se passait. Si je me dis « j'en parle à un psychiatre », qu'est-ce que tu penses qu'il va faire, pilule tout de suite...

En plus de ces difficultés, Bernard affronte également un moment très difficile qui le mobilise à rester en vie.

J'ai perdu un ami qui s'est suicidé. Ça m'a comme fait réaliser que... [...] J'ai vu qu'est-ce que ça faisait pour ceux qui restent. J'ai dit « je ne veux pas faire vivre ça à personne », et moi qu'est-ce que ça me faisait. J'ai fait comme un genre de, comme un genre de pacte, une promesse, de rester en vie et de tout faire en mon possible pour être mieux et ne pas en arriver là.

C'est donc après avoir vécu des moments d'une souffrance énorme que Bernard passe lentement au rétablissement avec l'aide de professionnels de confiance. Suivant un atelier sur la gestion autonome de la médication, il entreprend une révision de ses médicaments avec l'aide de son médecin qui l'amène à être mieux, plus en contact avec son environnement.

Il fonde également un nouveau poste PAAS action à l'accueil au sein de la ressource qu'il fréquente. Celui-ci lui permettra de « prendre confiance en [lui] », d'en apprendre sur le travail et d'« apprivoiser plein de situations qu'avant [il] n'étai[t] pas capable de faire face ». Bien sûr, cette appartenance à la ressource et son implication soutenue et encadrée lui offre une motivation inouïe l'aidant à passer au travers son rétablissement, tout en lui fournissant un but supplémentaire l'aidant à se lever le matin et vaquer à ses occupations quotidiennes.

Lorsque nous abordons le moment présent avec lui, Bernard nous partage ses réalisations :

C'est le point où je suis rendu. Je réalisais, il y a des affaires que je n'avais pas parlé vraiment, que je ne parlais plus, que j'étais comme passé à autre chose. J'étais chez moi et je me suis dit « c'est bon de se rappeler ces choses-là », voir le point où je suis rendu

maintenant. Des choses que je peux dire maintenant, qui sont acquises, que je peux dire « oui », je n'ai pas de retour en arrière. De retomber, je ne pense pas. J'ai pris une solidité... rassurante. Vraiment j'ai fait un retour là-dessus. Je dois le dire comme ça, j'étais fier de moi. J'écris des notes des fois et je suis allé voir, je mets les dates, comment j'étais, j'étais comme « ah wow », je ne vais plus là, je ne vais plus dans ces choses-là. Je suis capable de me ressaisir avant d'en arriver là.

En effet, le rétablissement de Bernard passe par un événement majeur durant son passage au sein de l'organisme en plus des nombreux trucs qu'il a su se créer. Ayant eu la chance de participer à un vidéo sur la santé mentale, Bernard s'est ouvert à tous, il a clairement affiché ses problématiques et les conséquences sur son quotidien qu'il cachait auparavant. Ce faisant, Bernard nous dit qu'un poids s'était enlevé de ses épaules, que quelque chose d'aussi simple lui permit d'arrêter de se cacher et lui permit d'affronter véritablement ses épisodes plus difficiles. Également, Bernard partage quelques-uns de ses trucs lui permettant de « tasser » ses idées envahissantes. La clé de la réussite pour cet homme est de se faire plaisir, de se réserver des moments où il est dans une situation agréable lui permettant de se moquer des idées qui lui parviennent à son insu.

Ces expériences culminent aujourd'hui pour faire de Bernard un homme confiant et prêt à entrevoir de beaux projets. Voici un extrait qui illustre bien son cheminement à travers tant d'épreuves :

Même mon médecin n'en revenait pas. J'ai déjà vu, c'est rare qu'on puisse voir ça, le médecin me prendre dans ses bras et en avoir les larmes aux yeux. Parce que lui m'a connu dans mes pires moments. Il a toujours cru lui aussi. Il y a des moments où je n'étais pas prêt, j'ai eu des rechutes et c'était normal. Je ne me cassais pas la tête, après une rechute je n'abandonnais pas, je le faisais autrement. Un moment je me suis ramassé... Je ne me suis pas découragé, je vais commencer lentement, mais je ne lâche pas, je continue.

4.3.2 Situation actuelle

Le parcours de Bernard est jonché de périodes auxquelles sont associées différentes croyances et représentations. En fait, cet homme voit son parcours comme une certaine quête de liberté et d'autonomie, comme un personnage qui ne part de rien pour parvenir à créer sa place dans la société et ainsi être vu et accepté par les autres. Voici ses représentations *a posteriori* des périodes qu'il surnomme « ermite » et « itinérant ».

Ermite, c'est un peu comme du bonheur, mais pas du bonheur... La paix. Non ce n'était pas le bonheur, la paix. La paix. Itinérance, je me cachais, je fuyais. C'était comme une interminable fugue. Tu n'es pas bien, vraiment pas bien. Moi en tout cas, je n'étais pas bien. [La consommation], c'était comme une façon de me suicider, mais j'avais peur de le faire. [...] J'aurais souhaité mourir pendant que je dormais, pendant que j'étais gelé. Ermite ce n'est pas ça, je pensais avoir trouvé, je pense même que ça me prenait ça à ce moment-là.

Bernard nous parle également d'une différence dans la qualité de la liberté. Tôt dans sa vie, cette soif est insatiable, elle le pousse à quitter tout pour devenir itinérant. À force de maturité, elle se découvre et lui permet d'appréhender ce qu'il nomme « la bonne liberté » :

Tu fais des choix, je suis libre de faire des choix. Disons le rêve ultime de la vraie belle liberté, tu n'es plus aux crochets de la société. Ça fait mal, mais c'est dur à dire, que tu peux gagner ta vie, que tu peux te suffire financièrement, si tu as la voiture en plus... Ça, c'est la grosse liberté au maximum. [Indépendance] totale, saine.

En lien avec cette liberté est la question du bonheur et du droit au bonheur. Bernard nous explique de façon détaillée cette période d'itinérance et d'ermite où la rue suit et précède l'isolement :

La fausse liberté, c'était de la fuite. Tu ne sais même pas ce que tu fuis. Comment tu veux... Je ne savais même pas ce que je fuyais. Ma santé mentale était comme... Je ne voulais pas « dealer » avec. La peur du bonheur, je pense. Peut-être relié à mes grands-parents. J'avais eu des belles périodes suivies de périodes de merde. Période d'amour, période de merde, etc. C'était automatique, la merde venait après. C'est peut-être ça, je me suis retrouvé comme « pouff », peut-être que j'avais peur d'en recevoir. Je ne sais pas, je n'étais pas capable d'assumer d'être bien. Je n'étais pas capable d'assumer ça. C'est pour ça. J'ai dû retourner un peu me tremper les pieds pour savoir que ça ce peut être bien et qu'il n'y a pas de merde après.

Ce bonheur, justement, Bernard s'est trouvé à le rejeter pendant une bonne partie de sa vie et même encore aujourd'hui, il doit lutter à l'occasion.

Ce n'était pas là que je m'accordais des droits. Ça a été long, je ne sais pas pourquoi [...] J'ai encore tendance des fois [...] à être le bourreau de moi-même, c'est bizarre, ça fait partie de ma personnalité.

Nous avons vu dans le parcours de Bernard plusieurs relations s'établirent puis s'effacer avec nombre d'intervenants (travailleurs sociaux, médecins, etc.). Lorsque nous l'avons questionné sur l'aide qui lui était offerte, à savoir pourquoi il avait attendu aussi longtemps avant de commencer à s'ouvrir afin de traiter le cœur de ses problématiques, Bernard nous répond en parlant des croyances qu'il entretenait :

Tu demandes aux gens de te donner des chances dans la vie. Si tu dis à quelqu'un, aide-moi à me trouver un travail, mais moi à toutes les deux minutes je veux sauter en bas du pont dans ma tête. Je ne pense pas, il va passer à l'autre. Je pensais comme ça. Si je lui demande de l'aide, si j'ai toujours ça là, ils vont prendre quelqu'un qui est bien plus facile à aider. J'arrivais avec une panoplie de problèmes...

Nous lui avons également demandé si le système aurait pu en faire plus pour l'aider :

Non parce que je ne voulais pas. C'est moi qui choisissais ça. J'aurais pu avoir des options, mais je ne les voulais pas. C'est moi qui faisais le choix. [...] Dans mes grosses périodes, tu ne sais pas ce que tu fuis et tu n'es pas bien dans ta tête. Automatiquement, je ne voulais pas emmerder le monde, premièrement, j'avais peur de moi-même. [...] Même si un intervenant m'avait pris et avait essayé de me ramener, ça n'aurait servi à rien [...] je ne voulais pas mettre l'effort.

En prenant conscience du parcours de Bernard, nous avons vu une différence au niveau de ses capacités récentes à faire face aux difficultés de la vie. Nous lui avons demandé d'expliciter sur ce qu'il nomme son filet de sécurité :

Ça fait partie de mon filet de sécurité que je me suis monté, premièrement en atterrissant ici [dans l'organisme communautaire] il y a sept ans, j'étais comme dans le bas. J'ai appris avec les intervenants, les thérapies, les autres membres à me reprendre en main et à finir par être bien, même d'être heureux et de me monter un genre d'entourage.

Je me suis rendu compte de ce qui était bon pour moi et de ce qui n'était pas bon pour moi. Ce qui est bon pour moi, je m'arrange pour avoir ça près de moi, comme chez moi j'ai un jardin. C'est vraiment aidant, ça libère la tête. Ça m'a aidé à m'ajuster mes pensées que j'avais et les enlever, pas toujours ruminer les mêmes affaires, stopper le hamster comme on dit.

Bernard nomme de surcroît son implication au programme PAAS action comme une aide supplémentaire lui permettant d'augmenter sa motivation quotidienne et lui fournissant une raison d'être supplémentaire. Il nous raconte comment lui est venue l'idée de créer un nouveau poste :

Parce que moi quand je suis arrivé ici [...] Si une personne, un membre, ne m'avait pas parlé, je ne serais jamais revenu. C'est pour ça que j'avais été, dans ma motivation avec l'aide d'une intervenante à monter le projet pour inventer le poste que j'ai là maintenant. C'est pour ça que je veux être là pour des personnes, parce que ça peut faire la différence. C'est une motivation pour moi. Quand je rencontre deux-trois personnes et certaines me disent merci ou des affaires comme ça, je suis fier quand j'arrive chez moi le soir. [...] Je me dis que je suis content d'être encore là, d'avoir pu être là pour quelqu'un. Ça peut peut-être donner la chance à la personne de vouloir se prendre en main.

Cet organisme est non seulement une grande aide pour Bernard, il s'agit de son refuge :

C'est ici que je me suis refait, c'est tout mon monde, c'est mon refuge. Ici, je peux circuler et c'est drôle, ici [...], c'est comme si j'étais chez moi, je suis totalement à l'aise. Quand je sors d'ici, je ne veux pas, c'est comme si c'est un peu automatique, je me mets sur mes gardes et c'est différent. Je veux m'habituer. Mon cheminement que j'ai à faire c'est d'être aussi à l'aise à l'extérieur d'ici, me détacher lentement d'ici.

4.3.3 Questions réflexives

Concernant les questions d'ordre réflexives en lien à son environnement, nous voyons clairement comment le parcours unique de Bernard le différencie des autres participants. Puisque confronté au choix entre la simplicité de la prise en charge institutionnelle et la lutte pour parvenir à se frayer un chemin dans un monde difficile, Bernard vit beaucoup d'accomplissements après plusieurs années de labeurs. Ces retombées sont majeures dans l'opinion qu'il entretient de lui-même.

C'est ça qui est important, « ma valeur que j'ai de moi ». [...] J'ai toujours perçu que je ne valais rien, mais là j'en vaux et ce que je vaux c'est moi qui l'ai pris. [...] J'ai réussi à acquérir une place dans la société. Avant j'étais incapable de marcher sur la rue et d'avoir la paix comme ça. Je regardais à terre, je n'avais pas ma place, j'étais aux crochets de la société. J'avais juste ça dans ma tête. Maintenant je suis capable de marcher et d'aller où je veux. [...] Je pensais qu'un moment donné j'aurais trouvé ma place comme on trouve un 25 cennes, j'ai compris qu'il faut la faire sa

place. Je l'ai fait lentement, avec des petits essais erreurs, c'est pour ça que j'ai une valeur. Ma valeur est importante à mes yeux, parce que j'ai réussi à faire ma place. [...] J'ai des valeurs en moi, elles étaient déjà là, j'ai dû rentrer en contact avec elles pour les connaître.

Au niveau social, Bernard est inquiet de ce qui se passe au plan politique avec le gouvernement libéral et l'austérité. Il vit

une grande peur. C'est épeurant. Je pense à ceux en arrière. Moi je suis rendu à 52 ans. Je l'ai « trimé » dur. J'avais un avenir, des possibilités. Tu me dis en arrière, ce n'est pas drôle les jeunes qui a en arrière. [...] Moi je ne connais pas beaucoup la politique, mais voyons. Tu ne guériras pas les diabétiques en enlevant les pots de confitures dans les épiceries. Il coupe tout... Tellement que des fois je me dis c'est de la rigolade. Ça ne se peut pas avoir le pouvoir... Des fois tu entends parler dans les autres pays des renversements de gouvernement, je me dis pourquoi on ne vit pas ça ici. Y a-t-il quelque chose qui va arriver un moment donné, du monde qui disent ça n'a plus de sens, tu es « out ». Des fois ça prendrait ça. Sincèrement j'ai honte de notre gouvernement. C'est plate à dire, mais c'est mon idée.

Lorsque nous le questionnons sur ses pensées face au monde dans lequel nous vivons, Bernard parle d'une grande tristesse.

J'ai une tristesse. Je me dis pourquoi tout ça, il me semble que ça pourrait être si simple. J'écoutais une émission l'autre jour, les gros centres, les grosses épiceries, les gens perdent leurs petits marchés. Il me semble que revenir à ça, il me semble que ça serait une équation si simple. Mais pourquoi tous ces abus de pouvoir, ce pouvoir-là. Le monde sont en train de devenir raciste, je ne sais pas, moi je vois ça comme ça. Beaucoup de souffrance dans le monde, une grosse souffrance. [...] Nous on est tellement envahi par le matériel. Les valeurs sont toutes bafouées. Le monde idéal c'est de revenir à l'essentiel.

Pour Bernard, une piste de solution est de revenir « au local », soit de décentraliser les marchés et « réhumaniser » les rapports entre citoyens.

Premièrement, les relations humaines changeraient, parce que j'ai la chance de vivre dans la ville de Sherbrooke, dans un coin dans l'est, un petit quartier où les gens vivent là depuis des années, on n'a pas notre petit marché, mais on a notre épicerie. On connaît nos gens autour, c'est grâce à ça que j'ai pu me faire un petit réseau. Mes voisins me connaissent, je connais mes voisins. Ce

n'est plus ça aujourd'hui. Dans ma famille d'accueil, il y a une fille mariée et tous les deux ont un gros emploi. Il n'y a plus rien d'autre qui compte dans leur vie que d'aller toujours plus haut. Un moment donné je les écoutais et il a changé de voiture, parce que son voisin avait changé de voiture, il est allé chercher une voiture qui valait encore plus cher. C'est fou là, décroché de la vie, reconnecte-toi.

4.4 Participant quatrième : Robert

Robert est un jeune père célibataire dans la vingtaine qui s'est installé à Sherbrooke l'an dernier. Dès l'enfance, Robert est confronté à un TDA qu'il traite vers l'âge de cinq ans. Au secondaire, il est victime d'intimidation et de menaces qui lui font fréquenter un pensionnat privé dans lequel il s'épanouit. Faute de moyens financiers, sa famille le ramène toutefois à l'école publique où il se démotive et se résigne. Suivant ses études, il trouve quelques emplois et rencontre une femme avec qui il aura une fille, Mia. Les choses tournent mal lorsqu'un incendie se déclare dans l'appartement du couple : Robert est persuadé qu'il est allumé par sa copine, mais elle ne l'avoue pas et la confiance se brise. Également, Robert souffre beaucoup, il est diagnostiqué d'un trouble de la personnalité limite et vit également plusieurs symptômes associés à la dysthymie. Avec l'arrivée de sa fille, il reçoit cependant l'aide d'organismes, dont la DPJ. Seulement, il habite alors avec son père qui le rabaisse constamment. Finalement, grâce aux interventions nombreuses et variées, Robert trouve un appartement au sein d'un organisme communautaire de la ville de Sherbrooke. Installé depuis un an, Robert participe désormais au programme *Jeune en action* offert par le Carrefour jeunesse emploi dans le but de réintégrer le marché du travail ou possiblement un retour à l'école.

4.4.1 Parcours de vie

Robert passe ses premières années de vie entre Montréal, Sherbrooke et Stanstead, mais sa famille s'installe en Estrie juste avant qu'il commence son primaire. Robert est le fils aîné d'une famille de trois enfants, il est physiquement petit étant donné des troubles d'estomac qui lui provoquent des douleurs lorsqu'il mange. Début primaire, Robert est rapidement traité pour ses troubles de concentration avec des médicaments pour le TDA. Le reste se déroule généralement bien, autant au niveau social qu'académique.

Le primaire en général, j'avais des amis, il n'y avait pas vraiment de problème à la maison, je ne me rappelle pas de quoi que ce soit qui soit... Je me rappelle même d'une émission scientifique que j'écoutais avec ma mère après l'école. Des phénomènes physiques

et tout ça, j'étais déjà intéressé dans le monde à cet âge-là. Intellectuellement, on était très stimulé dans le fond.

Cependant, vers la fin de l'école primaire, Robert remarque quelque chose de nouveau au sein de la dynamique familiale :

Vers la 5^e, 6^e année du primaire, j'ai commencé à remarquer qu'il y avait des tensions chez nous, par exemple mon père qui levait le ton. C'est la première fois que ça rentre dans ma mémoire. Justement, il a commencé à y avoir de la violence verbale, un peu une, pas une dérision, mais « t'es donc ben poche là-dedans ». Il n'était pas bon pour encourager nécessairement.

La transition à l'école secondaire est vécue comme « un très gros choc ». Robert perd son grand ami et son rival académique, il commence à être victime d'intimidation et se referme conséquemment sur lui-même :

Quand je suis arrivé au secondaire, l'intimidation a commencé. J'avais des lunettes, j'étais tout petit, je ne mangeais pas beaucoup et j'étais, bien je n'ai jamais été anglophone, mais je préférais parler anglais [...] et « esti de tête carrée, retourne dans ton pays ». Il y avait une partie de moi qui trouvait ça niaiseux, « ils ne connaissent rien » et l'autre partie était blessée. J'ai toujours été quelqu'un qui s'informait, qui était rationnel. J'ai commencé, je pense que c'est à peu près là, j'ai commencé à vraiment tasser de côté, mettre de côté mes émotions. Rationaliser, dire « il y a sûrement ça, ça, ça qui l'ont influencé à dire ça, donc ce n'est pas grave, je n'ai pas besoin d'être fâché, je n'ai pas besoin d'être triste ». Ça l'a des conséquences de faire ça justement, parce que les émotions veut, veut pas s'accumulent et existent. Ça m'a causé des tentatives de suicide qui ont commencé vers là, vers la fin secondaire un. Justement, mon mécanisme de défense n'était pas optimisé, on pourrait dire. Donc j'avais encore des explosions d'émotions qui arrivaient « bon c'est fini, tout est horrible »...

Cette situation perdure et empire au fil des ans. Vers la moitié du troisième secondaire, Robert reçoit des menaces de mort. Il en parle tout de suite à sa mère qui communique avec l'école. Une bourse lui est procurée afin de le changer d'école pour un pensionnat. Robert accepte se disant que la situation ne peut pas être pire que ce qu'il vit présentement, mais y voit toutefois une forme d'injustice : « moi je trouvais ça stupide, je voyais ça comme une punition pour moi, j'étais bien fâché ».

Malgré le contexte négatif entourant son transfert, Robert vit le pensionnat comme une des expériences les plus enrichissantes de sa vie :

C'était un choc agréable. [...] Je participais et je voyais que le monde était intéressé, je disais que c'était agréable, que les gens étaient le fun. C'est allé en montant là-dedans. C'était vraiment agréable et avec le temps, moi c'était presque des frères, parce que tu passes presque la semaine avec eux. Ils nous montraient les codes, « il y a une table de ping-pong ici, en arrière tu peux faire du skate et ne le dis pas à personne, mais tu peux aller gamer là-bas ». C'était super agréable. Les notes ont recommencé à augmenter, j'étais plus confortable. [...] Je dis souvent que c'est l'année et demie la plus intéressante de ma vie à date.

Donc, Robert y passe la moitié du secondaire trois et l'entièreté du secondaire quatre. Il reçoit des certificats d'excellence en science physique, en anglais et en mathématique qui, même aujourd'hui, lui font ressentir une « petite fierté ». De plus, le problème gastrique de Robert est traité durant cette période et, couplé à un entraînement physique plus intense, l'adolescent mange finalement à sa faim. Il gagne environ deux pieds et double presque son poids. Durant cette même période, Robert doit composer avec la séparation de ses parents : son frère et sa sœur suivent leur mère, mais pour des raisons pratiques, Robert décide plutôt d'être hébergé chez son père lors des fins de semaine.

Secondaire cinq, la bourse est terminée et les parents de Roberts sont déjà endetté de son année précédente. Il doit retourner à l'école publique. À la différence de son entrée au secondaire, le jeune homme est désormais plus grand et bâti, il repousse aisément les bousculades et ne subit plus d'intimidation. Cependant, le climat de l'école est difficile pour Robert qui aime apprendre et compétitionner :

Le monde ne voulait pas être à l'école. C'est plein de nonos. Il y en a un qui a « sniffé » de la colle dans la classe, tu regardes ça et tu te dis « voyons donc, je suis avec des morons ». Il y avait beaucoup moins de compétition. Pour rendre ça clair, dans le fond quand j'étais au pensionnat, je savais qui était fort en quoi et j'essayais de les battre. J'étudiais bien fort. [...] [À l'autre école,] j'étais le meilleur de classe sans me forcer, donc j'ai comme perdu l'habitude de me forcer. J'étudiais moins.

Les conséquences ne sont pas que d'ordre académique, Robert perd intérêt à créer de nouvelles amitiés et diminue ses activités sportives. Il préfère rester en solitaire chez lui et jouer aux jeux vidéo. Avec son père, la relation ne s'améliore pas. Ce dernier continue de critiquer sévèrement

les moindres faits et gestes de Robert avec « le petit commentaire qui était logé dans mes erreurs ». Ces commentaires minent la confiance du jeune homme qui a besoin d'encouragement et de validation pour persévérer. Une phrase en particulier le percute à chaque fois :

« Tu penses que tu es meilleur que la personne moyenne » [...] La façon qu'il le disait, c'était vraiment dans les situations où « moi j'aime ça faire ça de cette façon-là », « ah ben tu penses que tu es meilleur que tout le monde ». [...] Elle me « gossait », elle venait me chercher. Elle restait pognée tout le temps, parce que je n'étais pas capable [...] de la dissoudre et de l'analyser. J'étais juste bloqué, c'était comme une pancarte qui me frappait. Un moment donné j'ai commencé à me dire « ça doit être vrai ». Ben, pas du jour au lendemain, mais au fil du temps je commençais à y croire, « il n'arrête pas de me le dire, il doit y avoir un fond de vérité ».

Puisqu'il accorde beaucoup d'importance à son père qu'il perçoit comme bon, Robert se sent contraint d'encaisser ces dires. Ainsi, bien qu'il débute un programme au cégep en sciences humaines, il est confronté à des difficultés d'apprentissage qui lui font remettre en doute son intérêt et ses aptitudes. Il décide de quitter le tout pour aller travailler dans un magasin à grande surface.

Comme travailleur, Robert jouit de plus d'autonomie. Il y rencontre une connaissance du secondaire avec laquelle il développe un lien d'amitié. Les deux amis habitent ensemble pendant un certain temps, jusqu'à la rencontre de Stéphanie, la femme qui deviendra la mère de leur enfant.

La relation amoureuse qui se développe entre Robert et Stéphanie vient changer plusieurs choses. Premièrement, puisque la relation évolue positivement depuis environ six mois, ils décident d'habiter ensemble. Deuxièmement, à la suite de la suggestion de sa copine, Robert entreprend des démarches pour changer d'emploi dans un domaine plus payant : les télécommunications. Finalement, bien qu'aucun signe prémonitoire n'ait permis de distinguer quoi que ce soit, Robert commence à vivre d'importants symptômes dépressifs qui coïncident avec la grossesse de sa copine.

Ces événements surviennent dans la même période et malgré le succès apparent des différents projets enclenchés, le « vide intérieur » vécu par Robert grandit et vient contaminer l'ensemble. Au niveau du couple, Stéphanie « aime beaucoup être en contrôle » et c'est entre autres elle qui gère le compte de banque de Robert. Lorsque des situations éclatent, par exemple lorsque Robert

n'arrive plus à accéder à son compte sur internet, il se sert du suicide comme arme psychologique :

Les chicanes, les tensions, j'utilisais malheureusement, c'est peut-être un peu chien ce que je faisais, j'utilisais beaucoup le suicide comme une arme contre elle, j'allais dire quelque chose du genre « là je suis vraiment en criss contre toi, telle ou telle raison, j'ai juste à aller me suicider et tu vas te retrouver toute seule ». C'était méchant, ce n'est pas quelque chose que je referais aujourd'hui. C'est ce genre d'ambiance là qu'il y avait des fois. Donc ce n'était pas une ambiance seine, ce n'était pas agréable pour un ou l'autre.

Ces situations entraînent d'ailleurs Robert à être hospitalisé. Il y recevra le diagnostic de TPL et il commencera un traitement médicamenteux. Nous y reviendrons éventuellement. Ceci dit, cette femme n'a pas toujours été une influence négative pour le jeune homme. Au départ, elle joue un rôle positif dans la vie de Robert. Comme nous l'avons vu, elle le pousse à se dépasser et accéder à plus dans sa vie.

C'est elle qui m'a dit « tu devrais aller voir chez [compagnie de télécommunication] ». Elle c'est quelqu'un qui est très « drivée », moi j'aimais ça chez elle, c'est quelqu'un qui savait ce qu'elle voulait et qui était bonne à encourager, à pousser un peu.

Également, elle soutient fortement Robert au début de la relation, ce qui correspond à la période des premiers symptômes dépressifs.

C'est quelqu'un qui n'abandonne pas, elle me poussait, vient-en, on va faire ça... Moi je ressentais justement une déconnexion qui se faisait un peu, je ne portais pas autant de valeur à notre relation. Plus le temps avançait, plus j'étais boudeux, pas le fun, pas agréable. Justement, petite parenthèse, j'ai lu nos conversations récemment. Il y a eu une petite situation, j'étais fâché avec elle et j'ai relu nos conversations sur Facebook. J'ai vu à quel point elle me lançait des bouées, elle me lançait des cordes, des affaires pour m'aider, je devais vraiment être déconnecté.

La tension entre les deux jeunes adultes s'exacerbe suivant un incendie dans l'appartement du couple. Hormis le choc émotionnel de la situation, Robert perd pour 5,000 \$ de biens en prêts. Curieusement, sa copine vient tout juste d'adhérer à une assurance et encaisse pour 15 000 \$. Elle refuse de lui donner quoi que ce soit. Lorsque Robert nous parle de la soirée de l'incendie, il nous décrit comment celle-ci garde son calme et lui dit de dire aux pompiers que « c'est le chat qui a accroché la chandelle ». Bref, il entretient de sérieux doutes quant à la nature de l'incendie,

doutes qui ne se dissipent jamais, car sa copine évite le sujet et ne répond pas aux questions de Robert. Voici le bilan qu'il fait de l'événement :

Je trouve que ça m'a vraiment traumatisé [...] je pense que ça a contribué un peu à l'état psychologique que j'ai présentement. C'est un gros choc, je pourrais presque dire une trahison.

Hormis sa relation amoureuse, la santé mentale de Robert continue à se détériorer et les conséquences sont multiples. Au niveau de son travail, bien que le jeune homme ait été engagé dans une compagnie offrant de meilleurs avantages et conditions, il éprouve beaucoup de difficultés à garder un bon rendement.

Vers la fin, j'ai commencé à avoir moins de rigueur, à me foutre un peu de ce qui m'arrivait, ou ce qui arrivait, un détachement un peu généralisé. Puis ça a « dévolué » vers des idées noires, des tentatives de suicide, tout ça. [...] Je pense qu'il y a plein de facteurs qui ont fait en sorte qu'au lieu d'être résilient et d'en sortir fier en me pétant les bretelles, je me suis laissé écraser par toute sorte de situations mineures.

En questionnant davantage Robert sur son raisonnement à cette époque, il nous éclaire et nous partage les changements apportés par l'arrivée de sa fille Mia :

Moi j'avais accepté que ce soit normal de mourir, je voyais une intervention ou un intervenant comme un bâton dans mes roues. Moi j'étais convaincu que je voulais mourir, si j'allais voir quelqu'un, il allait compliquer l'affaire. Quand ma fille est née, ça a fait changer mon raisonnement, « il faut que je sois responsable, il faut que je m'en occupe ». À ce moment-là j'étais beaucoup plus prompt à accepter l'aide qui m'était offerte.

Malgré les changements positifs provoqués par la naissance de sa fille, le choix initial d'avoir un enfant est plus houleux. Robert nous explique plus en détail le processus menant à la décision du couple.

Au début je ne voulais pas avoir d'enfant tout de suite. Quand je l'ai rencontré [Stéphanie], une des premières choses qu'elle m'a dit, dans le premier mois c'est « moi j'aimerais avoir un enfant ». Le deuxième mois c'est « moi j'aimerais avoir un enfant avec toi ». Le troisième mois c'est « pourquoi tu ne veux pas avoir d'enfant avec moi ». Ça a été très rapide et moi j'aurais attendu pas mal plus longtemps, j'aurais voulu être, avoir un titre, avoir un diplôme, avoir un « trade », avoir une formation quelconque, pas juste travailler [...] Elle était très convaincante et je me suis laissé amadouer. Moi j'aurais attendu.

Suivant l'incendie de l'appartement et une première rupture amoureuse, l'arrivée de sa fille Mia et sa cessation d'emploi, Robert retourne vivre chez son père. Toujours sous l'emprise d'idées suicidaires, Robert fait part de ses inquiétudes : il ne veut pas faire payer Mia pour ses actions. Conséquemment, la DPJ entre dans le dossier et permet un afflux de ressources. Premièrement, bien que Stéphanie ait la garde complète de sa fille, les deux se fréquentent pendant un bon moment, lui permettant de la voir régulièrement. Lorsque la relation se détériore au point de se rompre définitivement, la DPJ accroît sa présence et son aide :

il y avait un superviseur qui venait et qui nous donnait des trucs. Dans le fond il faisait ses Sudokus et de temps en temps « ça serait peut-être l'heure de changer sa couche » ou des affaires comme ça. Moi je l'avais moins vu [Mia], je travaillais beaucoup, je n'étais pas confiant dans mes habiletés de parent. Je leur avais fait part que j'aimerais apprendre comment ça marche, savoir les signes, je n'ai jamais été très confiant. [...] Le fait qu'il y avait un superviseur qui me disait « tu as bien fait ça », ça me rassurait. Lui connaissait son affaire. Je suis nono de même.

Cela permet à Robert de développer un lien d'attachement positif avec sa fille, lien qu'il entretient encore aujourd'hui. Cependant, la relation qu'il développe avec le superviseur est difficile à établir. Puisque cet homme demande une communication entre Robert et sa fille uniquement en français lorsqu'il est présent, Robert vit une frustration énorme qui l'amène à être hospitalisé pour trois ou quatre semaines. Cette situation est en fait le catalyseur des émotions de colère, de tristesse, de peine et de frustration réprimées par Robert depuis un très long moment. Robert nous compare cette situation à un tas de fumier accumulé où l'intervenant représente l'allumette déclenchant une importante explosion.

Deuxièmement, suivant l'hospitalisation il est également référé par la DPJ au programme de réinsertion sociale professionnelle.

Ça m'a aidé sur plusieurs choses. Avant cette, ce qu'on pourrait appeler une thérapie, j'étais quelqu'un qui était négatif, mais qui le laissait transpirer, j'exsudais, je me promenais et le monde savait que j'avais le goût de me suicider tellement j'étais bête. Ça m'a aidé à juste mettre ça de côté et être positif. Peut-être, mettre un masque, être agréable avec les gens [...] de ne pas dire à tout le monde que ça ne « feel » pas. Ça m'a aidé là-dessus, ça m'a aussi créé une routine, ça m'a fait aller au gym, ils m'ont référé à plein d'affaires, j'avais une T.S. qui a commencé à me suivre. [...] J'ai fait, par exemple, du bénévolat, j'ai fait les paniers de Noël, on a organisé un spectacle de Noël, on a fait pleins d'affaires. C'était

dans le but d'être plus social, d'être moins gêné à aller vers les gens, de mieux se présenter, d'être plus adapté pour la société dans le fond. [...] Le résultat de ça c'est que j'ai de meilleures interactions avec les gens, donc c'est plus positif.

Troisièmement, la DPJ « force » Robert à faire la demande pour l'aide sociale, car il est sans revenu depuis près d'un an.

Je trouvais que je ne le méritais pas. C'est la DPJ qui m'a obligé à aller m'inscrire, parce qu'avant je n'avais pas d'argent, pendant un an environ je ne travaillais pas et ils m'ont dit tu le mérites. Moi bien le mérite, c'est drôle dans ma tête je ne mérite pas grand choses depuis que j'ai mes symptômes, je ne me vois pas comme quelqu'un qui mérite. Ça a été, il a fallu que j'avoue que je mérite d'avoir de l'argent.

Cet argent, il en donne presque 90 % à son père qui l'héberge et paie l'épicerie, mais leur relation ne s'améliore pas vraiment.

C'était une relation malsaine, il y avait beaucoup de critiques et un manque de compréhension de sa part en ce qui concerne ma maladie. [...] Lui me traitait de paresseux. Il ne comprenait pas que ça pouvait apporter des limitations. [...] Je ne sais pas, ça me rentrait dedans parce que c'était mon père. Si c'était un inconnu, je m'en serais foutu. C'était désagréable en général de lui parler parce que le sujet de conversation était inévitablement tourné vers « pourquoi tu ne travailles pas, pourquoi tu es si paresseux, pourquoi tu..., tu me coûtes cher de bouffe... ».

De plus, ces commentaires et critiques nuisent aux capacités de Robert à reconnaître et accepter ses émotions. Ce qu'il nomme comme son mécanisme de défense est accru via ce type de contact avec son père :

chaque fois qu'il me disait quelque chose, ça me faisait réagir et quand je réagissais il me disait « pleurer ça ne sert à rien ». Ça me faisait tasser le tas un peu plus loin.

Au final, malgré la relation paternelle difficile, la situation générale de Robert s'améliore. Après quelques années de suivi avec sa travailleuse sociale, il se sent assez bien pour envisager son avenir. Le point tournant survient quand Robert parle de cette difficulté relationnelle à sa travailleuse sociale qui l'incite alors à considérer de déménager dans un appartement « semi-supervisé » d'un organisme communautaire de Sherbrooke.

Je lui parlais à ma T.S. que justement je n'étais vraiment pas à l'aise avec mon père, je lui nommais des choses qu'il me disait... [...] On est venu visiter, je me suis mis sur une liste d'attente, « tu rentres dans les critères », ils m'ont fait rentrer. Ça c'est fait tout seul [...] ce n'était pas compliqué. [...] Dans cette période-là, j'étais beaucoup plus positif. Je voulais travailler sur mon autonomie, je voulais retourner à l'école, être proche du travail, j'avais plein d'objectifs. [...] La seule inquiétude que j'avais c'était mon budget.

Déménagé il y a tout juste un an, Robert y vit des hauts et des bas. Premièrement, de nouveaux problèmes apparaissent du fait de vivre seul en appartement. Que ce soit le lavage, la nourriture et l'épicerie ou encore l'argent, Robert n'est pas habitué de s'occuper de ces choses et il doit apprendre à composer avec. Deuxièmement, Robert vit toujours des troubles de santé mentale, et ce, malgré différentes médications qui sont quelques fois lourdes de conséquences :

Jusqu'à tout récemment, je prenais un autre antidépresseur, du Sélexa. Ce médicament-là me mélangeait, j'avais de la misère à parler. J'avais l'impression d'avoir une ouate épaisse dans ma tête. Penser et ensuite dire ce que j'ai pensé me prenait facilement cinq fois plus longtemps, j'étais ralenti. C'était très désagréable. Finalement, [mon médecin] l'a arrêté et j'ai seulement du Concerta. Celui-là me donne de l'énergie, c'est pour mon trouble de déficit de l'attention. En même temps ça m'aide à rester éveillé, à rester concentré, donc pas avoir plein d'idées négatives en même temps, au moins là je suis capable de me concentrer sur quelque chose.

Troisièmement, Mia est source d'une grande joie pour Robert qui voit en elle une certaine stabilité positive :

C'est une grande influence positive, c'est un peu comme une ancre sur mon bateau. Il y a des vagues qui passent et elle fait en sorte que les vagues ne m'affectent pas ou ne changent pas trop ma trajectoire.

Ceci dit, le contact avec elle entraîne son lot de questionnements et Robert vit beaucoup de culpabilité du fait de ne pas pouvoir faire autant d'activités avec elle qu'il le désire. Cependant, puisqu'elle lui dit qu'elle aime le voir, il se contente de ce qu'il peut lui offrir.

Quatrièmement et finalement, afin de l'aider à se créer une routine qui lui permettra de mieux manger et de limiter son sommeil, Robert s'inscrit à *Jeune en action* au Carrefour jeunesse emploi. Ce programme lui permet de

savoir un peu ce que je veux faire dans la vie et est-ce que c'est possible, est-ce que c'est réalisable. Moi j'aimerais bien être médecin, neurologue, quelque chose comme ça, mais connaissant ma situation puis mes forces et mes faiblesses, peut être que je vais exagérer, c'est peut-être dix ans d'études dépendamment, ça peut être long. Je ne me vois pas pendant cinq à dix ans à l'école, je me verrais plus faire une technique d'éducation spécialisée, une technique de massothérapie, je suis en train de mettre une flèche un peu sur ce que je veux faire en allant au Carrefour.

En préservant l'espoir de diminuer les symptômes associés à ses troubles de santé mentale, Robert a toutefois beaucoup de difficultés à se projeter dans l'avenir. Si son état demeure stable ou s'améliore, peut-être prendra-t-il la décision de se plonger dans un projet à long terme, mais pour l'instant Robert est bloqué par les changements incessants dans son humeur.

4.4.2 Situation actuelle

Robert est encore actuellement aux prises par des troubles de santé mentale qui l'affectent grandement. Voici comment il nous décrit son quotidien.

Je dois constamment être occupé sinon j'ai l'impression d'être en train de tomber. Quand je ne fais rien, je suis en train de tomber et je vais m'écraser quelque part.

Il nous parle également de la médication qui ne fonctionne pas totalement et nous donne l'analogie de sa situation à celle d'une batterie :

Il n'y a jamais eu de médication qui a fait « wow, je me sens mieux ». Apparemment ce n'est pas censé faire ça non plus, mais je pense que c'est ce que j'aurais besoin. Faire « wow, je ne pense plus à me couper ». La grosse affaire que j'ai, c'est un vide intérieur. Tout ce que je sais c'est que j'ai bien de la misère à, pour le mettre en image, parce que j'aime beaucoup mettre en image, j'ai une batterie et quand je m'amuse cette batterie-là se recharge, mais normalement, une personne normale ne va pas vouloir se suicider tout de suite après avoir eu du fun. Moi l'impression que j'ai et ce que je ressens à chaque fois que je m'amuse, il y a un contraste qui se fait. Plus je m'amuse, plus les jours après vont être difficiles. Le vide intérieur, c'est que quand je ne suis pas en train de m'amuser, c'est plate. Quand je m'amuse, c'est le fun, mais aussitôt que c'est fini, c'est plate. [...] Si je ne fais rien, je suis aussi bien de mourir. Si je m'amuse, c'est le contraire. Aussitôt que c'est fini, c'est « je devrais aller me tuer ».

Bien entendu, son vécu intérieur s'incarne dans ses faits et gestes quotidiens :

je suis quelqu'un, je ne fais pas les affaires à moins que je sois obligé des fois, je ne veux pas manger à moins que ça me brûle dans le ventre. [...] C'est un désir d'auto punition un peu, c'est mon diagnostic qui doit être en cause là-dessus. Je ne pense pas qu'une personne raisonnable va vouloir faire ça.

Nous savons que depuis quelques années, Robert consulte à l'occasion avec son psychiatre qui, entre autres, lui prescrit sa médication. Cependant, nous n'en savons peu sur la relation entre les deux. Robert nous explique les caractéristiques de cette relation et la peur du jugement qu'il y vit.

Il me fait penser à mon père. Il est très critique. Souvent quand je sors de là je me sens moins bien que quand je suis rentré. [...] C'est peut-être juste ma perception aussi, j'ai juste peur de lui dire ce que je ressens parce que j'ai l'impression qu'il va me juger. Je ne sais pas. [...] Pour moi c'est désagréable d'aller le voir lui. J'en ai eu dans le passé avec qui ça ne faisait pas cet effet-là. J'étais à l'aise de faire des « jokes ». Lui je ne suis pas à l'aise, je sens que si je dis de quoi de pas correct, je vais, je ne sais pas, je ne suis pas à l'aise.

Heureusement pour Robert, bien que cela fasse déjà un an qu'il ait déménagé à Sherbrooke, il est présentement en processus de transition afin d'obtenir l'aide d'un nouveau psychiatre. Il nous explique, à sa façon, les raisons qui le poussent à effectuer ce changement :

lui est [en région de Sherbrooke] et il n'a pas de cabinet à Sherbrooke. C'est difficile d'avoir des rendez-vous réguliers parce que justement c'est loin. Je n'ai pas d'argent pour le taxi, je n'ai pas d'argent pour... Il y a peut-être un bus qui le ferait, mais encore là, le dernier bus que j'ai vu [...], le faisait le dimanche soir. J'aurais sûrement pu m'informer plus, mais ça serait beaucoup plus simple si j'avais un psychiatre à Sherbrooke.

En plus du suivi avec un psychiatre, Robert recherche un meilleur soutien de la part du CSSS. Cependant, cette aide lui est difficile à obtenir. Normalement, une personne atteinte de troubles de la personnalité a droit à un suivi régulier psychosocial au CSSS, mais Robert nous explique sa situation à Sherbrooke :

Je suis inscrit, en fait je suis allé au CSSS pour voir une équipe multidisciplinaire pour m'aider avec le TPL, parce que justement la thérapie c'est quelque chose qui peut aider à soulager les symptômes. Depuis octobre je suis inscrit et ils m'ont dit que ça pourrait prendre 2 ans. Mon intervenant [...] met un peu de pression pour que ça accélère... C'est peut-être quelque chose qui va changer la chimie de mon cerveau pour le mieux.

Un autre élément important à la compréhension des actions de Robert réside dans ses perceptions. En cours d'entrevue, celui-ci nous partage sa perception qu'il entretient face à lui-même, comment il perçoit sa valeur et son mérite.

Ce que je me dis c'est que toutes les trois secondes, il y a quelqu'un dans le monde qui meurt de faim. Moi je suis ici, chez moi, assis sur mon cul et je reçois de l'argent. Ce n'est pas juste. [...] Il y a du monde en chaise roulante ou qui ont le cancer et qui veulent vivre. Moi je n'ai aucun intérêt de continuer des fois, « ce n'est pas juste, pourquoi lui va crever et moi je suis obligé de continuer? ». Il y a beaucoup une question de mérite, que je ne mérite pas, que je suis aussi bien de crever pour leur donner mes poumons, mon rein, je vaudrais plus mort que vivant dans ma tête, des fois. Aujourd'hui, je suis comme « là j'ai faim, je vais aller me chercher un bon sandwich au jambon, mais d'autres jours je suis comme je ne mérite pas de manger, je vais juste voir si je suis capable de ne pas manger pendant deux jours de suite ». La plupart du temps que ça ne « feel » pas, la question de mérite va comme embarquer. Quand ça va bien, je n'y pense même plus si je le mérite ou pas, c'est « j'ai envie, j'ai envie de manger je vais aller manger ». Des fois je me dis « je mérites-tu, je ne mérite pas d'être père, il y a du monde qui essaient d'avoir des enfants qui ne sont pas capables ». Je ne sais pas d'où ça vient.

Ces perceptions l'entraînent également à être réticent de l'aide qui lui est offerte. Voici ce qu'il nous dit sur le sujet :

Il y a du monde qui va faire plus de bien que moi avec ce que j'ai présentement. Il y a du monde qui va réussir mieux, qui vont faire avancer les choses mieux, qui vont peut-être sauver une vie mieux... N'importe quoi, j'ai pensé à ça longtemps, il y a peut-être quelqu'un qui va mieux apprécier la bouffe que moi je suis en train de manger.

En fait, Robert nous explique qu'il n'accorde pas beaucoup de valeur à ce qu'il fait à travers l'exemple de sa fille. Il ne se sent ni unique ni nécessaire :

Je n'accorde pas beaucoup de valeur à ce que je fais. Maintenant que j'y pense. Quand je vois ma fille, n'importe qui pourrait la nourrir, n'importe qui pourrait la laver, n'importe qui pourrait la faire rire, je ne suis pas spécial. Ça c'est comment je vois tout.

Également, Robert nous explique les pensées qu'il entretient face aux projets qu'il pourrait entreprendre. Plus spécifiquement, il nous parle de ses inquiétudes à se retrouver un emploi.

Quand je me dis que je vais faire quelque chose, je vais le faire. Comme ça si j'échoue, ça ne va pas trop paraître. Il y a comme une surcompensation, l'impression de ne jamais faire les choses au niveau d'attente des autres. J'ai toujours peur de faire quelque chose et que la personne se dise en dedans « il aurait pu faire mieux ». Pour moi c'est quelque chose qui me traumatise, ça me frustre.

La confiance et l'estime sont à un niveau très bas, je me dis constamment que ça va être un échec et c'est voué à ne pas fonctionner. Justement il y a plusieurs gens de mon entourage qui me disent « tu parles bien, c'est un signe d'intelligence », oui, sûrement, sûrement que je suis super brillant, mais je ne le vois pas, bien je le vois, je suis quelqu'un qui aime se comparer aux autres dans plein de sphères, mais je ne crois pas être capable de l'appliquer présentement. C'est pour ça que je suis sans emploi.

4.4.3 Questions réflexives

Par rapport aux questions réflexives sur son environnement, Robert pense similairement aux autres participants. Celui-ci voit sa place dans la société comme étant au bas de l'échelle. Pour lui comme pour les autres, le travail est la clé de la pyramide sociale.

Je ne suis pas très haut dans les échelons, ça, c'est sûr. Je serais en bas de l'échelle, en bas de la pyramide. Je ferais partie de la couche inférieure, de la couche de gens avec des problèmes, juste en dessous de ceux qui travaillent. Parce que ceux qui travaillent sont vus comme étant « ah oui tu contribues ». Ceux qui ne travaillent pas... je suis un peu classé avec les enfants ou, même les étudiants sont à peu près égaux aux travailleurs, mais tout ce qui est personne qui ne travaille pas ou personne qui ont des problèmes de santé mentale sont à un niveau plus bas.

Au niveau du pouvoir qu'il entretient sur la société, Robert croit qu'il en détient « un peu » :

Un exemple qui pourrait être concret c'est faire une pétition. Si tu es tanné d'un aspect de la société, par exemple tu es tanné de devoir déboursier 3,25 \$ pour le bus, il y a des recours auxquels tu as accès pour apporter un changement. Dans une société capitaliste comme la nôtre, si on est contre le fait que le Wal-Mart fasse faire leurs produits par des enfants sous-payés dans un autre pays, on a du pouvoir là-dessus. On peut influencer les gens autour de nous et leur dire « écoutez, c'est important pour moi », tu leur donnes des arguments disant que ça vaut la peine de payer 5 \$ de plus pour avoir un vêtement similaire. Si tu connais assez de monde ou si ça se propage assez efficacement, ils ne vont pas avoir le choix que de changer leurs pratiques, parce que c'est ça le capitalisme à la base,

c'est le choix des consommateurs. Le pouvoir d'une personne est petit, mais on est un animal social, il y a une force avec le nombre, plus de gens sont d'accord avec toi, plus tu as accès à changer les choses.

Une particularité du discours de Robert réside dans son utopie d'un monde plus tolérant. Pour ce jeune homme, il serait positif de réduire les différences entre les individus de façon à uniformiser la population. Ainsi, moins de différences se traduiraient en moins d'irritations.

Dans une utopie ou dans un monde qui serait beaucoup mieux que celui dans lequel on est présentement, on serait tous, on ferait la moyenne de toutes les cultures, tout le monde serait semblable, ait une semblance de ressemblance. Pas de gens extrêmement foncés ou d'extrêmement pâles. Que tout le monde soit un petit peu homogène, juste un petit peu, il pourrait y avoir des différences au niveau, je ne sais pas « xyz », mais juste changer ça, ça réglerait beaucoup de conflits dus à l'intolérance. Tu as la religion que tu pourrais réduire, bien ce n'est pas facile à quantifier ou à changer, mais si toute religion disparaissait, selon moi, il y aurait une raison de moins d'être intolérant face à certaines personnes, ça aiderait un peu à l'homogénéité. L'autre chose serait la langue, éventuellement, peut-être dans quelques siècles, on devrait adopter une langue qui est reconnue internationalement pour simplifier les rapports entre les personnes, pour justement enlever des éléments qui peuvent être irritables pour certaines personnes. Il suffit d'une personne intolérante pour être désagréable avec une centaine de personnes autour de lui dans son quotidien.

Finalement, pour prévenir la vulnérabilité, Robert privilégie une stratégie au sein du milieu scolaire. Effectivement, selon lui un meilleur encadrement personnel à l'école ainsi qu'un apprentissage plus diversifié permettrait aux personnes de mieux être en société.

J'ai toujours pensé et je l'ai dit à plusieurs personnes, faire une thérapie de façon préventive à l'école serait quelque chose de super bénéfique pour énormément de gens. Par exemple, gestion de la colère, habiletés de communications, résolution de problèmes. Je ne sais pas c'est quoi l'âge où ce serait le mieux appliqué, mais il devrait y avoir au moins un mois de formation de la conscience. Prendre un mois dans le développement de quelqu'un et lui faire voir des affaires. Par exemple, tu pourrais presque enrayer le racisme avec ça, tu pourrais faire en sorte qu'il y ait moins de... savoir comment régler un problème, savoir prendre du recul pourrait régler certains problèmes d'alcoolisme, de consommation, de violence... Permettre à quelqu'un de mieux comprendre son environnement et donc moins superstitieux, donc la religion serait

mois... Un à six mois d'enseignement, mais pas des mathématiques, comment vous fonctionnez dans la société, pas nécessairement fonctionner, mais comment prendre le temps de réfléchir, comment bien dire les choses, comment résoudre des problèmes, simples ou complexes. Moi j'ai souvent eu ce genre d'enseignements avec des médecins et je pense que ça m'aide à verbaliser les choses. Je pense qu'il n'y en a pas un sur la Terre qui n'en bénéficierait pas. À moins qu'il soit déjà fermé d'esprit à cet âge-là. Si on pouvait insérer ça dans l'éducation...

4.5 Participant cinquième : Sylvain

Le cinquième et dernier participant, Sylvain, est un jeune homme homosexuel et célibataire âgé dans la début trentaine. Son enfance est très mouvementée, il déménage à répétition avec sa mère, son frère et ses sœurs. Au niveau académique, il présente des difficultés d'apprentissage qui lui font suivre un cheminement particulier. Éjecté du logis familial à 18 ans, Sylvain apprend rapidement à se débrouiller et à compter sur l'aide de pairs. En tant que jeune adulte, il trouve un emploi de nuit dans un magasin à grande surface, mais vit cette routine taciturne difficilement, engendrant plusieurs difficultés au niveau de sa santé mentale. De plus, il vit des problèmes d'obésité qu'il croit pouvoir régler avec la consommation d'amphétamines et de tabac. Heureusement, il réussit à s'en sortir à la suite d'une hospitalisation en changeant sa routine et en remplaçant sa consommation pour un entraînement physique rigoureux. Bien qu'il retombe dans une importante déprime dû, une seconde fois, au travail de nuit, le parcours de Sylvain se place tranquillement. Seulement, il y a deux ans, il est diagnostiqué d'un trouble d'anxiété et contracte le VIH. Depuis, il tente de maintenir un rythme de vie actif tout en améliorant sa condition sociale en participant dans un organisme communautaire de Sherbrooke.

4.5.1 Parcours de vie

Habitant la campagne estrienne durant l'ensemble de son enfance, Sylvain se remémore avec facilité certains événements survenus avant et pendant l'école primaire. Il se rappelle qu'à la maison, les rapports entre ses parents sont loin d'être agréables. Son père est fréquemment absent dû à son emploi et sa mère souffre d'un problème de santé mentale. À plusieurs reprises, sa mère menace son père au couteau. Autre événement marquant, la maison familiale passe au feu : la mère accuse le père, mais Sylvain s'en souvient différemment.

Mon père s'était acheté une roulotte et la folle a rempli le fourneau à bois et elle a mis ça sur le dos de mon père. Bien oui, il s'achète une maison et il met sa maison en feu. Ce n'est pas lui pantoute. Elle voulait juste générer un suicide collectif et elle n'a pas réussi.

[...] Elle n'avait pas pris ses pilules cette journée-là, je pense. Elle était folle, elle criait, elle était pathétique. [...] Elle dit qu'elle s'est fait battre. C'est facile dire ça, surtout quand tu te promènes avec un couteau et tu veux tuer ton mari et tes enfants. Lui, le père, il était là pour sauver tout le monde, il n'était pas là pour tuer la bonne femme ou la maganer. [...] Très agressifs ces périodes-là.

Après cet événement, les parents se divorcent et Sylvain suit sa mère au travers une vingtaine de logements se répartissant jusqu'à ses 18 ans. Il commence son école primaire, mais y vit plusieurs difficultés l'amenant à doubler sa maternelle et sa première année. Il est cependant pris en charge par l'établissement scolaire : il suit à demi temps le cheminement normal et à demi temps un cheminement particulier. Il fréquente également un psychiatre pendant environ un an avec lequel il parle de ce qui se passe à la maison et de ses difficultés à l'école. Ayant doublé deux années, Sylvain ne fait pas sa sixième année au primaire et saute tout de suite à l'école secondaire en cheminement attention travail (CAT), cheminement réservé pour les personnes atteintes de déficience intellectuelle légère. Ce cheminement lui permet d'accéder à plusieurs stages non rémunérés, mais limite ses connaissances académiques. Bien que Sylvain se sente capable et désire aller en cheminement régulier, il n'en parle pas et rien n'est fait.

J'aurais pu faire le test pour aller au régulier, mais est-ce que le test aurait été dur plus que d'autres choses, est-ce que j'aurais été capable de passer à travers? Je n'ai jamais eu le conseil de le faire. Je n'ai pas eu de professeur qui m'a dit « vas le faire, tu vas voir tu vas passer », c'est plutôt le contraire, les professeurs te décourageaient dans ces classes-là. [...] Moi ça m'aurait tenté de le passer, mais... c'est ça. Ils ne te le proposaient pas.

Presque à terme dans son cheminement académique, Sylvain est confronté à devoir quitter le logis familial sans avertissements.

Elle [sa mère] a pogné les nerfs, elle a commencé à hurler, je devais sacrer mon camp. [...] Quand tu t'en vas dans un logement habituellement tu es supposé d'avoir de l'aide, d'avoir du coaching, supposé te trouver un logement, des revenus. Moi je n'avais rien de ça quand je suis parti. Rien. La seule affaire que j'ai eu cette journée-là, c'est des cris et de la violence. [...] Le soir même j'ai dû faire appel à la police pour venir chercher mon « stock ». Elle ne voulait pas que je rentre là seul.

Pris au dépourvu, le jeune homme est hébergé chez sa sœur puis sa belle-sœur pendant qu'il cherche un appartement et entame les démarches pour obtenir l'aide sociale. Sous peu, il trouve

un logement acceptable et commence son emploi de nuit dans un magasin à grande surface. Son rythme de vie est difficile :

J'étais temps plein avec beaucoup de pression. Les « boss » qui te couraient après. Une alimentation bizarre. Une routine bizarre et je dormais au-dessus de treize heures par jours. [...] Je ne faisais aucune activité. C'était le travail et le repos.

Durant cette période, possiblement en lien avec son style de vie et son alimentation, Sylvain développe un problème d'obésité qu'il gère agressivement.

Je me suis dit en consommant tu peux perdre du poids et en fumant tu peux manger moins. Ça a fonctionné, mais pas comme je le voulais.

C'est également une période d'expérimentation où le jeune homme vit sa première relation homosexuelle avec un voisin. Sylvain le vit très bien, mais il sait que sa famille le juge et sent ses relations se détériorer.

À la suite de difficultés financières, Sylvain se voit finalement contraint de déménager. Dans une impasse, il est hébergé chez sa mère qui le garde quelque temps. Le 25 décembre, elle lui demande de quitter. Il s'empresse à trouver une chambre qu'il gardera pendant quelques mois. Dans celle-ci, il commet une « gaffe » :

J'ai fait rentrer quelqu'un que j'ai connu avec sa fille. Il était bisexuel. C'était de la « criss » de « bullshit » s'en débarrasser après ça. [...] Je l'ai fait rentrer là et je devais m'en débarrasser parce qu'il donnait du trouble à tout le monde. [...] Je me suis organisé, j'ai essayé de prendre des arguments pour le « crisser » dehors, mais il s'est « crissé dehors » tout seul. Un moment donné la chambre était vide, il n'avait pas payé son dernier mois, il avait fait passer le chèque sans provision au propriétaire.

Suivant sa mésaventure, Sylvain rencontre un homme avec qui il crée un fort et rapide lien d'intimité. Cependant, cette relation créera beaucoup de problèmes dans sa vie. La rencontre se fait par internet et, moins d'une semaine après, les deux hommes déménagent ensemble.

Cette personne au masculin, lui, je l'ai rencontré [...] sur un site de rencontre. [...] On s'est parlé au téléphone et on a conclu qu'on voulait aller vivre ensemble. [...] On est allé vivre ensemble la semaine d'après. Le lendemain j'étais chez lui et la semaine d'après j'étais rendu ailleurs.

Cet homme, Pierre, est jaloux. Il demande à Sylvain de quitter son emploi, chose qu'il fait sans trop en comprendre le raisonnement. C'est le début d'une période mouvementée et difficile, car Pierre ne paye pas ses loyers et utilise fréquemment le prêteur sur gages pour arrondir ses fins de mois. De plus, la relation est extrêmement tendue entre les deux :

[Pierre] avait des problèmes, des problèmes bizarres. Il me promettait des affaires, mais ne le faisait pas. C'est bizarre parce que ça me rappelle mon père. Parce que mon père m'a fait toutes sortes de promesses, mais ne les a jamais réalisées. [...] Un moment donné je faisais des crises d'agressivité envers lui. [...] Je me suis retrouvé en psychiatrie avec l'aide des policiers, parce que j'avais fait de quoi de grave. [...] Je suis arrivé au poste de police avec un couteau. Je leur ai dit « je me menace si vous ne m'aidez pas ». [...] Je me sentais écœuré, tanné, j'avais le goût de le « crisser-là », mais je ne savais pas comment faire. J'ai attendu, j'ai attendu le bon moment. Ça a pris un an.

Concernant ce qu'il vit à l'hôpital, Sylvain nous partage cet épisode en détail.

Ils m'ont envoyé en USR [unité de stabilisation rapide] pendant au moins 4 jours. J'ai rencontré une psychiatre. Ce n'est pas l'histoire de jouer une « game », mais les premiers psychiatres que j'ai rencontrés, ce n'était pas tout le temps les mêmes, je ne les aimais pas. Je me suis fait dire trois jours après que ça allait être une femme « full friendly » et gentille. [...] Quand j'ai rencontré [la femme] psychiatre, c'est là que j'ai décidé d'agir et lui dire que je voulais retourner travailler, refaire ma routine de vie. [...] Elle était plus humaine, plus sympathique.

Après quelque temps, la rupture amoureuse survient. Tout aussi difficile que la relation, c'est Pierre qui prend la décision de quitter Sylvain au moment où ils emménagent dans un grand cinq et demi. C'est le début d'une valse relationnelle entre les deux hommes. Quelques mois après la séparation, Pierre revient à l'appartement de Sylvain avec son nouveau copain et il lui conte une histoire mensongère pour se faire héberger. Sylvain accepte, mais est vite rattrapé par la réalité. Plus capable de le supporter, Sylvain le remet à la porte. Quelque temps après, il revient à nouveau avec une connaissance...

Il a fait un mois et demi avec ce gars-là et il est revenu au mois de décembre. Il est revenu m'écœurer une dernière fois. [...] Quand il est revenu vivre chez moi, il n'est pas venu tout seul, il est venu vivre chez moi [...] et il a ramené la fille [une amie d'un couple que les deux connaissaient] avec lui et elle était la boss. Elle aimait ça hurler, crier et parler. Et se mêler de ce qui ne la regardait pas.

C'est ça, je lui ai donné une dernière chance, j'ai vu que ça n'avait pas changé.

Lorsque nous questionnons Sylvain sur les raisons qui l'ont poussé à accepter toutes ses histoires et mensonges, il nous répond qu'il « pensait que c'était de l'amour » et qu'il voulait lui donner une chance de changer. Sylvain nous explique également que pendant ce temps et jusqu'après la rupture, il suit une travailleuse sociale au CLSC.

Quand ça allait mal, j'ai utilisé le CLSC. [...] C'était des travailleuses sociales. C'était du psychosocial [...] J'imagine que je voulais rencontrer quelqu'un pour m'aider. Autant pour traverser le deuil, autant j'y allais avant quand le couple allait mal. C'était plus pour de l'écoute active je te dirais.

Au niveau de l'aide qui lui est fournie, Sylvain exprime également qu'il vit beaucoup d'agressivité. Il est donc référé dans un organisme spécialisé, mais quelque chose de surprenant survient. L'intervenant lui dit : « tu n'as pas besoin d'aide, continue ton chemin ». À ce moment, Sylvain fait comme il est habitué de faire, il « fait en sorte de s'améliorer, seul ». Il ajoute la réflexion suivante, réflexion qui caractérise bien son parcours : « des fois tu es mieux servi par toi-même que par les autres ».

Lorsque nous lui demandons s'il n'aurait pas été mieux d'aller à l'hôpital, Sylvain nous répond que

ce qui serait arrivé c'est comme l'histoire du couteau au poste de police. J'aurais consulté un psychiatre et il m'aurait prescrit des maudites pilules. C'est ça qui se serait passé, je la connais la « game ». Ça fait longtemps que je souffre de dépression, ça fait huit ans.

Après ces ruptures avec Pierre, Sylvain est sur l'aide sociale et habite seul dans le même logement demeuré non meublé. À ce moment, Sylvain rencontre un gars sur Facebook qui dit avoir été victime de fraudes et de manipulations par son ex. Par compassion, puisque Sylvain se reconnaît dans cette histoire, il décide de l'aider et lui offre son gîte. Une histoire compliquée s'ensuit où l'homme invente des histoires pour obtenir l'aide de Sylvain qui lui paye quelques déplacements en plus de la nourriture. Lorsque Sylvain se rend compte des mensonges, il met fin à la relation, mais l'homme ne le prend pas bien.

Fâché, frustré, il a fait un faux Facebook pour me faire de la maudite merde. Je me suis aperçu que c'était lui un moment donné, parce qu'il me disait certaines choses qui me faisaient penser à son

profil de Facebook. La chicane à pogné, je l'ai barré, j'ai fait une plainte à la police, j'ai tout montré ça à la police avec les menaces de mort qu'il a faites au téléphone et chez moi.

Comme nous le mentionne Sylvain, ces événements sont d'autant plus difficiles qu'il vit beaucoup d'anxiété à cette époque, même s'il n'a pas encore de diagnostic officiel.

Cette histoire se déroule également pendant que Sylvain effectue un programme PAAS action avec le centre Entraide de l'Estrie. Suivant le conseil d'une de ses sœurs qui travaille pour cet organisme, Sylvain applique via Emploi Québec et obtient un poste pour du ménage à domicile. Sylvain nous dit qu'il s'agit d'une expérience positive, bien qu'il n'élabore pas plus sur le sujet.

Environ un an après avoir emménagé dans son logement, Sylvain commence enfin à le meubler. En fait, il achète quelques électroménagers et reçoit gratuitement de vieux meubles d'un ami d'ami. Avant ce moment, il « mettait son stock dehors au froid », s'« achetais pas mal du cannage et des sacs de nouilles » et « utilisais le congélateur de sa mère » qui habite en bas de chez lui. Voici ce qu'il possédait :

Les seuls meubles que j'avais, c'était un meuble pour le linge, des supports pour les chandails et le lit où je dormais. La télé et le lecteur DVD aussi.

Sylvain nous explique pourquoi il n'a pas priorisé l'achat de meubles avant :

Il s'est passé trop d'affaires dans ma vie. Je n'ai pas pu faire ça tout de suite. [...] Je devais m'occuper de manger, essayer de me trouver un coloc, même si ça n'a pas marché du tout. C'est ça, c'est pour ça que ça a pris autant de temps que ça.

C'est également durant cette période que Sylvain commence à réduire sa consommation. Ayant diminué graduellement son problème de poids, il nous explique comment le sevrage se passe :

Après la consommation il y a eu l'histoire de la grosse « déprime » quand j'ai arrêté. Après ça j'ai commencé à me prendre un abonnement au gym. [...] On s'entend bien que le gym a été une bouée de sauvetage quand j'ai arrêté de consommer. C'est sûr que je n'ai pas arrêté d'un coup sec. J'ai été un petit peu par petit peu. Un moment donné il me restait juste la cigarette, mais un moment donné je trouvais que ça coûtait cher et mes revenus étaient faibles.

Lorsque le programme PAAS prend fin, Sylvain ne demande pas de renouvellement. Il souhaite retourner sur le marché du travail pour augmenter ses revenus. Il décide donc de retourner au même magasin grande surface et se fait offrir à nouveau un poste de nuit. Malheureusement, il y

vit les mêmes difficultés qu'auparavant. Le tout s'accumule jusqu'au temps des fêtes où il vit une intoxication à l'alcool suivi d'une psychose :

C'était dans le temps des fêtes, ma mère avait acheté de la Vodka. Je me suis retrouvé en observation à l'hôpital. Je suis sorti la même journée, le 25 décembre. Je te dis les 25 décembre ça me porte chance. Je me suis retrouvé chez moi après ça. Le docteur m'avait demandé si j'avais des idées suicidaires. J'ai menti, j'ai dit non. [...] L'ex-beau-père quand je suis sorti de l'hôpital, il était homophobe. [...] J'étais rendu défavorisé, je me haïssais, je ne me comprenais plus et je m'en voulais. J'étais rendu « down » au lieu d'être « in ». J'avais consommé de la drogue ce matin-là en plus. Il m'en restait dans ma pharmacie. [...] Je voulais mettre le feu dans le bloc. [...] Ce n'était pas une tentative suicidaire, c'était une tentative envers le bloc au complet. [...] J'ai eu un travailleur social qui m'a rencontré. Il m'a amené à l'hôpital en psychiatrie. J'ai attendu peut-être une heure avec le docteur. Il m'a dit qu'il m'aiderait.

Après cette seconde sortie de l'hôpital, Sylvain sort avec « la libido dans le tapis ». Il rencontre rapidement un homme sur internet qu'il décide de voir précipitamment. Les deux hommes ont des relations sexuelles non protégées et Sylvain s'adonne à la consommation d'amphétamines. C'est à ce moment qu'il contracte le VIH sans le savoir.

Dans la soirée je me réveille, ça ne « feelait » pas bien, j'avais l'impression d'avoir frappé un train ou un mur. Genre grosse grippe musculaire intense. [...] Ils [les médecins à l'hôpital] m'ont laissé sortir peut-être deux jours après et une semaine après j'ai eu les résultats.

Sous le choc, Sylvain est dévasté, il « pensait que sa vie était finie ». Pendant environ trois semaines, il est accablé par la maladie et est hébergé chez sa mère. Lorsqu'il reprend assez de force, il obtient son congé de maladie et termine son emploi au sein du magasin grande surface. Il est également référé à un organisme communautaire qui s'occupe spécialement des problématiques relatives au VIH. C'est là que Sylvain créera, après un moment d'adaptation, de nouvelles racines lui permettant d'entreprendre de nouveaux projets.

Comme il nous dit, cet organisme peut vraiment être « une bouée de sauvetage » et permettre de réaliser plusieurs types d'activités tout en créant de nouveaux contacts sociaux. Cependant, avec le temps, Sylvain, plutôt solitaire, est agacé par les « placotages » de différents membres à son égard. Il ne peut s'empêcher d'y voir des similarités à comment sa mère agit avec les gens, soit,

selon lui, en étant « hypocrite et en parlant dans le dos du monde ». Il nous dit qu'il devra confronter ces personnes en face à face afin de mettre les choses au clair.

4.5.2 Situation actuelle

Entre deux de nos entrevues, Sylvain partage avoir logé un appel à JEVI, transféré à Urgence détresse. Il nous raconte comment cette expérience d'apparence « banale » marque sa perception des services.

Hier soir, il était 21 h 30, j'ai appelé chez JEVI, j'ai parlé à une intervenante sociale. J'avais passé une journée plutôt moche, j'étais plutôt impatient envers le monde qui m'entoure, je voulais avoir de l'écoute à propos de ça. Quand j'ai appelé, c'était une intervenante sociale, elle m'a demandé si j'avais des idées noires, je lui ai répondu que je n'en avais pas une minute et la suite de l'histoire, elle m'a demandé la raison de mon appel. Je lui ai dit que j'avais besoin de parler, mais que si ce n'était pas une urgence de me le dire, elle m'a donc répondu que je n'étais pas une urgence. J'ai décidé de lui dire excusez-moi madame de vous avoir dérangé, je raccroche. [...] J'avais besoin d'écoute active. [...] Le service je l'ai juste trouvé déplorable. J'ai parlé à une amie après, parce que j'avais besoin de parler à quelqu'un. Je lui ai simplement dit le monde travaille pour supposément pour pas qu'il n'y ait de suicide, je trouve que JEVI ne travaille pas du tout pour ça, c'est le contraire. [...] Je pense que je ne rappellerai pas là, je trouverai d'autres moyens par moi-même. Asteure je m'organise tout seul.

Concernant le réseau social de Sylvain, il est aujourd'hui très restreint. Sylvain possède un bon ami qu'il perçoit comme un modèle et qui l'aide à se distancier de sa mère. Sinon, son réseau est limité par des conditions sévères qu'il applique aux autres :

Il y avait une amie femme, mais elle ça dépend toujours des journées on dirait. C'est une femme qui est pas mal... moi la négativité me tape sur les nerfs, moi quelqu'un qui est tout le temps en train de se plaindre sur ses petits bobos, j'ai bien de la misère avec ça. Oui elle est proche, mais j'essaie de ne pas être trop en contact avec elle à chaque jour, parce qu'un moment donné, la négativité, ça me fait ressembler à la bonne femme en bas de chez nous [sa mère], ça me fait ressembler à elle. La négativité j'essaie de me tenir loin de ça, moi quelqu'un qui se plaint tout le temps sur ses maux de dos, ses maux de jambes, ses maux de dents, à mon dieu, ça m'épuise. Je n'ai pas juste ça à faire entendre le monde se plaindre. Je suis bon pour dire mes bons coups, mais mes mauvais coups j'essaie de ne pas trop les dire.

Nous avons vu au cours du parcours de Sylvain que cet homme entretient des propos durs en rapport avec sa famille, principalement avec sa mère et son père. Tout au long de nos entretiens, l'homme ne manque pas une occasion d'exprimer sa frustration par rapport à sa mère qu'il accuse de beaucoup de choses.

Je comprends qu'elle m'a mis au monde, que je lui dois le respect. Je ne peux pas dire que c'est la première personne... que demain matin je vais lui dire « je t'aime » ou « aurais-tu 20 000 dollars à me prêter », elle va me le passer, absolument pas. C'est rendu une femme, je pense qu'elle l'a toujours été, elle a fait une famille pour de l'argent. Et elle a agrandi sa famille pour continuer d'en avoir de l'argent. Aujourd'hui elle en fait encore de l'argent. Aujourd'hui, elle est envahissante, elle est manipulatrice. Le climat est mauvais quand on va la voir. Ça m'épuise, ça me donne des maux de tête.

Voici comment il nous la décrit dans son quotidien et surtout, comment il la perçoit négativement.

Dans ses actions c'est sûr que ça ne va pas paraître, elle va paraître comme la femme exemplaire qui aime tout le monde. Mais dans ton dos, ça va être la première à te jeter des couteaux dans le dos. C'est ça qui arrive, c'est ça qui me fâche d'elle. C'est son... C'est ça, sa manière de fonctionner que je n'aime pas. Et j'essaie moi, je... je suis transparent, donc je dois faire attention à ça, parce que ce n'est pas une bonne qualité comme ça peut ne pas être un bon défaut. Je fais attention pour ne pas développer ces maudits défauts, parce que c'est une femme qui a fait gros des enfants, elle exploite le monde financièrement, elle ne paye pas ses dettes, elle ne fait pas grand-chose de monumental, que ce soit dans sa vie de tous les jours là. C'est une femme qui ne fait aucun sport. Elle est tout le temps écrasée devant la télé ou en train de jouer à ses jeux plates sur son Facebook. C'est une femme qui fait du bruit en plus, on l'entend à journée longue. Ça me rend maussade ça, quelqu'un qui fait du bruit. J'essaie de ne pas devenir comme ça moi.

Au niveau de la relation paternelle, Sylvain entretient peu de contacts, mais reconnaît quelques similarités dans ses attitudes et comportements dont notamment l'impulsivité.

Mon père, ça, c'est un autre personnage. Je pense que je vais te le décrire si ça ne te dérange pas trop. Mon père c'est mon personnage en... psychologique même je te dirais, le pire trou du cul, le pire sans cœur qui a pas. Excuse-moi de te le décrire comme ça, mais lui il a tout le temps été comme ça, il a exclu sa famille depuis un bout et je le comprends des fois. Mais un autre sens que

je ne comprends pas, c'est que c'est un gars super dur dans ce qu'il dit. Toujours... Je le trouve dur et je le trouve anti-sympathique et je me suis quand même chicané avec lui pour mon diagnostic, quand je lui ai appris que j'étais séropositif. C'est pour ça que les contacts ne sont pas si bons que ça entre moi et lui. [...] Lui m'a dit « c'est de ta faute, tu as couru après », bien oui on court après ça. Non, cette journée-là quand il m'a dit ça, je l'ai carrément envoyé chier. Je n'ai jamais remis les pieds là. [...] Il ne parle pas à sa famille, je ne parle pas à ma famille. Je suis sans cœur, il est sans cœur. Bien sans cœur, non, ça dépend avec qui et c'est qui qui m'a mis de côté. Moi ça dépend tout le temps. Quelqu'un qui va m'aider, qui va m'acheter [...] du Palmolive, qui va m'acheter du papier de toilette, qui va m'acheter des mouchoirs, qui va me dédommager, qui va me démerder en bon canadien, lui il va avoir toute mon estime. Je vais rester ami avec tant et aussi longtemps qu'il va me respecter jusqu'à la fin. Moi quelqu'un qui va me chier sur la tête, qui n'est même pas capable de dire ce qu'il pense de moi en pleine face, je vais lui dire « la porte est là et ne reviens plus ».

Sylvain nomme également sa frustration face à son père qu'il accuse de l'avoir délaissé en tant que père et surtout d'avoir des préjugés défavorables à son égard.

Il n'est pas hypocrite, mais je n'aime pas sa manière de fonctionner. Je ne le connais pas, il n'a jamais pris ses responsabilités de père. [...] J'avais des contacts, ça faisait longtemps que je ne l'avais pas vu, parce qu'il y avait un bout où je ne lui donnais presque plus de nouvelles de moi, parce que je le connais bien trop lui, il a plein de préjugés. Des préjugés sur tout. [...] L'homosexualité tout d'abord, « non ce n'est pas normal que son fils soit gai », c'est une erreur de jeunesse. Grosse erreur, ce n'est pas une erreur pantoute et ce n'est pas un choix. Il y a ça. Il est homophobe, il n'aime pas les gais je suis sûr de ça. Le VIH, c'est sûr qu'il en a des préjugés, j'en suis persuadé.

Concernant ses frères et sœurs, Sylvain nous décrit comment les relations ont changé au travers du temps et des événements survenus. Il nous parle de la relation avec une de ses sœurs plus jeunes.

Il y en avait une avec qui j'étais proche avant qu'elle consomme. Elle est rendue dans la drogue par-dessus la tête. Elle est... Plus de nouvelles d'elle. [...] Je lui rendais des services. Bien elle m'a chié sur la tête elle, donc j'ai arrêté ça. Quand je dis que je lui rendais des services, c'était... c'était plutôt la fraternité que d'autre chose. C'était plutôt ça. Non, mais c'est ça, elle s'est éloignée un moment donné. Elle a décidé de se garrocher dans la consommation.

Quelqu'un qui consomme, tu ne peux pas la faire arrêter de force. C'est ça, elle est partie là-dedans. Elle n'a pas eu la même logique que moi, d'arrêter par elle-même, elle consomme encore aujourd'hui. [...] Elle avait 16 ans. Elle a fumé des joints de pot avec du monde dans le quartier où on habitait dans ce temps-là. On habitait dans un prix modique. « Estie » de trou. [...] Un grand logement deux étages [un HLM].

Au final, Sylvain garde beaucoup de colère envers sa famille qu'il canalise en éloignement émotionnel. Voici son compte rendu concernant sa vie familiale

La famille que j'ai, si je peux appeler ça comme ça, ils m'appellent juste quand ils n'ont pas de nouvelles de moi depuis un bout. Moi je commence à être écœuré de ça. La personne qui fait ça, un moment donné elle va le savoir bien assez raide « je ne suis pas mort, je suis en vie, tout va bien, la prochaine fois, regarde tu ne reviens plus chez nous et tu ne me rappelles plus ». Je commence à être habitué de me faire délaisser, ça fait au moins huit mois que je suis délaissé. Je m'en « calice ». Asteure j'ai décidé de vivre pour moi, pas pour les autres. [...] Ils ne s'intéressent pas à moi eux autres. Pantoute. [...] Ils ne se sont jamais intéressés à moi. Eux autres, quand j'avais ma primo-infection, c'est ce que tu as avant de commencé ta prise de médicament quand tu as un diagnostic de VIH séropositif, tu tombes malade comme un chien, tu as de la misère à te trainer, tu es au lit pendant une couple de temps. Eux la seule espérance qu'ils voulaient envers moi c'est que je crève. Ils ont tout le temps souhaité ma mort, surtout ma mère.

Sur une autre longueur d'onde, Sylvain fréquente régulièrement les quatre comptoirs qui lui permettent d'acquérir la majorité de ses vêtements, meubles et accessoires :

On [Sylvain et son ami] commence avec le Partage St-François, ensuite Estrie-aide, après l'Armée du salut et on finit avec le Comptoir familial.

Par rapport aux banques alimentaires qu'il fréquente, Sylvain critique les récentes compressions budgétaires aux conséquences qu'il remarque directement sur les services :

pour les services alimentaires, je trouve qu'il ne reste plus grand-chose de ce côté-là, il y a Estrie-Aide, l'Armée du salut, parce qu'ils donnent de la bouffe et des meubles. Tu avais le Bon samaritain, mais il a fermé. [...] C'est ridicule, la Chaudronné c'est un service essentiel offert à du monde démunie qui n'a pas les moyens de manger comme du monde. [...] Il y a moins d'affaires qui circulent, c'est voyable. Ça coupe partout. [...] Le nombre de sacs, les portions de nourriture à la Chaudronnée, ces affaires de

coupures là, les deux verres de lait sont réduits à un verre de lait. Je ne vais pas là chaque jour, je ne suis pas quelqu'un qui profite. J'y vais à temps partiel je pourrais dire. Mais ils ont réduit beaucoup.

4.5.3 Questions réflexives

Pour finaliser les propos de ce dernier participant, voici les réponses aux questions réflexives portant sur son environnement social. Sylvain se différencie des autres participants concernant la place qu'il croit occuper dans la société :

Je ne suis pas un roi, je ne suis pas un millionnaire, je ne suis pas un gouvernement. Je suis un gars dans la société classe moyenne. Simplement.

Sylvain reconnaît également un problème avec la société d'aujourd'hui. Selon lui, celle-ci est trop individualiste :

Chacun pour soi, on niaise tout le monde, on se « calice » des autres », je me moi. C'est à peu près ça la société je trouve. Moi depuis que j'ai plus beaucoup de monde autour de moi, je ne pense pas juste à moi. Je m'intéresse, j'essaie de m'intéresser aux autres. J'essaye d'avoir une allure mentale et physique qui a de l'allure. Dans le fond c'est à peu près ça que je pense du monde. Je ne mets pas tout le monde dans le même panier. Je dis qu'il doit y avoir du monde correct qui existe quelque part.

De plus, pour le jeune homme la présence accrue de la technologie dans nos quotidiens semble freiner nos relations sociales :

Bien astheure, le monde en général, le monde couche avec leur cellulaire, avec leur iPad, avec leurs bébelles. C'est quoi la grosse mode, « je me suis acheté un iPhone, je me suis acheté ci, je me suis acheté ça ». C'est fatigant parler avec du monde comme ça. Pourrais-tu me parler d'autres choses, ce que tu as fait ce matin, ce que tu vas faire ce soir, des discussions normales de la vie d'aujourd'hui. Astheure c'est rien que la technologie qui mène le monde.

Sylvain reconnaît le pouvoir qu'il a sur sa vie : il est capable de se louer un appartement, de le meubler, de se priver, de maintenir une routine, etc. Au niveau social, il n'est pas aussi positif :

Le seul pouvoir qu'on peut avoir c'est de faire des moyens de pression, sinon tu ne seras pas gagnant pantoute. [...] Voter d'ici 5 ans, ce n'est pas un pouvoir, c'est s'exprimer. [...] Le pouvoir c'est le monde qui a le pouvoir de contrôler le monde. S'exprimer c'est s'exprimer pour que ça change.

Finalement, Sylvain nous fait part de sa préoccupation pour les services d'écoute actuels, services qu'il juge insuffisants et nécessaires à la prévention de la vulnérabilité.

Plus d'écoute active [...] il n'y en a plus beaucoup. [...] Ce n'est plus comme avant. [...] Il y a moins d'écoute qu'avant. [...] Je les ai mes ressources asteure. Je m'organise tout seul. [...] La seule chose qui pourrait être compliquée, c'est que si dans un futur proche je rencontre quelqu'un qui tombe en amour avec moi, il va me trouver « rough ». Parce que si je deviens indépendant, je vais l'être pour un maudit gros bout.

CHAPITRE 5

ANALYSE DES RÉSULTATS

Ce cinquième chapitre vise à analyser la narration des événements particuliers des parcours partagés en approfondissant les interprétations et en observant des tendances transversales. Puisque nous avons vu le parcours singulier des différents participants, incluant les événements marquants de leur vie et leurs représentations, nous pouvons maintenant tenter de donner sens à ces histoires en les interprétant selon notre cadre d'analyse.

Pour parvenir à rendre l'analyse intelligible, les résultats seront présentés comme suit : tout d'abord, un rappel théorique permettra au lecteur de clarifier la démarche et de mieux comprendre les résultats, ensuite, une analyse poussée des parcours individuels permettra d'éclairer les facteurs individuels et sociaux des situations de vulnérabilité telles que vécues par les participants. Subséquemment, une analyse supplémentaire basée sur la théorie de la structuration permettra d'aborder la transversalité des situations et d'approfondir les facteurs sociaux et macro sociaux de la vulnérabilité sociale.

5.1 Rappel théorique

Ayant résumé les différents parcours vécus, nous devons analyser les données de façon à répondre à notre question de recherche originale. Pour ce mémoire, nous cherchons à déterminer les facteurs d'apparition et de maintien de la vulnérabilité sociale. Lors de l'élaboration du cadre conceptuel au sein du deuxième chapitre, nous avons d'abord esquissé la nécessité de prendre en considération le contexte social des parcours. Puis, nous avons élaboré plusieurs théories autour des parcours de vie permettant à la fois de diviser et de comprendre les parcours singuliers. Finalement, nous avons découpé les facteurs en trois grandes catégories, les facteurs individuels, les facteurs sociaux et les facteurs macrosociaux. Voici un rappel pour mieux comprendre comment ces théories ont été utilisées afin de répondre aux questions de recherche.

D'abord, les théories concernant les parcours de vie, les sphères de vie et les périodes de transition ont été utilisées afin de recueillir et d'élaborer les parcours singuliers. Plus spécifiquement à l'analyse, les notions de sphères de vie et de périodes de transition ont été particulièrement utiles au découpage sémantique des thèmes approfondis et à l'identification de périodes jugées marquantes dans le développement des individus, respectivement.

Ensuite, l'analyse basée sur la théorie de la structuration a permis de dégager des facteurs sociaux et macrosociaux à partir des parcours individuels. En ayant accès aux motivations et aux raisonnements des participants, nous avons poussé l'analyse des facteurs de façon à tirer des constats transversaux corroborés par le vécu de plusieurs participants.

Finalement, le lecteur est invité à revoir le schéma en annexe 2 du présent mémoire pour se remémorer les différents facteurs attendus des analyses.

5.2 Facteurs identifiés

Les données recueillies à travers les discours des différents participants ont été analysées afin de tirer des conclusions concernant les facteurs liés à la vulnérabilité sociale. La première étape et la présente section présente les résultats tirés explicitement des parcours individuels. Afin de faciliter la présentation, les trois niveaux de facteurs, en cohérence avec le cadre conceptuel de la présente étude, sont présentés séparément. Il est également à noter que chaque facteur présenté est catégorisé en fonction de son facteur conceptuel basé sur notre cadre conceptuel au chapitre 2. À la fin de cette section, nous avons trouvé approprié de créer une catégorie distincte portant sur les éléments multifactoriels (impliquant une multiplicité de facteurs provenant à la fois des facteurs individuels et sociaux). Notez que cette dernière section présente également les facteurs ayant trait à la santé mentale, puisque ceux-ci n'appartiennent pas exclusivement au domaine de l'individu; des influences environnementales (sociales) y jouent également.

5.2.1 Facteurs individuels

Nous présentons ici les facteurs individuels tirés des analyses des parcours de vie : les capitaux (économique, culturel, social et biologique), l'identité, la famille, ainsi que les ajouts logiques en cohérence avec l'approche inductive de la présente étude classée sous les facteurs émergents et mixtes (relation intime, croyances, événements impliquant une multiplicité de catégories de facteurs).

Tableau 5.1 – Facteurs individuels liés aux capitaux

Facteur conceptuel	Élément	Conséquences	Source
Capital économique	Dettes	<ul style="list-style-type: none"> • Diminution de la qualité du <i>vivre-ensemble</i> (déménagement dans l'ouest de Sherbrooke : quitte un quartier aimé et participatif). • Détérioration du capital biologique (préoccupations, ulcère). • Limite les potentielles rencontres sociales (sorties rares et limitées). 	Audrey
Capital économique	Retour à l'école publique (manque de fonds pour continuer l'école privée)	<ul style="list-style-type: none"> • Frein à l'apprentissage (capital culturel : baisse motivation, plein de "nonos"). • Diminution de la quantité d'amitiés (capital social : perte d'intérêt pour créer des amitiés). • Détérioration du capital biologique (moins de sports). 	Robert
Capital social	Abus de confiance (connaissance vivant une situation similaire)	<ul style="list-style-type: none"> • Diminution du capital économique (nourriture, transport). • Détérioration de l'état de santé mentale (mensonges, menaces de mort). 	Sylvain
Capital social	Deuil (suicide d'un ami)	<ul style="list-style-type: none"> • Détérioration de l'état de santé mentale (tristesse, incompréhension). 	Bernard
Capital culturel	N'arrive pas à se trouver un emploi (formation désuète)	<ul style="list-style-type: none"> • Dettes financières (capital économique). • Menace à l'identité (n'arrive pas à s'adapter au marché travail) 	Audrey
Capital biologique	Diagnostic ovaires polykistiques	<ul style="list-style-type: none"> • Menace à l'identité (rôle de mère). 	Ana
Capital biologique	Difficultés d'apprentissage (déficience intellectuelle légère probable)	<ul style="list-style-type: none"> • Intégration dans le cheminement particulier (primaire et secondaire). • Baisse de l'estime de soi (identité : ne se sent pas encouragé, inférieur). 	Sylvain
Capital biologique	Maladie (pneumonie)	<ul style="list-style-type: none"> • Détérioration du capital biologique. 	Ana
Capital biologique	Troubles d'estomac	<ul style="list-style-type: none"> • Diminution du capital biologique (faible alimentation en raison de douleurs en mangeant). • Intimidation (stature physique). 	Robert
Capital biologique	Troubles intestinaux	<ul style="list-style-type: none"> • Diminution du capital social (isolement). 	Ana

Au premier coup d'œil, nous remarquons que l'influence des capitaux est importante au sein des différents parcours analysés (10 occurrences touchant l'ensemble des participants). Il ressort un partage plutôt équilibré entre les différents sous-types de capitaux avec une prépondérance des capitaux biologiques (5 occurrences touchant 3 participants). Tel que démontré auparavant dans ce mémoire, les capitaux représentent des valeurs cumulables et échangeables dans le but d'améliorer ou de conserver sa position dans l'espace social. Compte tenu des résultats obtenus, nous pouvons affirmer que les éléments liés aux capitaux peuvent se présenter à tout âge et que leurs conséquences sont généralement nombreuses.

De façon plus détaillée, examinons chacune des sous-catégories de capitaux : tout d'abord, le capital économique en tant que valeur transférable en argent ou en biens matériels. L'analyse des facteurs nous permet de bien cerner l'effet limitant et transformationnel (le capital économique est à la base des autres formes de capitaux) lié aux manques économiques. Les dettes d'Audrey, que nous pourrions voir comme une accumulation négative, tout comme le manque de capital économique détenu par les parents de Robert freine l'accès à des capitaux sociaux, limite l'accumulation de capitaux culturels, et ce, tout en détériorant les capitaux biologiques. De plus, l'effet sur le capital social peut se répercuter jusque dans la sphère des facteurs sociaux en limitant et diminuant la qualité du *vivre-ensemble*.

Les éléments associés aux capitaux sociaux (référant à l'ensemble des connaissances, contacts, relations, amitiés et obligations) tirés du vécu des participants pointent directement vers une corrélation avec l'état de santé mentale : dans les deux cas, l'épreuve affectant les capitaux sociaux se traduit par une détérioration de l'état de santé mentale et dans l'un d'eux en diminution du capital économique. Également, nous verrons au sein du tableau 5.3 « Facteurs individuels émergents et mixtes » que comme dans le cas de Sylvain, la majorité des participants sont prêts à sacrifier ou mettre en péril leur qualité de vie de façon à prêter main-forte à des relations significatives.

Le cas d'Audrey concrétise le capital culturel en obtention d'un diplôme académique. Dans ce cas, les hypothèses d'un requis préalable de capital économique, de ses liens intrinsèques et de sa liaison au concept d'identité (que nous pourrions diviser en identité professionnelle) sont confirmées. Le capital culturel, ici défailant dans ses manifestations concrètes en accès au marché du travail, rejoint également le discours de Sylvain qui soutient l'impossibilité d'accéder à des emplois prestigieux avec une éducation « sous-standard ».

Finalement, traitons le capital biologique en tant que point momentané englobant la forme physique et mentale, le système immunitaire, les traits génétiques ainsi que les handicaps et vulnérabilités. Les éléments tirés des parcours de vie mènent à des conséquences affectant majoritairement les capitaux (culturel, social et biologique), mais également l'identité. Dans le cas de Sylvain, son capital biologique entraîne une période de transition (situation qui pousse fortement, voire contraint, l'individu à s'adapter) vers un cheminement académique dit particulier et conséquemment vers une limite à ses possibilités de développer son capital culturel. Dans son cas comme dans celui d'Ana, l'identité est également affectée négativement par des « diagnostics » d'ordre biologique. Les conséquences affectent également le capital social qui se voit limité par l'entremise d'exclusion ou encore d'intimidation. Dans deux cas, des difficultés liées au capital biologique créent des rétroactions négatives affectant davantage le capital biologique : la maladie entraîne de nombreuses pertes de capacités autant physiques que mentale. L'analyse des capitaux nous permet donc d'affirmer leur pertinence en tant que facteurs d'apparition et de maintien de la vulnérabilité sociale. Ils constituent de ce fait la deuxième catégorie de facteur la plus nombreuse et ses ramifications au sein des autres catégories de facteur sont sans pareil.

Tableau 5.2 – Facteurs individuels liés à l'identité et à la famille

Facteur conceptuel	Élément	Conséquences	Source
Identité	Anxiété de performance	• Blocage au niveau de l'action (peur de ne pas réussir, de décevoir).	Robert
Identité (agression sexuelle)	Réflexe « armure »	• Difficultés à ressentir et profiter du plaisir.	Bernard
Identité	Sentiment de culpabilité	• Faible confiance et estime de soi (impression de ne pas être à la hauteur des attentes, c'est moi qui est toute croche). • Négligence personnelle (prendre soin de moi est culpabilisant).	Audrey
Famille (beau-père)	Aggression sexuelles (attouchements)	• Environnement familial malsain et dangereux. • Difficultés de développer des relations intimes.	Ana
Famille (père)	Cruauté mentale	• Difficultés relationnelles avec père.	Ana
Famille (mère)	Éjection du logis familial (en lien avec l'orientation)	• Difficultés relationnelles avec mère. • Instabilité résidentielle.	Ana

	sexuelle)		
Famille	Éjection du logis familial	<ul style="list-style-type: none"> • Instabilité résidentielle. • Difficultés relationnelles avec mère. 	Sylvain
Famille	Environnement familial malsain	<ul style="list-style-type: none"> • Difficultés relationnelles avec parents. 	Sylvain
Famille (mère)	Incapacité de parler des abus	<ul style="list-style-type: none"> • Détérioration de l'état de santé mentale (fardeau psychologique). 	Ana
Famille (père)	Relation conflictuelle	<ul style="list-style-type: none"> • Difficultés relationnelles avec père. • Diminution de l'estime et de la confiance en soi. • Refoulement accru des émotions. 	Robert
Famille (beau-père)	Violence physique	<ul style="list-style-type: none"> • Environnement familial malsain et dangereux. 	Ana

L'identité et la famille, les deux autres facteurs conceptuels catégorisés au sein des facteurs individuels, sont moins nombreux que les facteurs liés aux capitaux (3 et 8 respectivement) et touchent chacun trois participants. Rappelons que l'identité fait grossièrement référence au sens que l'individu s'attribue en référence à son existence personnelle et que la famille représente le patrimoine génétique de l'individu et son premier lieu de développement.

Tout d'abord, l'identité telle qu'analysée dans la présente étude est liée à des caractéristiques personnelles développées suivant des épreuves considérées intenses ou répétées. Les conséquences des tares identitaires identifiées pourraient être agglomérées sous l'égide de limites auto-infligées (consciemment ou non) ainsi que liées aux concepts de confiance et d'estime de soi (bien que ceux-ci ne soit pas détaillés dans le présent mémoire). Tel que proposé au sein du cadre conceptuel, soit le risque d'intérioriser des discours vulnérabilisant, accroissant par le fait même la méfiance et la résignation entretenue avec le monde, nous pouvons affirmer que des pressions extérieures peuvent être intériorisées au sein de l'identité. Conséquemment, des limites attribuées comme inhérentes aux individus peuvent provenir de multiples sources externes, accroissant ainsi de façon insensée l'odieux de leurs actes et abstentions tout en promouvant une vulnérabilité croissante. Par exemple, le cas de Bernard démontre qu'un acte commis par une connaissance, couplée d'une signification erronée, peut altérer de façon significative les gestes et attitudes de la victime : ici en freinant toute recherche de plaisir et plus spécifiquement tout élan de rapprochement intime.

Ensuite, les éléments analysés associés à la famille réfèrent aux relations formées auprès des parents et, dans deux cas, auprès des beaux-parents. Bien que les conséquences manifestes des difficultés évoquées auprès des participants soient peu détaillées, il est reconnu que la famille, en tant que premier lieu de développement permettant la création des fondements relationnels, joue un rôle prépondérant dans l'élaboration de schèmes relationnels (modèles) qui marqueront la vie des individus (autant dans les capacités relationnelles que dans le développement de problèmes de santé mentale). De façon générale, des abus de confiance marquent l'élément fondateur des difficultés vécues, mais le non-respect ou la violence peut également en être source. Au sein des expériences répertoriées, autant le père que la mère peuvent influencer ce facteur. Il apparaît également pertinent de noter qu'avant l'atteinte d'une autonomie financière, les relations familiales sont intimement liées aux logis et que dans les cas d'Ana et de Sylvain, une exacerbation des conflits mène à des situations de vie périlleuses caractérisées par une instabilité résidentielle.

En bref, l'analyse des facteurs liés à l'identité et à la famille pointe vers une intériorisation des contextes externes à l'individu provoquant de sévères conséquences à long terme. Dans les deux cas, les éléments peuvent provenir de circonstances intenses et habituellement peu nombreuses ou d'expériences répétées vécues négativement. Cependant, les conséquences n'apparaissent pas corrélées à ce fait.

Tableau 5.3 – Facteurs individuels émergents et mixtes

Facteur conceptuel	Élément	Conséquences	Source
<ul style="list-style-type: none"> • Capital biologique. • État de santé mentale. • Capital social (isolement social et familial). • Relation intime (envahissante). 	Fin de session (cégep)	<ul style="list-style-type: none"> • Menace à l'identité (baisse du sentiment d'accomplissement de soi, de sa valeur personnelle). • Détérioration du capital biologique (pression, stress, perte de sommeil). • État de santé mentale (crise). 	Ana
<ul style="list-style-type: none"> • Capital biologique (état de consommation). • Capital social (cherche partenaire sur internet). 	Contraction du VIH	<ul style="list-style-type: none"> • Menace à l'identité (dévasté, accablé). • Détérioration du capital biologique (primo-infection, maladie). 	Sylvain

<ul style="list-style-type: none"> • Capital biologique (VIH). • Croyances (mère manipulatrice et hypocrite, père sans cœur et plein de préjugés, sœur s'est garrochée dans la drogue). • Famille. • Identité (orientation sexuelle). 	Relations familiales difficiles	<ul style="list-style-type: none"> • Ne sent pas de soutien familial, se sent jugé. • Détérioration de l'état de santé mentale. • Identité (habitué de se faire délaisser, s'occupe de soi). 	Sylvain
Croyances	Homosexualité et croyance que les agressés deviennent des agresseurs	<ul style="list-style-type: none"> • Refoule sa sexualité. 	Bernard
Croyances	Requérir à l'aide sociale	<ul style="list-style-type: none"> • Menace à l'identité (paresseuse, pas débrouillarde). 	Audrey
Croyances	Choix de ne pas être aidé	<ul style="list-style-type: none"> • Ne reçoit pas de service (l'aide va prioriser celui qui est plus facile à aider, n'est pas prêt à mettre l'effort). 	Bernard
Croyances	Vision de la vie	<ul style="list-style-type: none"> • Inquiétudes (immigration, mépris du gouvernement, régressions sociales). • Vie est un calvaire (compliquée, obstacles, ne finit jamais). 	Ana
<ul style="list-style-type: none"> • Famille (relation conflictuelle avec père). • Capital biologique (TDA). • Identité (faible estime, doute de soi). 	Échec académique (cégep)	<ul style="list-style-type: none"> • Menace à l'identité (se remet en question, doute de ses capacités). • Retourne vivre chez son père (relation conflictuelle). 	Robert
Relation intime	Abandon de la partenaire lors de la grossesse	<ul style="list-style-type: none"> • Identité ébranlée (rôle de mère). • Menace à l'identité (échec amoureux, peur du jugement et incompréhension). 	Ana
Relation intime	Déménagement en campagne avec partenaire	<ul style="list-style-type: none"> • Menace à l'identité (rôle de bonne à tout faire et de ménagère). • Diminution du capital social (devient sauvage). 	Audrey
Relation intime	Grossesse (non planifiée)	<ul style="list-style-type: none"> • Coupure des relations amoureuses (capital social diminué). • Déménagement dans une ville peu connue (capital social diminué, perte de ressources) 	Audrey

		sociales).	
Relation intime	Harcèlement de l'ex partenaire	<ul style="list-style-type: none"> • Provoque adultère (relation intime). • Rupture amoureuse (relation intime). • Isolement social (capital social : rupture de la majorité des liens sociaux). • Isolement familial (famille : rupture temporaire des liens familiaux). 	Ana
Relation intime (trahison)	Incendie (traumatisme)	<ul style="list-style-type: none"> • Perte de capital économique (5000\$). • Détérioration de la relation intime. • Détérioration de l'état de santé mentale. 	Robert
Relation intime	Non-pardon de la mise en adoption (fille)	<ul style="list-style-type: none"> • Menace à l'identité (culpabilité, incompréhension). 	Audrey
Relation intime	Partenaire peu collaboratif	<ul style="list-style-type: none"> • Augmentation du fardeau familial (tâches ménagères, enfant). • Menace à l'identité (autonomie ébranlée, se trouve confinée au rôle de mère et épouse). • Mène à un échec académique (cégep, capital culturel limité). 	Audrey
<ul style="list-style-type: none"> • Relation intime (ruptures). • Capital économique (n'arrive pas à se trouver un emploi suffisamment payant). • Capital social (déménagement récent). 	Mise en adoption de sa fille	<ul style="list-style-type: none"> • Menace à l'identité (culpabilité). 	Audrey
Relation intime	Relation intime conflictuelle	<ul style="list-style-type: none"> • Doit lutter pour préserver son autonomie (contrôlante). 	Robert
Relation intime	Relation intime conflictuelle	<ul style="list-style-type: none"> • Diminution du capital économique (quitte son emploi sous demandes du partenaire). • Détérioration de l'état de santé mentale (stress, crises d'agressivité, hospitalisation). 	Sylvain
Relation intime	Relation intime malsaine	<ul style="list-style-type: none"> • Détérioration de l'état de santé mentale. 	Ana
Relation intime	Séparation	<ul style="list-style-type: none"> • Diminution du capital économique. • Diminution du capital social. 	Audrey

Les facteurs émergents et mixtes occupent une place importante dans l'analyse des facteurs liés à la vulnérabilité sociale : ils comprennent les croyances (4) et les relations intimes (11) pour les facteurs émergents ainsi que les facteurs mixtes (5) (constitués de 2 à 4 facteurs).

À la suite d'une lecture approfondie des résultats, nous pouvons définir les croyances comme des connaissances acquises et intériorisées (plutôt que des façons d'être pour l'identité) affectant les attitudes des participants et influençant conséquemment leurs choix. Bien que peu nombreuses, leur importance semble majeure considérant les impacts sur la vie des participants. Pour Audrey et Bernard, leurs croyances jouent un rôle décisif dans la compréhension, puis le rétablissement de leur situation : premièrement ces deux participants craignent leur situation et s'en dressent un portrait erroné, puis il semble que leurs croyances négatives vis-à-vis eux-mêmes et leur situation les amènent à s'isoler ou, plus précisément, à non-recourir à l'aide même si leur état le justifie. Nous verrons d'ailleurs à la section 5.2.4 comment les croyances de Robert, catégorisées dans ce cas spécifiquement comme des symptômes dépressifs, entraînent une conséquence limitative similaire, soit le non-recours à l'aide. Concernant Ana, ses croyances sont beaucoup plus diffuses et d'ordre général de sorte qu'elles n'influencent pas directement ses choix. Nous pouvons tout de même supposer que ses croyances influencent inconsciemment ses choix et plus particulièrement ses demandes d'aide.

Pour les relations intimes, nous avons pris la décision de les scinder des capitaux sociaux en raison de leur spécificité et de leur fréquence. En effet, bien qu'elles puissent être intégrées au sein des capitaux sociaux pris dans leur sens large, nous pensons préférable de les différencier afin de produire une analyse plus riche. À l'exception de Bernard, l'ensemble des participants est marqué par des relations intimes conflictuelles et leur occurrence est la plus fréquente des facteurs analysés. Les conséquences sont également très nombreuses, allant d'une diminution des capitaux à l'aggravation de problématiques de santé mentale en passant par une influence majeure sur l'identité. Il apparaît que la décision de former un couple comporte d'importants risques, et ce, que la personne soit plus ou moins prudente dans ses décisions. Nous pouvons comprendre que l'engagement dans une relation intime entraîne un changement du parcours de vie de la personne (que nous pourrions associer à une période de transition) et que, conséquemment, si la relation est difficile, les conséquences des changements le seront d'autant plus.

Finalement, les facteurs mixtes comprennent plusieurs des facteurs élaborés précédemment. Ils dressent un portrait très sommaire des situations plus complexes. Dans le cas des participants à ce projet de recherche, ces éléments affectent concrètement un pan important de leur vie : l'échec et l'abandon scolaire d'Ana et de Robert limite de façon très prononcée leurs capitaux culturels et, par ricochet, économiques et sociaux en plus de marquer négativement leur identité. La contraction du VIH par Sylvain affecte sa qualité de vie et ajoute une stigmatisation généralisée. La mise en adoption de la fille d'Audrey amplifie son sentiment de culpabilité à la limite du tolérable. Par contre, il peut s'agir d'éléments moins précis comme dans l'autre cas touchant Sylvain. Ce n'est pas un événement particulier qui affecte son parcours, mais bien l'élément fondateur de ses relations : sa famille elle-même. Rappelons que dans son cas, autant son capital social que ses relations intimes semblent continuer un « pattern » relationnel difficile. Il paraît également pertinent de noter que la temporalité ou le « timing », en tant que concept inhérent à la théorie des parcours de vie, est également à prendre en considération. En effet, il semble que le laps de temps entre l'apparition ou la fluctuation des différents événements marquants joue un rôle déterminant dans leur ampleur. Le cas d'Ana illustre bien ce propos en dressant un lien direct entre l'accumulation rapprochée dans le temps de plusieurs éléments difficiles (capital biologique ébranlé, état de santé mentale vulnérable et difficultés relationnelles avec sa copine pendant une période de fin de session au cégep) et un vécu lourdement affecté (identité menacée et détérioration de l'état de santé physique et mentale menant à une prise en charge).

Les facteurs individuels émergents et mixtes semblent avoir, eux aussi, un impact considérable sur le parcours des participants. Les croyances, similairement à l'identité, peuvent affecter longtemps les choix des personnes, mais contrairement à celle-ci, peuvent être confrontées de façon à s'en affranchir. Nous voyons que les relations intimes peuvent constituer des périodes de transitions majeures se liant à de multiples autres facettes de la vie et que, vécues négativement, elles risquent de provoquer de lourdes conséquences de toutes sortes. Ceci renforce la pertinence du concept de contamination des sphères de vie proposé au sein du cadre conceptuel. Concernant les facteurs mixtes, ils constituent vraisemblablement les éléments les plus complexes analysés dans la présente recherche. Ils prennent source dans plusieurs sphères des personnes et créent des conséquences tout aussi éclatées que menaçantes.

Les facteurs individuels identifiés constituent la catégorie de facteurs la plus nombreuse. Ils sont fortement interdépendants et présents dans l'ensemble des parcours et des âges des participants.

Leurs conséquences sont tout aussi nombreuses et lourdes de sens. Bien entendu, nous traiterons de leurs répercussions au sein des autres catégories de facteurs (sociaux et macrosociaux) dans les sections subséquentes.

5.2.2 Facteurs sociaux

Les facteurs sociaux sont ici présentés. Ils sont tirés des analyses des parcours de vie et en lien avec le cadre conceptuel : l'accès aux services, le logement, le travail, ainsi que la citoyenneté et le *vivre-ensemble*. Nous avons également ajouté les facteurs sociaux émergents et mixtes, incluant l'école ainsi que les facteurs sociaux provenant de plusieurs sources.

Tableau 5.4 – Facteurs sociaux

Facteur conceptuel	Élément	Conséquences	Source
Accès aux services	Changement d'avocat (aide sociale)	<ul style="list-style-type: none"> Diminution du capital économique (doit conclure entente avec l'avocate). 	Audrey
Accès aux services	Changements successifs de familles d'accueil	<ul style="list-style-type: none"> Menace à l'identité (tu n'es pas toi, toujours un étranger) Croyances (aimer signifie devoir se séparer). 	Bernard
Accès aux services	Changements successifs d'intervenants (CALACS)	<ul style="list-style-type: none"> Arrêt des consultations. 	Ana
Accès aux services	Liste d'attente pour services (CSSS, TPL)	<ul style="list-style-type: none"> Ne reçoit pas l'aide appropriée (c'est compliqué, deux ans d'attente). 	Ana, Robert
Accès aux services	Manque de choix dans une banque alimentaire (Moisson Estrie)	<ul style="list-style-type: none"> Menace à l'identité (ils nous prennent pour des pauvres, même pas la dignité de choisir ce qu'on veut manger). 	Audrey
Accès aux services	Refus d'être aidé (organisme agressivité)	<ul style="list-style-type: none"> Absence de service (n'en a pas besoin). 	Sylvain
Accès aux services	Refus d'être aidé (Urgence détresse)	<ul style="list-style-type: none"> Absence de service (n'est pas une urgence). 	Sylvain
Accès aux services	Relation psychiatre (difficile)	<ul style="list-style-type: none"> Ne reçoit pas l'aide appropriée (ne se sent pas écoutée, ne parle pas). 	Ana
Accès aux services	Relation psychiatre (difficile)	<ul style="list-style-type: none"> Détérioration du capital biologique et de l'état de santé mentale (médication trop forte et inappropriée). Menace à l'identité (tu ne seras jamais 	Bernard

		capable, risque CHSLD).	
Accès aux services	Relation psychiatre (difficile)	• Détérioration de l'état de santé mentale (se sent jugé, se sent moins bien en sortant).	Robert
Accès aux services	Relation superviseur (DPJ, difficile)	• Détérioration de l'état de santé mentale (hospitalisation).	Robert
Logement	Instabilité résidentielle	• Baisse de la qualité de vie (changements fréquents, prise de risques).	Ana, Sylvain
Travail	Coupure de poste	• Diminution du capital économique (congédiement). • Diminution de l'autonomie (identité).	Audrey
Travail	Emploi de nuit (magasin grande surface)	• Détérioration du capital biologique et de l'état de santé mentale (stress, alimentation, hygiène de vie).	Sylvain
<i>Vivre-ensemble</i> (école)	Intimidation (en lien avec le physique et la langue anglophone)	• Menace à l'identité (réprime ses émotions). • Détérioration de l'état de santé mentale (tentative de suicide).	Robert
<i>Vivre-ensemble</i> (école)	Menace de mort	• Vécu comme une punition (doit changer d'école).	Robert

L'analyse des facteurs sociaux révèle que l'accès aux services est le plus fréquemment lié à la vulnérabilité (11 occurrences touchant l'ensemble des participants) suivie de la citoyenneté et du *vivre-ensemble* (2 occurrences touchant 1 participant), du travail (2 occurrences touchant 2 participants) et du logement (1 occurrence touchant 2 participants).

L'accès aux services, en tant qu'ensemble de facteurs liés à l'accès d'un service public, comme la facilité d'accès géographique, l'horaire, la disponibilité du personnel, etc., touche plusieurs sphères de vie des participants. Au sein de la présente étude, ce facteur se manifeste de plusieurs façons : des déboires juridiques en lien avec l'aide sociale, des passages successifs au sein de familles d'accueil, des demandes de services difficiles, des refus de services ou encore, et plus fréquemment, des relations problématiques avec des professionnels du réseau institutionnel (psychiatre ou intervenant). Nous affirmons, à partir des discours recueillis, que dans la majorité des cas, lorsqu'une personne fait appel à des services publics, un ou plusieurs facteurs laborieux affectent négativement l'expérience des personnes. Qui plus est, il apparaît important de noter que ces moments de demande d'aide sont souvent des moments particulièrement difficiles ou névralgiques pour les demandeurs : ils sont fragilisés par des situations de vie et nécessitent une

aide extérieure supplémentaire à leurs ressources personnelles ou celles de leurs proches. Dans la majorité des cas, ces difficultés engendrent un arrêt des services en plus de conséquences négatives sur l'état de santé physique et mentale des demandeurs. Il arrive également que ces obstacles créent des conséquences négatives à très long terme comme pour Bernard et sa relation avec la protection de la jeunesse ou Robert et sa relation difficile avec son psychiatre. Notons finalement que tout obstacle vécu dans ces moments importants de la vie des personnes laisse des traces importantes qui risquent d'affecter l'ensemble des demandes futures (ou absences de demandes).

Par rapport au logement, soit dans son sens premier un lieu à usage d'habitation, nous voyons clairement le lien avec la qualité de vie sociale et psychologique : une instabilité à ce niveau provoque un état de survie caractérisé par l'adoption de comportements plus à risque comme accepter d'être hébergé chez un étranger ou tolérer des relations jugées négatives. Sans domicile à soi ou, du moins, perçu comme sécuritaire, le jugement de la personne en survie se trouve altéré et davantage de compromis menacent son bien-être. Dans le sens inverse, un logement perçu comme agréable permet l'épanouissement social des personnes et un sentiment de qualité de vie positive, comme dans le cas d'Audrey avant son déménagement. En ce sens, rappelons finalement que le capital économique est directement lié au logement et que les prestations d'aide sociale ne permettent pas tout le temps d'avoir accès à un appartement jugé positivement par les personnes.

Concernant le travail, pris dans la présente étude comme activité professionnelle rémunérée, ce facteur est intimement lié au capital économique et, par ricochet au capital culturel, à l'hygiène de vie et, plus profondément, à un sentiment de valeur sociale. Dans le cas de Sylvain, des conditions de travail précaires et difficiles sont liées à une perte de sens et de repère et, ultimement, à la consommation de drogues. Chez Audrey, nous observons plutôt les effets d'une coupure de poste chez une personne limitée dans son capital culturel, et ce, couplé à une situation familiale fragile (naissance de son fils, relation conjugale tendue) : échec dans son retour aux études, aide sociale et, suivant le divorce, pension alimentaire avec l'effet de vivre une diminution de l'estime de soi. Au sens plus large, nous remarquons que la majorité des participants perçoivent le travail comme une nécessité à l'obtention symbolique d'une valeur sociale. Ne pas travailler signifie pour plusieurs ne pas exister ou encore ne pas contribuer à la société. Il n'est donc pas surprenant de voir que plusieurs recherchent un travail ou encore qu'ils

y pensent fortement (malgré la présence de certaines limites autant physiques que psychologiques). Les participants voient dans la symbolique du travail une sortie de la pauvreté et un accès à une place sociale digne et porteuse de sens.

Le *vivre-ensemble*, défini par l’agir citoyen ou la participation citoyenne, n’a pas été très élaboré au cours des entrevues. Nous n’avons accès qu’à une infime partie de ce que pourrait contenir ce facteur. Néanmoins, nous y voyons deux événements liés à la vie de Robert qui mettent à l’avant-plan des conséquences négatives suivant un vécu social menaçant. D’un côté, des comportements d’intimidation, qui plus est vécus à l’adolescence, créent des effets à la fois individuels et sociaux : la personne s’adapte tant bien que mal à cette situation en se retirant le plus possible du domaine social, engendrant une rupture et un isolement en plus des conséquences directes de l’intimidation sur la personne. Dans le cas des menaces, c’est plutôt un sentiment d’injustice qui ressort, comme quoi l’agressé se retrouve responsable des conséquences. Ce dernier cas n’est pas sans rappeler l’expérience vécue par Bernard dans le cas de son agression où, pour le protéger, le système l’a complètement déraciné. Nous verrons ce dernier cas au sein des facteurs sociaux mixtes.

Tableau 5.5 – Facteurs sociaux émergents et mixtes

Facteur conceptuel	Élément	Conséquences	Source
<ul style="list-style-type: none"> • Accès aux services. • <i>Vivre-ensemble</i>. 	Conséquences de la dénonciation (agressions sexuelles)	<ul style="list-style-type: none"> • Diminution du capital social (déménagement). • Menace à l’identité (se referme). • Détérioration du capital biologique et de l’état de santé mentale (victime de violence physique et psychologique). 	Bernard
École (abus de confiance)	Agressions sexuelles (gardien d’école)	<ul style="list-style-type: none"> • Limite le capital social (plus confiance aux adultes, ne veut plus s’ouvrir aux autres). • Limite les relations intimes (flashbacks). 	Bernard
École (transition)	Transition école secondaire	<ul style="list-style-type: none"> • Diminution du capital social (perte ami, isolement). 	Robert

Les facteurs sociaux émergents et mixtes sont peu nombreux au sein de la présente étude (3 occurrences touchant 2 participants). Un seul cas de facteurs sociaux mixtes est répertorié pour deux cas liés au facteur émergent de l’école.

Concernant les facteurs mixtes, le cas de Bernard illustre éloquemment les complications liées à une dénonciation dans un contexte de prise en charge par le réseau institutionnel : la protection est tellement grande, rapide et inconsidérée que la victime se voit complètement coupée de son univers familial afin d'être relocalisée, et ce, au détriment de tout attachement préalable. En plus d'un choc soudain et profond, les conséquences du déracinement couplé d'un bris de confiance envers la volonté initiale derrière la dénonciation engendrent des conséquences tenaces marquant plusieurs décennies de vie. Bien entendu, le cas de Bernard traite d'une situation vécue il y a plusieurs années dans un système différent de celui d'aujourd'hui, cependant l'expérience rapportée illustre bien le vécu d'une personne confrontée à une situation aussi terrible.

Quant au facteur émergent catégorisé sous l'égide de l'école, il correspond simplement à l'univers physique et social associé à la fréquentation d'un établissement scolaire. Dans un premier cas, celui de Bernard, nous voyons la nécessité d'avoir un encadrement strict et rigoureux concernant les employés de ces milieux vu leur rôle particulier dans le développement des jeunes. Dans l'autre, le cas de Robert, il y a confirmation du rôle transitionnel constitué par le changement de milieu. Les changements associés à un changement d'école ne peuvent pas totalement être évités, il est cependant nécessaire de demeurer vigilant au vécu des personnes touchées.

Les facteurs sociaux représentent un niveau constitutif important des facteurs liés à la vulnérabilité sociale : ils appartiennent au domaine d'interactions qui dépassent l'individu propre pour le mettre en relation avec des systèmes complexes auquel il appartient, mais auquel il n'a pas de total pouvoir. Les expériences des participants révèlent que des problèmes liés à l'accès aux services sont majeurs dans leur vie et que cela a des conséquences déterminantes sur leur vécu en plus de teinter leur regard sur l'aide portée par les différents programmes ou instances gouvernementales. Le logement, le travail et le *vivre-ensemble* reflètent eux aussi l'importance pour la personne de sentir qu'elle a une place physique et symbolique dans la société lui permettant d'interagir avec les autres dans un environnement sécuritaire. Finalement, les facteurs mixtes et émergents renforcent les mises en garde face à la prise en charge de victimes tout en mettant de l'avant la nécessité de considérer comme déterminant le parcours scolaire et les difficultés qui peuvent y être vécues.

5.2.3 Facteurs macrosociaux

Les facteurs macrosociaux tirés des analyses des parcours de vie, en lien avec le cadre conceptuel présenté, sont les suivants : les idéologies gouvernantes, les politiques sociales et les lois, les mécanismes de protection sociale, ainsi que les valeurs sociales.

Tableau 5.6 – Facteurs macrosociaux

Facteur conceptuel	Élément	Conséquences	Source
Idéologies gouvernantes	Être au crochet de la société	<ul style="list-style-type: none"> • Limite l'autonomie individuelle. • Manque de coopération entre les personnes, avec les institutions. 	Ana, Bernard, Sylvain
Idéologies gouvernantes	Hiérarchie sociale	<ul style="list-style-type: none"> • Faible estime de soi (pas de place dans la société tant que tu ne travailles pas). 	Ana, Audrey, Robert
Idéologies gouvernantes	Néolibéralisme (austérité)	<ul style="list-style-type: none"> • Fermeture d'organismes communautaires (banques alimentaires). • Diminution des services (banques alimentaires). 	Sylvain
Idéologies gouvernantes (responsabilisation individuelle)	Responsabilisation de l'abus	<ul style="list-style-type: none"> • Menace à l'identité (culpabilité : qu'est-ce que j'ai fait pour mériter...). 	Bernard
Lois (système électoral)	Peu de pouvoir sur la société	<ul style="list-style-type: none"> • Désillusionnement (tu choisis la marionnette qui va donner le spectacle). 	Ana, Audrey, Bernard, Sylvain
Mécanisme de protection sociale	Aide sociale	<ul style="list-style-type: none"> • Contraint le <i>vivre-ensemble</i> (loisirs, activités, rencontre). • Diminution de l'estime de soi (dévalorisation : être un numéro, fraudeur potentiel). • Limite les possibles (héritage obstrué). • Sentiment d'être brimé dans ses besoins. • Système trop complexe (formulaires). 	Audrey
Mécanisme de protection sociale	Programme de réinsertion sociale (PAAS)	<ul style="list-style-type: none"> • Limite le capital économique (pas d'avantage pécuniaire). • Ne permet pas de sortir de l'aide sociale. 	Audrey
Mécanisme de protection sociale	Familles d'accueil	<ul style="list-style-type: none"> • Menace à l'identité. • Limite les acquis sociaux (capital culturel, 	Bernard

		capital social).	
Mécanisme de protection sociale	Hôpital / Psychiatrie	<ul style="list-style-type: none"> • Les gens évitent d'utiliser ce service (évitent la réponse trop rapide aux pilules). 	Bernard, Sylvain
Valeurs sociales	Jeannette Bertrand (télévision)	<ul style="list-style-type: none"> • Croyance (tout abusé devient abuseur). 	Bernard
Valeurs sociales	Quête de supériorité (matérialisme, compétition)	<ul style="list-style-type: none"> • Souffrance dans le monde (perte de sens). 	Bernard

Nous identifions 4 occurrences des idéologies gouvernantes touchant l'ensemble des participants, une seule occurrence des politiques sociales et des lois touchant 4 des 5 participants, 4 occurrences des mécanismes de protection sociale touchant 3 participants et 2 occurrences des valeurs sociales touchant un seul participant. Nous pouvons affirmer que les idéologies gouvernantes ainsi que les mécanismes de protection sociale sont les plus fréquents des facteurs macrosociaux identifiés dans la présente étude.

Analysons d'abord les idéologies gouvernantes. Il est important de rappeler que celles-ci étaient conceptualisées comme étant très proches des valeurs sociales à la différence que les idéologies peuvent être comprises comme des systèmes de croyances alors que les valeurs sont plutôt de l'ordre de principes sur lesquels nous nous basons pour orienter nos actions. C'est donc avec cette distinction que les facteurs sont présentés. Les idéologies gouvernantes identifiées dans l'étude présentent une vision assez négative de l'individu, notamment une personne qui est « au crochet » de la société, une hiérarchie sociale basée sur une valeur symbolique accordée au statut de travailleur et un système dans lequel l'abusé est responsable de ce qui lui arrive. Ces éléments contribuent sans nul doute à renforcer la culpabilité vécue par les participants face à des situations qui les dépassent. L'exemple le plus concret est lié à Bernard qui comprend que c'est de sa faute s'il a été abusé, conséquemment qu'il aurait pu le prévenir et que les conséquences négatives de cet abus lui reviennent totalement ou partiellement. Similairement, avoir l'impression d'être au crochet de la société ou de ne pas valoir grand-chose dans une société hiérarchisée ne permet pas à la personne de reconnaître son pouvoir personnel et encore moins de la rallier à sa communauté afin de créer un pouvoir collectif permettant une transformation sociale. Cela renvoie le message qu'il est du devoir de tout un chacun de devenir quelqu'un dans la société et que demander de l'aide comporte certaines conséquences néfastes.

Concernant les politiques sociales et les lois, en tant que balises opérationnelles et légales sur lesquelles les mécanismes de protection sont érigés, l'occurrence recueillie touche 4 des 5 participants et est donc commune à la majorité. Cette occurrence touche le système électoral actuel et est accompagné d'un sentiment d'impuissance. En tant que système fondateur de notre démocratie nord-américaine, le système électoral devrait idéalement être à l'autre opposé, soit un système permettant à tous, sans discrimination, de faire valoir ses intérêts et idéaux dans l'objectif de donner une direction au gouvernement élu. Un désillusionnement majoritaire à ce niveau laisse croire à un désinvestissement au sein des processus politiques et un lâchez prise quant à la fonction de transformation sociale d'un *vivre-ensemble* sain et coopératif. Nous pouvons également valider un lien entre cette vision macrosociale plus pessimiste du politique et des croyances individuelles similairement désenchantées.

Quant aux mécanismes de protection sociale, constitués de l'ensemble des mécanismes et institutions chargés d'assurer une protection face à certains risques communément admis, plusieurs programmes gouvernementaux sont pointés du doigt comme étant jugés trop limités, inadéquats ou encore nocifs. Un bon exemple est celui d'Audrey concernant l'aide sociale de dernier recours : le programme est décrit comme trop complexe, trop rigide, insuffisant et stigmatisant. Un des problèmes rencontrés est qu'une personne nécessitant cette aide n'arrive pas nécessairement à se sortir de sa situation difficile et pire encore, qu'elle soit obligée d'endurer plusieurs injustices et intrusions dans sa vie privée afin de se prévaloir d'un droit fondamental. L'autre élément touchant Audrey est également bien à propos : le programme d'aide et d'accompagnement social (PAAS) ne lui permet pas de se sortir de la pauvreté, bien que ce soit un des objectifs du programme visant la réintégration du marché du travail. Audrey se demande avec raison comment se sortir de la pauvreté si l'ensemble des mécanismes existant l'y maintiennent. Dans le cas des familles d'accueil, ou encore celui de la psychiatrie, les conséquences des programmes censés protéger et veiller au bien-être de la population peuvent être très négatives. Autant la vie en famille d'accueil avec les limites imposées au niveau des acquis sociaux et relationnels que les conséquences physiques bien réelles associées à la prise de médicament, les gens risquent légitimement de perdre confiance en ces mécanismes et à les éviter en masse.

Finalement, les valeurs sociales ressenties peuvent également influencer les parcours des gens : par exemple, l'émission de Jeannette Bertrand « tout abusé devient abuseur », marque la vie de

Bernard pendant plusieurs décennies en l'incitant à croire qu'il est une « bombe à retardement ». Également, le matérialisme et la quête de supériorité vécu par Bernard traduisent bien des souffrances personnelles comme la perte de sens qui semble si répandue dans notre société actuelle. Puisque les valeurs sociales orientent nos actions individuelles, mais également nos actions collectives, elles peuvent sévèrement affecter nos priorités et notre bien-être.

Dans l'ensemble, les facteurs macrosociaux représentent bien le palier « intouchable » des facteurs affectant la vie des participants : ils sont immatériels et leurs critiques deviennent, pour les individus, très difficiles à acheminer. Un des aspects qui ressort est que les conséquences semblent s'étirer sur une longue période de temps. Nous croyons que le fait de se sentir impuissant face à des éléments externes et immatériels complique la résolution de problèmes vécus. Par exemple, le fait de chialer sur l'aide sociale ou sur la psychiatrie dans son *modus operandi* ne permet pas un changement tangible de ces facteurs. La personne se retrouve donc confrontée à plier ou à laisser tomber : deux choix imparfaits. Pratiquement, certains facteurs comme les valeurs sociales sont impossibles à changer facilement, elles reflètent simplement la communauté dans son sens large, cependant des facteurs comme les mécanismes de protection sociale sont plus accessibles et une rétroaction devrait être possible et souhaitable. Nous verrons plus tard, au sein des suggestions de prévention de la vulnérabilité sociale, comment le retour au local ou, en d'autres termes, la décentralisation pourrait permettre un accès plus simple et sensé à certaines instances comme les programmes gouvernementaux. Sur une autre note, nous apercevons également la disparité des pouvoirs concernant les valeurs sociales et idéologies gouvernantes. Un gouvernement ou une entité morale puissante (détenant un capital social élevé) peut diriger des changements à ces niveaux, alors que les participants peinent à se regrouper au niveau local (capital social bas). L'austérité en est un bon exemple : le gouvernement a le privilège de présenter cette option comme bon lui semble, alors que les citoyens n'ont qu'un accès limité aux tribunes pour faire connaître leurs opinions ou encore pour avoir la chance de se regroupés.

5.2.4 Facteurs multifactoriels

En cohérence avec les parcours individuels, nous observons que plusieurs facteurs de vulnérabilité sociale sont issus de multiples niveaux (individuels, sociaux et macrosociaux). En ce sens, nous les présentons ici de façon distincte.

Tableau 5.7 – Facteurs multifactoriels

Facteur conceptuel	Élément	Conséquences	Source
<ul style="list-style-type: none"> • Capital biologique. • État de santé mentale. • Travail (faux documents). 	Abandon d'entreprise (documents falsifiés)	<ul style="list-style-type: none"> • Menace à l'identité (baisse du sentiment d'accomplissement de soi, de sa valeur personnelle). 	Ana
<ul style="list-style-type: none"> • État de santé mentale 	Délire psychotique et hospitalisation	<ul style="list-style-type: none"> • Détérioration de l'état de santé mentale (tentative de suicide). 	Bernard
<ul style="list-style-type: none"> • Capital économique. • Logement. 	Déménagement dans l'ouest de Sherbrooke	<ul style="list-style-type: none"> • Limite au niveau du <i>vivre-ensemble</i> (pas d'affiliation ni avec voisins ni quartier). • État de santé mentale (déprimant). 	Audrey
<ul style="list-style-type: none"> • État de santé mentale. • Service hospitalier (consultation médicale). 	Diagnostic de santé mentale (TPL)	<ul style="list-style-type: none"> • Diminution de l'estime de soi (identité : sentiment de ne pas mériter de vivre). 	Ana
<ul style="list-style-type: none"> • État de santé mentale. • École (cégep). 	Diagnostic de santé mentale (TDA)	<ul style="list-style-type: none"> • Difficultés académiques (obstacle au capital culturel). 	Ana
<ul style="list-style-type: none"> • État de santé mentale. • École (primaire). 	Diagnostic de santé mentale (TDA)	<ul style="list-style-type: none"> • Difficultés académiques (obstacle au capital culturel). 	Robert
<ul style="list-style-type: none"> • État de santé mentale. • Mécanismes de protection sociale (réaction aux familles d'accueil). 	Épisode d'itinérance	<ul style="list-style-type: none"> • Détérioration du capital biologique et de l'état de santé mentale (consommation de drogues, suicide doux). 	Bernard
<ul style="list-style-type: none"> • Capital social. • Travail. 	Mort d'un patron (modèle et symbole de sa 2 ^e famille)	<ul style="list-style-type: none"> • Deuil (abandon de sa 2^e famille). • Détérioration du capital biologique et de l'état de santé mentale (consommation de drogues, psychose à l'alcool, symptômes dépressifs). • Perte d'emploi et incapacité à se retrouver un emploi. 	Ana

<ul style="list-style-type: none"> • Capital Biologique (âge, limites physiques). • Travail (marché du travail inflexible). 	N'arrive pas à se sortir de la pauvreté	<ul style="list-style-type: none"> • Menace à l'identité (culpabilité : nécessité de travailler temps plein pour sortir de la pauvreté). 	Audrey
<ul style="list-style-type: none"> • État de santé mentale (hygiène de vie). • Travail (de nuit). 	Obésité	<ul style="list-style-type: none"> • Consommation de drogues (amphétamines) et tabac. 	Sylvain
<ul style="list-style-type: none"> • État de santé mentale 	Trouble de santé mentale (cyclothimie à cycle court)	<ul style="list-style-type: none"> • Détérioration du capital biologique et de l'état de santé mentale (idéations suicidaires, épuisement physique et mental). 	Bernard
<ul style="list-style-type: none"> • État de santé mentale 	Trouble de santé mentale (symptômes dépressifs)	<ul style="list-style-type: none"> • Détachement relationnel (capital social, relation intime). • Détérioration du capital biologique (diminution du rendement au travail, congédiement). • Détérioration de l'état de santé mentale (idéations suicidaires, refuse l'aide). 	Robert
<ul style="list-style-type: none"> • Capital biologique (arrêt de consommation). • État de santé mentale. • Travail (magasin grande surface). 	Trouble de santé mentale (symptômes dépressifs, anxiété) et consommation	<ul style="list-style-type: none"> • Détérioration du capital biologique et de l'état de santé mentale (arrêt de travail, intoxication à l'alcool, psychose, menaces hétéroagressives). 	Sylvain
<ul style="list-style-type: none"> • État de santé mentale 	Trouble de santé mentale (trouble de personnalité limite et dysthymie)	<ul style="list-style-type: none"> • Difficultés à se projeter dans l'avenir (état changeant). • Diminution du capital biologique (baisse de la qualité de vie, médication amortissante). • Diminution de l'état de santé mentale (faible hygiène de vie).Menace à l'identité (culpabilité). 	Robert

Ces facteurs multifactoriels touchent l'ensemble des participants et sont nombreux (14 occurrences). Pour en favoriser l'analyse, notons que 11 de ces occurrences (79 %) présentent un élément lié à la santé mentale. Dans tous les cas, ils permettent une compréhension plus rigoureuse des situations de vie décrites précédemment.

L'état de santé mentale est quelque chose d'assez imprécis puisqu'il peut être autant stable ou positif, que couvrir un mal-être général ou encore un état de dépression majeure diagnostiquée par un médecin, psychologue ou psychiatre. L'état de santé mentale devrait toujours être pris en

considération en analysant les facteurs affectant les personnes puisqu'il affecte directement la perception qu'ils peuvent en avoir. Dans cette présente étude, nous l'avons reconnu lorsqu'il avait un effet clair et évident ou alors lorsqu'il était nommé directement. Notons également que la santé mentale, contrairement à certaines croyances issues du domaine biomédical, n'est pas nécessairement une résultante de l'unique biologie ou génétique d'une personne, la santé mentale est affectée par un ensemble de facteurs incluant la famille, l'environnement, le statut socio-économique, etc. Dans les cas présentés, l'état de santé mental, couplé à d'autres facteurs ou non, peut provoquer un ensemble vaste de conséquences : un « dysfonctionnement » de la personne, une variation souvent négative de l'estime et de la confiance en soi, des épisodes de déconnexion avec la réalité et des épisodes d'hospitalisation. Dans certains cas, comme celui d'un diagnostic, nous pouvons prévoir un effet chez la personne diagnostiquée s'il y a absence d'explications et d'aide fournies, alors que d'autres cas sont beaucoup plus imprévisibles et nécessitent une aide plus spontanée. Notons également que dans certains cas, l'aide est refusée par la personne et que peu peut être mis en place pour l'accompagner. Ceci entraîne la nécessité de tenir compte de l'aspect temporel des événements ou le « timing » : plusieurs des parcours démontrent que l'accumulation d'événements dans un court laps de temps provoque une déstabilisation de l'état de santé mentale, mais également que la réponse à certains problèmes doit attendre un moment jugé propice par la personne.

Dans les cas qui ne touchent pas l'état de santé mentale, les éléments touchent les capitaux économiques, sociaux et biologiques, ainsi que le logement et le travail. Il s'agit du déménagement « forcé » d'Audrey de l'Est de la ville vers l'Ouest, de la mort d'un patron comme figure parentale et de l'incapacité à se sortir de la pauvreté en raison de limites personnelles reconnues ou non.

5.2.4 Facteurs de protection

En réalisant les entrevues et en analysant les résultats, nous constatons que les participants nomment plusieurs éléments protecteurs, soit des facteurs qui les aident ou les ont aidés à maintenir une bonne qualité de vie face aux aléas de la vie. Ces facteurs ont été regroupés en fonction des niveaux identifiés précédemment, soit individuels, puis sociaux et macrosociaux et finalement mixtes. Le lecteur est invité à prendre note que ces facteurs de protection sont peu élaborés puisqu'ils ne traitent pas directement de la question de recherche. Une recherche subséquente pourrait permettre une analyse plus détaillée.

Tableau 5.8 – Facteurs de protections individuels

Facteur de protection	Facteur conceptuel	Source
Héritage	Capital économique	Audrey
Études	Capital culturel	Ana, Audrey
Ami aidant	Capital social	Sylvain
Hébergé dans une ferme biologique (« hermite »)	Capital social	Bernard
Famille d'accueil avec sentiment d'appartenance	Famille	Bernard
Fille Mia	Famille	Robert
Frère d'accueil	Famille	Bernard
Hébergé chez sœur et belle-sœur	Famille	Sylvain
Petite sœur Ginette (veille à l'état de santé mentale)	Famille	Audrey
Relations parents (mère aidante)	Famille	Ana
Sœur Sylvie (aide à préserver l'héritage)	Famille	Audrey
Support familial	Famille	Audrey
Vacances à la ferme des grands-parents	Famille	Bernard
Espoir dans la vie et se sentir impartit d'une mission ou d'un but	Identité	Ana
Résilience (se battre pour s'en sortir)	Identité	Bernard
Relations intimes aidantes	Relation intimes	Ana
Pacte de vie	Soi	Bernard
Valeur personnelle méritée	Soi	Bernard

Des 18 facteurs de protections individuels identifiés, 1 touche le capital économique, 1 le capital culturel, 2 le capital social, 9 la famille, 2 l'identité, 1 les relations intimes et 2 « soi » (des traits associés à la personne elle-même).

Il ressort principalement du tableau que la famille est le facteur ayant le plus influencé positivement le parcours des participants via des relations significatives forgées à tout moment de la vie.

Tableau 5.9 – Facteurs de protections sociaux et macrosociaux

Facteur de protection	Facteur conceptuel	Source
Prise en charge par l'école primaire	Accès aux services	Sylvain
Psychiatre « humaine » (femme)	Accès aux services	Sylvain
Thérapie psychologique (SIPUS et autres)	Accès aux services	Audrey, Bernard
Pensionnat privé	École	Robert
Aide sociale	Mécanismes de protection sociale	Bernard, Robert, Sylvain
Direction de la protection de la jeunesse (DPJ)	Mécanismes de protection sociale	Robert
Programme gouvernementaux (Trait d'union, PAAS, Jeunes en action, etc.)	Mécanismes de protection sociale	Audrey, Bernard, Robert, Sylvain
Protection de la jeunesse	Mécanisme de protection sociale	Bernard
Support médical	Mécanismes de protection sociale	Ana
Suivis psychosociaux	Mécanismes de protection sociale	Ana, Sylvain
Espoir dans l'avenir, dans les générations futures	Valeurs sociales	Audrey, Bernard
Voisinage (dans l'est)	<i>Vivre-ensemble</i>	Audrey

Concernant les facteurs de protection sociaux et macrosociaux, nous comptons 6 facteurs sociaux (3 accès aux services, 1 école et 2 *vivre-ensemble*) et 6 macrosociaux (mécanismes de protection sociale uniquement).

Ces facteurs démontrent principalement de l'importance pour le gouvernement d'offrir des services de qualité à la population : écoles, spécialistes, aide sociale, etc. Ce portrait nuance certaines critiques élaborés précédemment en ajoutant la notion que la qualité d'un service peut différer selon les perceptions de la personne qui le reçoit, mais qu'il peut également y avoir variations entre les établissements et entre les professionnels prestataires.

Tableau 5.10 – Facteurs de protections mixtes

Facteur de protection	Facteur conceptuel	Source
Accès à de la médication	<ul style="list-style-type: none"> • Accès aux services • Mécanismes de protection sociale 	Audrey, Robert
Bénévolat	<ul style="list-style-type: none"> • Identité • <i>Vivre-ensemble</i> 	Audrey
Emploi et revenu stable	<ul style="list-style-type: none"> • Travail • Capital Économique • Capital social • Identité 	Audrey, Robert
Ressources locales (organismes communautaires et autres)	<ul style="list-style-type: none"> • Accès aux services • Mécanismes de protection sociale 	Ana, Audrey, Bernard, Robert, Sylvain
Travailleur social dans le milieu scolaire	<ul style="list-style-type: none"> • Accès aux services • Mécanismes de protection sociale 	Ana

Les facteurs de protection mixtes présentés sont au nombre de 5 et constitués de plusieurs niveaux de facteurs. Le point saillant, puisqu'affectant l'ensemble des participants est celui des ressources locales, autant communautaires, institutionnelles qu'autres : il apparait crucial d'avoir accès à des ressources de proximité qui peuvent répondre à une palette large de demandes.

5.2.5 Comment prévenir la vulnérabilité

À l'intérieur des entrevues se trouvait une question commune touchant la prévention de la vulnérabilité : comment la prévenir. Voici un tableau présentant les réponses obtenues.

Tableau 5.11 – Stratégies de prévention de la vulnérabilité

Stratégies de prévention	Facteur conceptuel	Source
Accroître l'offre de logements sociaux	<ul style="list-style-type: none"> • Accès aux services • Logement • Capital économique 	Audrey
Aller davantage vers les gens (responsabilité populationnelle)	<ul style="list-style-type: none"> • Accès aux services • Mécanismes de protection sociale 	Ana
Augmenter la vigilance aux signes de vulnérabilité	<i>Vivre-ensemble</i>	Ana
Augmenter la visibilité des ressources	Accès aux services	Ana
Augmenter les services (prévention, soutien, intervenants)	<ul style="list-style-type: none"> • Accès aux services • Mécanismes de protection sociale 	Ana, Audrey, Sylvain
Enseignement « extra-académique » (comment communiquer, comment résoudre des problèmes, etc.)	<ul style="list-style-type: none"> • Accès aux services • École 	Robert
Être moins individualistes, plus socialistes	Valeurs sociales et idéologies gouvernantes	Ana
Offrir des thérapies préventives à l'école (croissance personnelle, découverte de soi, etc.)	<ul style="list-style-type: none"> • Accès aux services • École 	Robert
Revenir au « local » (proximité, entreprises locales)	Valeurs sociales et idéologies gouvernantes	Bernard
Revoir les services pour réintégrer le marché du travail (formations plus adéquates aux besoins, rémunérer plus, donner plus)	<ul style="list-style-type: none"> • Accès aux services • Mécanismes de protection sociale 	Audrey

Parmi ces 10 stratégies proposées, quelques thèmes se dégagent : accroître ou améliorer certains aspects des services existants, sensibiliser et éduquer le grand public (à travers le système d'éducation publique ou non), adresser un message différent à la population quant aux priorités

individuelles et aux valeurs collectives ainsi que mettre au point une stratégie de décentralisation ramenant les organismes et les entreprises plus proche des personnes.

5.3 Analyse basée sur la théorie de la structuration

Suivant les facteurs identifiés au sein des parcours de vie, nous jugeons nécessaire de bonifier les résultats avec une analyse supplémentaire basée sur la théorie de la structuration. Cette analyse permet de dégager des facteurs non mentionnés dans les discours, mais apparents via les actions, motivations et raisonnements des participants. Ces éléments complètent le portrait des facteurs sociaux et macrosociaux. Les constats tirés de cette analyse touchent principalement l'accès aux services sous différentes formes (aide sociale, aide psychosociale incluant la psychiatrie), mais également la non-participation au marché du travail, le manque de *vivre-ensemble* et le désengagement politique.

Avant de traiter des constats, nous jugeons nécessaire de rappeler qu'une des conséquences attendues de la vulnérabilité sociale est la passivité. Nous verrons que cette passivité est perceptible au sein des explications fournies et qu'elle ne constitue pas des traits individuels des participants.

Le premier constat touche essentiellement l'accès aux services incluant les demandes et les manques liés à l'aide sociale, ainsi que les absences de demandes envers les services psychosociaux incluant les services liés à la psychiatrie. Concernant le premier volet, soit les demandes liées à l'aide sociale, nous constatons que l'ensemble des participants en est touché. Chacun d'eux, à un moment ou un autre de leur vie, a refusé l'aide sociale ou l'a accepté à contrecœur. Plusieurs motifs entrent en ligne de compte : préjugés et stigmates associés au statut de bénéficiaire, état de santé mentale perturbé et croyances idéalisées liées au travail salarié. Selon les expériences répertoriées, les préjugés et stigmates semblent entretenus et cultivés par le système lui-même (via les agents et agentes de l'aide sociale et via les discours et actions politiques) en plus de faire partie des valeurs véhiculées par la société au sens large. Nous l'avons vu via le parcours d'Audrey : le système considère les bénéficiaires comme des fraudeurs potentiels qu'il faut surveiller étroitement et rétroactivement (plutôt que comme des personnes nécessitantes). De plus, certaines personnes, incluant des membres de la famille, considèrent les bénéficiaires comme des lâches, des bons à rien, etc. Rappelons également la lourde bureaucratie qui gouverne le fonctionnement interne du service et conséquemment l'effet contraignant sur les personnes ayant de la difficulté à s'organiser ou encore à lire. Ces perceptions véhiculées, tout

comme le fonctionnement du système d'aide sociale, affectent nécessaire la motivation de personnes qui pourraient opter pour le *statu quo* plutôt qu'entreprendre des démarches de changements. Nous pouvons ici établir un parallèle intéressant avec la typologie d'Esping-Anderson et l'état providence libéral où, via des conditions d'admissibilités strictes et connues de tous (fonctionnement particulariste), la personne bénéficiant d'un service se voit stigmatisée et potentiellement victime de sanctions (nous pourrions parler du récent projet de loi 70 et de son programme Objectif emploi...). Une autre « motivation » à ne pas faire de demande à l'aide sociale est un état de santé mentale perturbé. Plusieurs des participants ont nommé juger leur état de santé comme trop sévère ou encore entretenir l'impression que d'autres personnes pourraient en bénéficier davantage qu'eux pour éviter de faire une demande. Là encore, l'aide sociale pourrait en faire plus pour diffuser un message positif invitant les personnes nécessitantes à faire une demande ou encore à les aider à chercher une aide appropriée. Nous constatons que les participants se voient souvent proposer l'aide sociale à travers d'autres services (DPJ, hospitalisation) sans implication du ministère concerné. Finalement, certaines croyances liées au marché du travail promeuvent une participation inconditionnelle au travail salarié comme étant *la façon* de participer à la société et y acquérir une valeur tout en étant *la solution* pour se libérer de la pauvreté. Nous pensons également à propos d'apporter l'élément des manques (nombreux et constants) vécus sous l'aide sociale comme carburant à l'idéalisation du marché du travail et, conséquemment, aux refus de demander l'aide sociale. Il est intéressant de réfléchir sur ces points : par exemple, un système d'aide sociale mieux opérationnalisé pourrait permettre aux personnes d'avoir accès à un revenu minimum garanti tout en promouvant la participation à un travail salarié complémentaire. De cette façon, les personnes pourraient tenter l'expérience en respectant leurs limites et sans craindre de perdre leurs acquis.

Concernant le deuxième volet de l'accès aux services touchant les absences de demandes aux services psychosociaux ou encore leurs refus, l'ensemble des participants semble encore une fois touché. Cet élément est cependant moins direct, puisque déduit à la fois de comportements et paroles observés, mais également de déductions par l'entremise d'absences de faits. Nous constatons que les participants attendent souvent une « crise » (état sévère souvent entraîné par l'accumulation de plusieurs événements) avant de faire une demande formelle auprès d'organismes communautaires ou d'instances gouvernementales. À plusieurs reprises, ces crises se manifestent en comportements inadéquats (tentative ou propos suicidaires) les amenant

subséquentement à obtenir les services nécessaires. Un des motifs mentionnés par quelques participants est celui des listes d'attentes ou des refus de service : les gens croient qu'ils devront composer avec une attente prolongée afin d'obtenir des services (même lorsqu'il y a référence d'un professionnel), ils s'attendent également à se les faire refuser (par des critères trop restreints ou simplement via un délai d'attente prolongé). Dans ces cas, il est incontestable que les services gouvernementaux devraient être bonifiés afin de mieux répondre aux besoins de la population. Un autre motif mentionné est similaire à celui évoqué par rapport à l'aide sociale : un état jugé trop sévère ou encore la croyance que d'autres personnes pourraient en bénéficier davantage. Il serait nécessaire pour des institutions comme les CISSS et les CIUSSS de se réapproprier des stratégies de responsabilité populationnelle afin de faciliter l'accès aux services, l'accompagnement en cas de refus et la prise en charge lorsque nécessaire. Le dernier motif répertorié est plus spécifique à la psychiatrie : plusieurs participants évitent d'aller consulter des médecins ou des psychiatres lorsqu'ils vivent des difficultés en lien avec leur santé mentale par souci de se voir uniquement prescrire de la médication, de se voir hospitalisé ou encore de se voir mal servi (sortir dans un plus mauvais état qu'à l'entrée). Plusieurs points découlent de ce motif dont le manque d'aide perçu par les gens, le réflexe perçu comme trop prononcé de recourir aux médicaments psychotropes, une méconnaissance couplée d'une crainte face aux dispositifs légaux permettant la garde forcée en psychiatrie et une aversion envers le milieu hospitalier. Conséquemment, nous pouvons questionner le type de relation et d'attitude offert par les professionnels de la santé, leur réponse rapide vers la médication (possiblement au détriment de traitements psychosociaux) découlant d'un système de la santé orienté d'abord vers l'efficacité et l'efficience (plutôt qu'orienté vers la personne), une communication insuffisante des mécanismes légaux entourant la psychiatrie et finalement un milieu hospitalier décourageant les visites médicales.

Le deuxième constat touche le marché du travail. En parallèle avec ce qui a été dit plus tôt sur l'aide sociale, nous constatons que la majorité des participants entretiennent l'idée de réintégrer le marché du travail, mais que peu d'entre eux s'y rapprochent concrètement. Que ce soit des expériences négatives vécues dans le passé, des peurs associées à la mise en péril d'acquis ou encore des craintes concernant leurs capacités et habiletés, les participants n'osent pas tenter l'expérience même s'ils entretiennent des croyances positives à cet effet. Pour certains qui l'ont fait, de fausses attentes envers le travail salarié les ont poussés à risquer leur santé afin d'y

accéder dans des conditions précaires (travail de nuit, sous pression). Cette situation ramène à la nécessité de diffuser un message de diversité concernant la participation sociale (promouvant entre autres le bénévolat) en plus de favoriser une flexibilité des conditions de travail permettant d'accommoder et de respecter les personnes avec des limites physiques ou mentales. Peut-être que pour plusieurs des participants, le simple espoir de réintégrer le marché du travail, incluant l'ensemble des avantages symboliques associés, est suffisant pour leur permettre de rêver à une vie meilleure.

Le troisième constat réfère au *vivre-ensemble* : nous observons que la majorité des participants n'ont pas de voisinage de qualité et ont encore moins de sentiment d'appartenance à leur communauté ou à leur quartier. Les motifs expliquant ces choix sont toutefois peu explicités au sein des discours. Nous savons que l'emplacement est un facteur clé dans le développement de cet aspect et que celui-ci est fortement corrélé aux capacités financières des participants. Conséquemment, la concentration des choix de logements abordables semblent rassembler les personnes vivant avec des contraintes au sein d'espaces restreints et mine immanquablement la mixité sociale nécessaire au sentiment de collectivité. Également, nous savons qu'une ouverture de la part de l'ensemble des acteurs est nécessaire au développement de relations et qu'un certain degré de similarité facilite les rapprochements. Encore une fois, les espaces où les logements sont abordables pour les personnes ayant un faible capital économique ne semblent pas favoriser ces conditions.

Le quatrième et dernier constat traite quant à lui du désengagement envers « le » politique (au sens d'actions affectant de près ou de loin le climat politique et même le *vivre-ensemble*). L'ensemble des participants critique sévèrement le gouvernement libéral en place. Ils jugent disproportionnées ses nombreuses coupures et désapprouvent plusieurs fonctionnements du système politique dans son sens large incluant le système électoral. Par contre, les participants ne s'investissent pas dans un changement. Les motifs sont variés : sentiment de manquer de connaissances, désillusion et fatalisme face au politique, ainsi qu'un manque perçu de mouvements rassembleurs. En premier lieu, la scène politique, incluant les actions gouvernementales et les partis politiques, est aride et difficile d'approche : les documents sont fastidieux et utilisent un langage trop sophistiqué souvent non nécessaire, les enjeux de sociétés sont complexes et peu explicités à la population, les réponses politiques sont présentées de façon simpliste et tendancieuse, les politiciens ont la « langue de bois » et ils ne disent pas

nécessairement la vérité, la classe politique a pour objectif premier de faire valoir les intérêts de petits groupes spécifiques au détriment des ceux des citoyens (sentiment de corruption et de collusion). En deuxième lieu, les espoirs brisés (via des promesses électorales négligées), le manque de vision ou de projets d'envergure et la grande similarité entre les partis politiques créent une atmosphère de découragement et une impression de stagnation (« *tu choisis la marionnette qui va donner le spectacle* »). Également, les participants parlent de mouvements de contestation dans d'autres pays et soulignent qu'il n'y a rien de tel ici. Couplé au premier point touchant la méconnaissance, nous pensons que les gens ne savent pas nécessairement comment créer le changement, par où commencer, quoi faire, comment le faire, etc. Bref, il est marquant de constater l'unanimité des critiques et le manque apparent d'actions portées.

L'analyse basée sur la théorie de la structuration, bien que sommaire, permet tout de même de mieux comprendre certains comportements des participants en relation avec les contraintes structurelles découlant des systèmes avec lesquels ils transigent. Cela nous renseigne sur les processus décisionnels réalisés par les participants ainsi que sur les interactions entre les individus et leur environnement. L'analyse permet également de dégager d'intéressantes pistes de solutions afin d'endiguer la vulnérabilité sociale, solutions s'arrimant aux niveaux social et macrosocial.

CHAPITRE 6

CONCLUSION

Ce sixième et dernier chapitre vise d'abord à unifier l'ensemble des analyses effectuées de façon à répondre à la question de recherche et aux objectifs poursuivis, puis permet de compléter l'étude avec un partage de ses forces et limites pour finaliser avec les conclusions regroupant les nouveaux savoirs identifiés.

6.1 Réponses aux objectifs poursuivis

La question de recherche initiale sur laquelle l'ensemble de la présente étude fut réalisée se déployait comme suit : « Quels sont les facteurs d'apparition et de maintien de la vulnérabilité sociale associés aux parcours de vie d'individus en situation de vulnérabilité à Sherbrooke? ». Nous croyons que nous avons répondu substantiellement à cette question, bien que partiellement, dans l'analyse des cinq situations. Nous croyons que ces sections permettent de dresser un portrait rigoureux des différents facteurs recensés dans la présente étude en lien avec le cadre conceptuel utilisé.

Les deux autres sous-objectifs de recherche : expliciter les interactions entre les différents niveaux de facteurs et offrir des pistes de réflexion afin d'alimenter de futurs programmes d'interventions ou des politiques sociales nécessitent cependant une plus grande couverture.

L'influence entre les différents niveaux de facteurs est, tel que prévu, complexe et difficile à dissocier. Il ressort cependant deux éléments notables : les facteurs individuels sont beaucoup plus nombreux que les autres niveaux de facteurs et l'ensemble des facteurs, qu'ils soient individuels, sociaux ou macrosociaux, est directement influencé par les autres niveaux. Premièrement, nous avons répertorié 41 éléments individuels contre 19 sociaux, 11 macrosociaux et 14 multifactoriels. Ceci n'est pas tellement surprenant, car la méthodologie de la présente étude s'intéressait justement aux parcours individuels. Il ressort tout de même que pour la majorité des participants, ce sont davantage des éléments propres à leur vie qui créent ou maintiennent la vulnérabilité sociale. Bien entendu, ces facteurs, bien qu'individuels, présentent

tout de même une forte relation avec leur environnement social composé entre autres de la famille et des relations intimes. Cependant, il est intéressant de constater que les facteurs macrosociaux constituent le niveau de facteur où il y a le plus de corroborations entre les différents participants, attestant ainsi la pertinence des choix effectués au sein du cadre conceptuel. En ajoutant les éléments tirés de l'analyse basée sur la théorie de la structuration, nous concluons positive la pertinence d'avoir coupé l'analyse des facteurs en trois niveaux distincts permettant ainsi une analyse plus fine et détaillée de la réalité des participants.

Deuxièmement, nous constatons l'interinfluence des niveaux étudiés au niveau de situations réelles : les aléas de la vie sont rarement aussi coupés qu'ils sont présentés dans la présente étude, nous apercevons au sein des parcours des participants une cohérence interne ou encore un fil conducteur entre les différents éléments de leur vie faisant appel à une combinaison indissociée de niveaux de facteurs. En d'autres termes, nous réaffirmons la nécessité de garder une vue d'ensemble sur la vie des participants, car la catégorisation des éléments les affectant ne peut être faite qu'*a posteriori* et limite la compréhension globale de leurs situations. Les éléments classés au sein des facteurs multifactoriels représentent bien cette réalité : le plus important dans la vie des personnes semble davantage lié à l'aspect temporel ou au « timing », soit la période de temps durant laquelle les éléments surviennent, que la nature ou l'origine des éléments en elle-même. Ceci trace un parallèle immanquable avec les éléments fondateurs de la théorie régissant les parcours de vie (la vie se déroule dans le temps, la vie est faite de multiples aspects, les vies sont interreliées et les vies se déroulent dans des milieux socialement construits) de même que les périodes de transition explicitées au sein de la section 2.2.1 du chapitre 2. Ceci dit, nous constatons la complexité des interrelations entre les niveaux de facteurs à plusieurs reprises au sein de l'étude. Nous pouvons également valider certaines hypothèses énoncées au sein du cadre conceptuel : les personnes ont peu l'impression de détenir un véritable pouvoir sur l'aspect macrosocial de leur environnement même si elles incarnent une partie d'un contre-courant idéologique par leurs discours ainsi que leur façon d'être. Également, les facteurs sociaux servent de tampon ou de manifestations accessibles par les acteurs des éléments moins tangibles associés aux facteurs macrosociaux. Parallèlement, nous notons que les facteurs macrosociaux, bien que symboliquement distants des individus, ont tout de même une influence directe sur leurs croyances et leur capacité ou motivation à reprendre le pouvoir sur leur vie, et ce, de façon distincte des facteurs sociaux. Il semble que la proximité associée aux facteurs sociaux permet

aux individus d'attribuer un sens plus facilement et qu'ainsi, il apparaît plus simple de faire face à ces éléments de façon à les traiter personnellement, avec ou sans l'aide de proches. En contrepartie, l'aspect intangible des facteurs macrosociaux semble complexifier la résolution de difficultés vécues à ce niveau, pouvant allonger le processus de rétablissement sur plusieurs années tout en teintant négativement les perceptions et les croyances des personnes.

Pour répondre à la seconde question concernant les pistes de réflexion permettant d'alimenter de futurs programmes d'interventions ou des politiques sociales, nous nous basons sur les constats tirés jusqu'ici, ainsi que sur les éléments de réponse apportés par les participants au sein de la section 5.2 et 5.3 du chapitre 5. Il ressort que l'intervention psychosociale avec des personnes souffrant de vulnérabilité sociale nécessite un contact personnel, humain, chaleureux et bienveillant. Ce contact peut être initié par la personne ou un professionnel, dans n'importe quel lieu et à n'importe quel moment. En effet, chaque personne est différente et peut prendre un chemin unique pour arriver au même objectif, de là la nécessité d'offrir plusieurs possibilités. Bien entendu, la notion de « timing » est toujours aussi importante et une personne peut refuser une aide ou un service, mais l'essentiel est de lui ouvrir une porte qu'elle pourra prendre lorsqu'elle se sentira prête, et ce, tout en lui permettant d'être écoutée, entendue et considérée. Lorsque le contact est initié et que la personne est volontaire et motivée au changement, il apparaît crucial de remettre en question certaines croyances entretenues par la personne sur elle-même, les autres ou le monde tout en lui offrant une vision de responsabilité partagée (moins individuelle) des problèmes qui l'affectent. Le plus important semble tout de même la reprise de pouvoir : la personne doit sentir qu'elle est capable, individuellement ou collectivement, de changer des éléments qui affectent sa vie. Le professionnel peut l'aider individuellement à traiter certaines difficultés, mais plusieurs personnes nécessiteront tôt ou tard l'appui de pairs et l'appartenance à un groupe ou une communauté.

L'autre élément touche plutôt la prévention de la vulnérabilité sociale via une révision des programmes sociaux ou encore des façons de faire existantes au sein des différents organismes communautaires et institutionnels. Tout d'abord, il paraît essentiel de réaffirmer la nécessité pour tout programme social de considérer les personnes selon une approche holistique ou globale prenant en considération les facteurs individuels, certes, mais également les facteurs environnementaux (ici catégorisés comme facteurs sociaux et macrosociaux, mais largement répandus dans la littérature scientifique sous l'égide de déterminants sociaux de la santé). Une

réponse individuelle à un problème social ne permet pas de résolution satisfaisante sur une durée à long terme et est contre-productive en termes de ressources nécessaires. Ceci dit, voyons comment bonifier les solutions existantes : la majorité des suggestions des participants, et une bonne partie des difficultés vécues par ceux-ci, touche l'accès aux services et, par ricochet, les mécanismes de protection sociale. Que ce soit via l'accroissement de l'offre de logements sociaux, un principe de responsabilité populationnelle plus actif de la part des CISSS et des CIUSSS, une visibilité plus large des différents organismes, des services psychosociaux plus nombreux, mais surtout plus accessibles (en diminuant les listes d'attentes dans un délai raisonnable), une inclusion d'aspects psychosociaux au sein du cursus académique obligatoire (habiletés de communication, croissance personnelle, etc.) ou une révision en profondeur de certains programmes gouvernementaux (comme l'aide sociale ou le PAAS) couplée à une stratégie de décentralisation (mouvement de proximité), plusieurs possibilités existent chez nos décideurs publics. En plus de ces suggestions, nous pouvons ajouter la nécessité d'avoir des ressources d'aide stables (intervenants, organismes, etc.), la révision du processus et de certaines pratiques psychiatriques, la valorisation du *vivre-ensemble* et de la vie de quartier ainsi que la mise en place d'une stratégie gouvernementale large gravitant autour de plusieurs thèmes : diversifier les formes de participation dans la vie sociale (incluant le bénévolat), accepter de demander de l'aide lorsque nécessaire, valoriser l'entraide plutôt que la compétition, etc. Tous ces éléments permettraient d'assurer plus efficacement un soutien ou un filet social afin de réduire les perturbations vécues dans la vie de tous les jours. Par exemple, un programme d'aide sociale plus généreux et plus accessible permet à une personne nécessitant d'arriver plus facilement à se loger et se nourrir de façon à se rétablir plus rapidement en diminuant le stress vécu au niveau financier. L'objectif ultime est d'offrir des possibilités aux gens tout en envoyant un message d'acceptation et de motivation à soutenir, soit en leur redonnant le pouvoir de changer les éléments de leur vie qu'ils jugent problématiques.

6.2 Forces et limites

La présente étude comporte plusieurs forces, mais également certaines limites qui sont importantes à la compréhension des résultats.

6.2.1 Forces

La principale force de l'étude est de mettre à l'avant-plan et, de surcroît de façon très détaillée, les parcours de vie de cinq personnes en situation de vulnérabilité à Sherbrooke. Cette

présentation permet au lecteur et à la communauté scientifique s'intéressant à des questions similaires d'avoir un portrait juste et complet de situations de vie imbriquées dans leur contexte historique, personnel et social. Cela permet également d'obtenir une analyse à la fois intégrale et détaillée des différents facteurs recensés, incluant les liens entretenus entre les niveaux de facteurs.

Une seconde force est d'utiliser un cadre conceptuel bien défini permettant une compréhension et une classification précise des éléments analysés. L'explicitation des différentes théories relatives aux parcours de vie, à la théorie de la structuration ainsi qu'aux facteurs retenus a laissé place à une analyse riche et bien organisée des parcours recueillis.

Comme troisième force de l'étude, nommons les entrevues semi-dirigées et la démarche inductive permettant de dépasser le cadre conceptuel en laissant place aux initiatives personnelles et relationnelles entre le chercheur et les participants. La flexibilité de cette démarche a permis de réaliser des entrevues avec la collaboration des participants tout en bonifiant les analyses à l'aide de contenu non planifié.

Finalement, l'utilisation du concept de vulnérabilité sociale a ouvert les possibilités concernant la recension et la compréhension des facteurs affectant la vie des individus en permettant une vision holistique des difficultés vécues.

6.2.2 Limites

La première limite est le nombre restreint de participants à la présente étude (5) ainsi que la méthode de recrutement. Par contre, puisqu'il s'agit d'une étude qualitative, un nombre élevé de participants n'est pas nécessaire puisque les résultats ne sont pas d'ordre statistique. Cependant, le nombre de participants affecte tout de même la généralisation des résultats et un échantillonnage plus important aurait permis une analyse plus riche.

Qui plus est, la démarche de recrutement gravitant autour des organismes communautaires entraîne un effet de similarité dans la situation de vie présente des participants : chacun d'eux bénéficiant au moment de l'étude de services psychosociaux variés. Également, le recrutement au sein d'organismes communautaires a entraîné certaines particularités, dont la présence élevée de troubles de santé mentale, une forte occurrence d'orientations sexuelles LGBT ainsi que la présence accrue de difficultés socio-économiques comme la pauvreté. Ces caractéristiques entraînent sans nul doute des complications supplémentaires dans la vie des participants et cela

dresse un portrait probablement plus prononcé des difficultés vécues contrairement à une population ne présentant pas ces mêmes caractéristiques.

La deuxième limite affecte la portée de l'analyse basée sur la théorie de la structuration. Nous sommes quelque peu déçus des résultats de cette analyse due au fait qu'un manque de données pertinentes en a limité les possibilités. Il semble en effet nécessaire pour assurer la pertinence d'une telle analyse d'avoir des entretiens spécifiques sur les sujets à traiter. Dans la présente étude, il aurait été pertinent, suivant une première analyse des résultats, de pouvoir retourner questionner les participants sur des événements précis de façon à creuser davantage leurs motifs.

Une troisième limite découle des contraintes de temps à la réalisation de la présente étude. Il aurait été fort pertinent de pousser l'analyse des facteurs de protection plus loin que nous l'avons fait, mais cela est présentement impossible. Afin de tirer le maximum des données recueillies, une seconde étude pourrait reprendre cet aspect dans un travail subséquent.

La quatrième et dernière limite concerne l'aspect collectif de la vulnérabilité sociale. Vu la nature de la présente étude et sa méthodologie, l'aspect collectif entourant le concept de vulnérabilité sociale n'a été qu'effleuré. Il serait justifié de porter une étude similaire en questionnant non pas des individus, mais des communautés.

6.3 Conclusion

La vulnérabilité sociale est un concept puissant qui traite de réalités bien ancrées au sein d'une partie de la population. Nous l'avons vu au sein des parcours des cinq participants, ce phénomène social se crée et se maintient d'une multiplicité de façons.

La présente étude apporte de nouvelles informations permettant de mieux saisir cette forme de vulnérabilité. Au niveau individuel, la vulnérabilité sociale est caractérisée de premiers épisodes apparaissant fréquemment en bas âge via des complications biologiques ou un environnement familial dysfonctionnel. Elle croît principalement via l'expérience d'événements traumatiques ou encore via l'accumulation de situations non traitées, et davantage lorsqu'il y a rapide succession ou simultanéité d'événements. Elle se loge à l'intérieur de la personne, au sein de ses croyances, de son identité ou de ses perceptions. Lors de dépassements des capacités personnelles, elle se manifeste souvent par des crises (souvent des comportements autodestructeurs comme des gestes suicidaires), mais également par une résignation face à la vie et aux situations oppressantes. Finalement, elle est souvent liée à des contacts relationnels où la confiance est bafouée.

Au niveau social, la vulnérabilité sociale s'entretient et s'accroît par un accès difficile aux services, limitant ainsi les capacités de rétablissement face aux difficultés, mais également par des expériences négatives entourant les processus d'aide, ainsi que par divers accroc associés à la fois au logement ou à l'instabilité résidentielle, aux limites d'opportunités de conditions de travail décentes, ou encore à des conflits sociaux (*vivre-ensemble*).

Concernant le niveau macrosocial, la vulnérabilité sociale s'accroît par des messages stigmatisants et oppressants perçus comme provenant de l'environnement social (être sur l'aide sociale signifie être au crochet de la société, il faut travailler pour avoir une valeur dans la société, etc.) et par des actions gouvernementales réduisant ou limitant les services (diminution du financement des banques alimentaires, des organismes communautaires et des services à la population). Elle se développe en retirant ou limitant les pouvoirs des citoyens face à des enjeux complexes comme la rigidité biaisée du système électoral. Elle trouve écho dans les multiples difficultés vécues au sein de programmes gouvernementaux (aide sociale, PAAS, familles d'accueil et psychiatrie) et elle se nourrit de valeurs sociales qui ne font pas sens pour les personnes.

La vulnérabilité sociale peut également provenir de multiples sources simultanément, créant ainsi un choc intense pour les personnes : elle précipite la fin de projets personnels, accompagne un déménagement forcé, suit la mort d'une personne chère ou encore suit un constat d'échec face aux incapacités personnelles et sociales. Également, de façon très prononcée, elle s'installe en parallèle avec les « failles » des personnes, comme les problématiques de santé mentale, de façon à amplifier les symptômes tout en limitant les possibilités. Qui plus est, elle apparaît presque assurément avec l'annonce d'un diagnostic en santé mentale, laissant planer un doute sur la façon dont ces diagnostics sont traités par le système.

Nous avons également constaté que la vulnérabilité sociale est habituellement globale; elle tend à contaminer les différents niveaux de facteurs. Les niveaux sont également interreliés entre eux, facilitant la généralisation des difficultés. Par exemple, un événement social, comme une perte d'emploi, peut affecter l'identité de la personne tout comme il peut mener à des expériences négatives liées aux programmes de soutien gouvernemental.

Quant aux possibilités d'action pour la prévenir ou, du moins, la réduire, une panoplie de pistes est identifiée touchant à la fois les interventions individuelles et une révision des services offerts. Notons que pour assurer la réalisation de ce second aspect, une direction claire doit être portée

par le gouvernement de façon à porter des actions concrètes et cohérentes avec l'objectif de réduire la vulnérabilité sociale. Nous avons vu à plusieurs reprises que les actions actuelles sont insuffisantes et risquent d'amplifier la vulnérabilité ressentie chez les personnes, et ce, même si l'objectif initial est d'aider. Nous sommes d'avis qu'un réinvestissement financier massif dans les services psychosociaux est nécessaire à cet effet et qu'il doit s'accompagner d'une révision de plusieurs programmes et services.

Au final, soyons optimistes, mais critiques face aux actions portées par l'ensemble des acteurs entourant la question de la vulnérabilité sociale. L'idéologie néolibérale portée par le présent gouvernement libéral sous les directives du premier ministre Philippe Couillard joue défavorablement à endiguer les causes de la vulnérabilité sociale. Plusieurs des actions portées au cours des derniers mois entretiennent un système de valeurs basé sur la réalisation et le mérite justifiant plusieurs coupures au sein de services nécessaires à la population (santé et services sociaux, éducation, etc.). Néanmoins, la reconnaissance grandissante de l'impact des déterminants sociaux de la santé dans l'espace scientifique et auprès de la santé publique, tout comme celle des concepts liés à la vulnérabilité sociale comme l'exclusion et la pauvreté, permettent d'espérer des actions concrètes et cohérentes qui permettront, à long terme, de diminuer les souffrances et les drames vécus par tout un chacun.

BIBLIOGRAPHIE

- Anderson, L., et D.A. Snow (2001). « L'exclusion sociale et le soi : une perspective d'interactionnisme symbolique », *Sociologie et sociétés*, vol. 33, n° 2, p. 13-27.
- Association médicale canadienne (2013). *Les soins de santé au Canada : Qu'est-ce qui nous rend malades?*, [En ligne], http://www.cma.ca/multimedia/CMA/Content/Images/Inside_cma/Advocacy/HCT/What-makes-us-sick_fr.pdf (Consulté le 15 novembre 2013).
- Association pour une solidarité syndicale étudiante (ASSÉ). (2014). *À qui profite l'austérité budgétaire?*, [En ligne], <http://www.austerite.org/fr/> (Consultée le 10 décembre 2013).
- Bédard, R. (1983). « Crise et transition chez l'adulte dans les recherches de Daniel Levinson et de Bernice Neugarten », *Revue des sciences de l'éducation*, vol. 9, n° 1, p. 107-126.
- Béland, D. et A. Lecours. (2011). « Le nationalisme et la gauche au Québec », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 14, no 1, p. 37-52.
- Bernard, P. (2006). Document inédit intitulé « L'approche des parcours de vie ».
- Blaxter, M. (2003). « Biology, social class and inequalities in health. Their synthesis in "health capital" », dans S. J. Williams, L. Birke et G. A. Bendelow (dir.), *Debating biology*, London, Routledge, p. 69-83.
- Boismenu, G. et Noël, A. (1995). « La restructuration de la protection sociale en Amérique du Nord et en Europe », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 24, p. 49-85.
- Bourdieu, P. (1986 [a]). « The forms of capital », dans J. G. Richardson (dir.), *Handbook of theory and research for the sociology of education*, Connecticut, Greenwood Press Inc., p. 241-258.
- Bourdieu, P. (1986 [b]). « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63, p. 69-72.
- Bourdon, S., J. Charbonneau, L. Cournoyer et L. Lapostolle (2007). *Famille, réseaux et persévérance au collégial Phase 1. Rapport de recherche*. Sherbrooke : Équipe de recherche sur les transitions et l'apprentissage (ÉRTA), [En ligne], <http://www.erta.ca/media/publications/bourdon-et-al-famille-reseaux-perseverance-2007.pdf> (Consulté le 6 septembre 2014).
- Bourque, M. et A. Quesnel-Vallée (2006). « Politiques sociales : un enjeu de santé publique? », *Lien social et Politiques*, n° 55, p. 45-52.

- CANADA, STATISTIQUE CANADA (2011[a]). « Série "Perspective Géographique", Recensement de 2011 », [En ligne], <<http://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2011/as-sa/fogs-spg/Facts-cma-fra.cfm?LANG=Fra&GK=CMA&GC=433>> (Consulté le 6 septembre 2014).
- CANADA, STATISTIQUE CANADA (2011[b]). « Immigration et diversité ethnoculturelle au Canada », *Enquête nationale auprès des ménages, 2011*, [En ligne], <<http://www12.statcan.gc.ca/nhs-enm/2011/as-sa/99-010-x/99-010-x2011001-fra.pdf>> (Consulté le 4 avril 2014).
- CANADA, STATISTIQUE CANADA (2012). « Mortalité par cause selon le niveau de scolarité du Canada : une étude de suivi sur 16 ans », *Rapports sur la santé*, [En ligne], <<http://www.statcan.gc.ca/pub/82-003-x/2012003/article/11700-fra.pdf>> (Consulté le 4 avril 2014).
- CANADA, STATISTIQUE CANADA (2013[a]). *Mesure du panier de consommation (base de 2011)*, [En ligne], <<http://www.statcan.gc.ca/pub/75f0002m/2013002/mbm-mpc-fra.htm>> (Consulté le 1^{er} juillet 2015).
- CANADA, STATISTIQUE CANADA (2013[b]). *Le revenu au Canada, 1976 à 2011*, [En ligne], <http://www.cepe.gouv.qc.ca/publications/pdf/MPC_faible-revenu_2002-2011.pdf> (Consulté le 15 novembre 2013).
- Carpentier, N. et D. White (2013). « Perspective des parcours de vie et sociologie de l'individuation », *Sociologie et sociétés*, vol. 45, n° 1, p. 279-300.
- CARRA – Commission administrative des régimes de retraite et d'assurances – (2013). *Seuil de faible revenu (avant impôt) pour chaque année selon la taille du ménage. Données pour l'année 2011*, [En ligne], <<http://cdn.carra.gouv.qc.ca/g%C3%A9n%C3%A9ral/pages/IN99KXXX00A001.aspx>> (Consulté le 20 avril 2014).
- Carter, T. et C. Polevychok (2004). *Housing is good social policy*. Ottawa : Canadian Policy Research Networks.
- Castel, R. (1994). « La dynamique des processus de marginalisation : de la vulnérabilité à la désaffiliation », *Cahier de recherche sociologique*, vol. 22, p. 11-27.
- Castel, R. (2003). *L'insécurité sociale : qu'est-ce qu'être protégé?*, Paris, Seuil, 95 p.
- CEPE – Centre d'étude sur la pauvreté et l'exclusion (2014). *L'exclusion sociale : construire avec celles et ceux qui la vivent*, [En ligne], <http://www.cepe.gouv.qc.ca/publications/pdf/CEPE_Lexclusion_sociale.pdf> (Consulté le 1^{er} juillet 2015).
- Châtel, V. (2003). « Agir en situation de vulnérabilité : un essai de problématisation? », dans V. Châtel et M.-H. Soulet (dir.), *Agir en situation de vulnérabilité*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 1-27.
- Châtel, V. (2010). « Au-delà de la vulnérabilité sociale, la vulnérabilité symbolique », dans V. Châtel et S. Roy (dir.), *Penser la vulnérabilité : visages de la fragilisation du social*, Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 201-238.

- Châtel, V. et M.-H. Soulet (dir.) (2003). *Agir en situation de vulnérabilité*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- Châtel, V. et S. Roy (2010). *Penser la vulnérabilité : visages de la fragilisation du social*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 243p.
- Chevallier, S. et C. Chauviré (2010). *Dictionnaire Bourdieu*, Paris, Ellipses, 175 p.
- Chouinard, M.-A. (2013). *Critiques sévères contre la ministre Maltais : La protectrice du citoyen s'inquiète de l'impact des changements à l'aide sociale*. Le Devoir, [En ligne], <<http://www.ledevoir.com/politique/quebec/374542/critiques-severes-contre-la-ministre-maltais>> (Consulté le 2 février 2013).
- Chung, R. (2007). « Domination, vulnérabilité et inégalité d'accès aux soins de santé », *Philosophiques*, vol. 34, n° 1, p. 133-152.
- Clavel, G. (1998). *La société d'exclusion. Comprendre pour en sortir*, Paris, Presses universitaires de France, 272 p.
- Collectif pour un Québec sans pauvreté (2014), *Collectif pour un Québec sans pauvreté*, [En ligne], <<http://www.pauvrete.qc.ca/>> (Consulté le 12 février 2013).
- Conseil National du Bien-Être Social (2001), *Le coût de la pauvreté*, [En ligne], <http://publications.gc.ca/collections/collection_2011/cnb-ncw/H68-53-2002-fra.pdf> (Consulté le 1^{er} juillet 2015).
- CRÉ de l'Estrie (2009). « Portrait socio-économique de la ville de Sherbrooke », [En ligne], <http://creestrie.qc.ca/wp-content/uploads/2009/11/Portraitsocioeconomique_sherbrooke_nov2009.pdf> (Consulté le 6 septembre 2014).
- De Singly, F. (1998). « Individualisme et lien social », *Lien social et Politiques*, n° 39, p. 33-45.
- Deslauriers, J.-P. (1991). *Recherche qualitative. Guide pratique*. Montréal : Chenelière/McGraw-Hill.
- Desmarais, D. (2009). « L'approche biographique », dans B. Gauthier (dir.), *Recherche sociale*, Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 361-389.
- Dupéré, M. (2010). *La participation citoyenne dans les entreprises d'économie sociale en santé mentale*. Centre de recherche d'information et de développement de l'économie sociale (CRIDÉS), Cahier N° 10-01, 53 p.
- Dupuis, A. (2010). « Critique de l'ingénierie organisationnelle du *Plan d'action en santé mentale 2005-2010* », *Santé mentale au Québec*, vol. 35, n° 1, p. 181-194.
- Frohlich, K., P. Bernard, R. Charafeddine, L. Potvin, M. Daniel et Y. Kestens (2008). « L'émergence d'inégalités de santé dans les quartiers : un cadre théorique », dans K. Forhlich, M. Koninck, A. Demers et P. Bernard., *Les inégalités sociale de santé au Québec*, Québec, Presses de l'Université de Montréal, 408 p.
- Giddens, A. (1997). *The constitution of society*. Traduit de l'anglais par Michel Audet (2004). Paris, Presses Universitaires de France, 474 p.

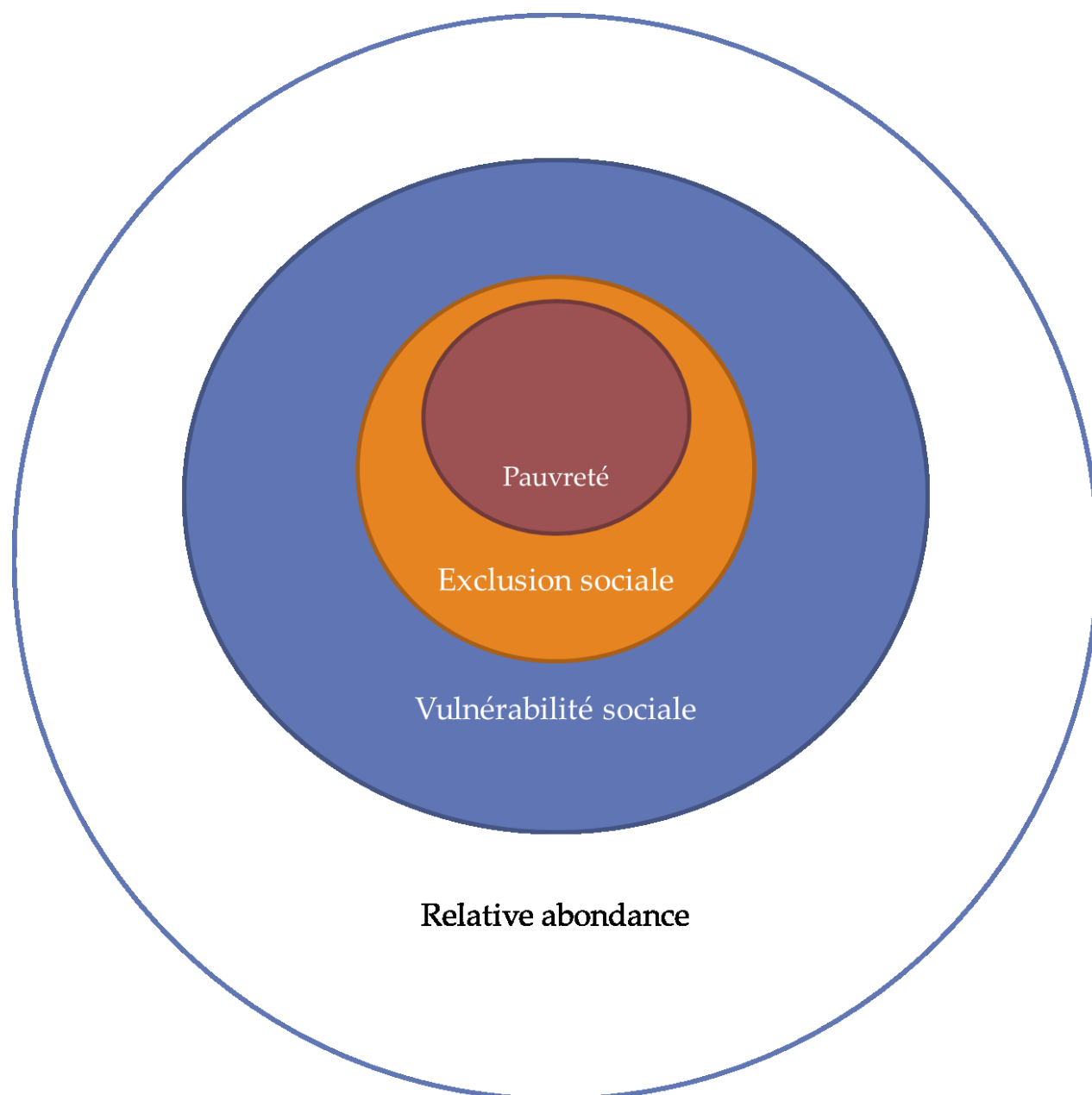
- Goffman, E. (1986). *Stigma : Notes on the Management of Spoiled Identity*, Englewood Cliffs, NJ, Prentice Hall.
- Groulx, L.-H. (2009). « La restructuration récente des politiques sociales au Canada et au Québec : éléments d'analyse », *Le Travail*, vol. 69, p. 9-46.
- Halpern, D. (1995). *Mental health and the built environment: More than bricks and mortar?*, London, Taylor & Francis.
- Institut de recherche et d'information socio-économique – IRIS –. *Accueil*, [En ligne], <<http://iris-recherche.qc.ca>> (Consulté le 6 septembre 2014).
- Kuh, D. et Y. Ben-Shlomo (1997). « A life course approach to chronic disease epidemiology », Oxford, UK, Oxford University Press.
- Lamoureux, J. (2001). « Marges et citoyenneté », *Sociologie et sociétés*, vol. 33, n° 2, p.29-47.
- Laurence, R.J. (2010). « Housing and health promotion: moving forward, *International Journal of Public Health*, vol. 55, n° 3, p. 145-146.
- Lecours, E. (2012). *Participation citoyenne et rétablissement en santé mentale au Québec*, Bibliothèque et Archives Canada, 207p.
- McAll, C. (2010). « Trajectoires de vie, rapports sociaux et production de la pauvreté », dans V. Châtel et S. Roy (dir.), *Penser la vulnérabilité : visages de la fragilisation du social*, Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 93-123.
- Merrien, F.-X. (1999) « La Nouvelle Gestion publique : un concept mythique », *Lien social et Politiques*, n° 41, p. 95-103.
- Mikkonen, J. et Raphael, D. (2010) « Social Determinants of Health: The Canadian Facts », Toronto: York University School of Health Policy and Management, 62 p.
- Mucchielli, A. (1996). *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin/Masson, 275 p.
- Namia, D. (2011). « Psychologisation ou singularisation? L'intervention sociale au temps de l'accompagnement », *Reflets : revue d'intervention sociale et communautaire*, vol. 17, n° 1, p.58-89.
- Observateur (2013). *Les inégalités sociales en santé : scolarité et santé*, [En ligne], <http://publications.santemontreal.qc.ca/uploads/tx_asssmpublications/Observateur_2013-04.pdf> (Consulté le 4 avril 2014).
- OEDC (2006). *Ville de Sherbrooke, Les faits saillants*, [En ligne], <<http://www.oedc.qc.ca/fichiers/oedc/tdb/430 - Ville de Sherbrooke Faits saillants.pdf>> (Consulté le 6 septembre 2014).
- Office québécois de la langue française (2010). *Grand dictionnaire terminologique*, [En ligne], <<http://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/index.aspx>> (Consulté le 23 janvier 2014).
- Organisation mondiale de la santé (2004). *Les déterminants de la santé : les faits*, sous la direction de Richard Wilkinson et de Michael Marmot, Danemark, 41 p.

- Organisation mondiale de la santé (2013). *Déterminants sociaux de la santé*, [En ligne], <http://www.who.int/social_determinants/fr/> (Consulté le 23 mars 2013).
- Paillé, P. et A. Mucchielli (2003). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin, 315p.
- Pascal, J., H. Abbey-Huguenin et P. Lombrail (2006). « Inégalités sociales de santé : quels impacts sur l'accès aux soins de prévention? », *Lien social et Politiques*, n° 55, p. 115-124.
- Patton, M. Q. (2002). *Purposeful Sampling* (pp.230-244) dans *Qualitative Research & Evaluation Methods* (3rd Edition). Thousand Oaks : Sage Publications.
- Paquet, G. (1994). « Facteurs sociaux de la santé, de la maladie et de la mort », dans Dumont, F., Langlois, S., et Y. Martin (sous la direction de), *Traité des problèmes sociaux*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 223-244.
- Paugam, S. (1991). *La disqualification sociale. Essai sr la nouvelle pauvreté*, Paris, Presses Universitaires de France, 254 pages.
- Pelchat, Y., E. Gagnon et A. Thomassin (2006). « Sanitarisation et construction de l'exclusion sociale », *Lien social et Politiques*, n° 55, p. 55-66.
- Petrella, R. (1996). *Le Bien commun. Éloge de la solidarité*, Bruxelles, Éditions Labor, 93 p.
- Pirès, A. (1997). *Échantillonnage et recherche qualitative : essai théorique et méthodologique*, [En ligne], <http://classiques.uqac.ca/contemporains/pires_alvaro/echantillonnage_recherche_qualitative/echantillon_recherche_qual.pdf> (Consulté le 20 mars 2014).
- Poirier, J., S. Clapier-Valladon, P. Raybaut (1983). *Les récits de vie. Théorie et pratique*, Paris, Presses Universitaires de France, 238 p.
- Poupart J. (1997). L'entretien de type qualitatif : Considérations épistémologiques, théoriques et méthodologiques (pp. 173-210).
- QUÉBEC (PROVINCE), CENTRE D'ÉTUDE SUR LA PAUVRETÉ ET L'EXCLUSION – CEPE – (2012). *La pauvreté, les inégalités et l'exclusion sociale au Québec : État de situation 2012*, [En ligne], <http://www.cepe.gouv.qc.ca/publications/pdf/CEPE_Etat_situation_2012.pdf> (Consulté le 15 novembre 2013).
- QUÉBEC (PROVINCE), MINISTÈRE DE L'EMPLOI ET DE LA SOLIDARITÉ SOCIALE – MESS –. *Programmes et mesures*, [En ligne], <<http://www.mess.gouv.qc.ca/programmes-mesures/index.asp>> (Consulté le 18 juillet 2014).
- QUÉBEC (PROVINCE) MINISTÈRE DE L'EMPLOI ET DE LA SOLIDARITÉ SOCIALE – MESS – (2010). *Projet de loi no 112. Loi visant à lutter contre la pauvreté et l'exclusion sociale*, [En ligne], <http://www.google.ca/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=1&ved=0CC4QFjAA&url=http%3A%2F%2Fwww.mess.gouv.qc.ca%2Ftelecharger.asp%3Ffichier%3D%2Fpublications%2Fpdf%2FGD_Loi.pdf&ei=UreWUvnXMo2_sQSsyIEY&usg=AFQjCNGqCXxJefVrphl8EDQChOgi-W0x-A&sig2=bZWAKZ-izB5FXaCBMjbHGA&bvm=bv.57155469,d.cWc> (Consultée le 24 novembre 2013).

- Racine, S. (2007). « Un tour d'horizon de l'exclusion », *Service social*, vol. 53, no 1, p. 91-108.
- Renaud, G. (1995). « Individualisme, individualité et travail social », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 8, n° 2, p. 139-155.
- Rogers, C. (1970). *La relation d'aide et la psychothérapie*, Paris, ESF, 416 p.
- Roy, B., M. De Koninck, M. Clément et É. Couto. (2012). « Inégalités de santé et parcours de vie : réflexions sur quelques déterminants sociaux de l'expérience d'hommes considérés comme vulnérables », *Service social*, vol. 58, n° 1, p. 32-54.
- Roy, S. (2010). « De l'exclusion à la vulnérabilité », dans V. Châtel et S. Roy (dir.), *Penser la vulnérabilité : visages de la fragilisation du social*, Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 13-34.
- Soulet, M.-H. (2005). « Reconsidérer la vulnérabilité », *Empan*, vol. n° 60, no. 4, 2005, pp. 24-29.
- Supeno, E. et S. Bourdon. (2013). « Bifurcations, temporalités et contamination des sphères de vie », *Agora débats/jeunesses*, n° 65, p. 109-123.
- Tardif, I. (2005). *Pauvreté et exclusion chez les femmes : un modèle empirique du social perçu*, Bibliothèque nationale du Canada, 167p.
- Touraine, A. (1992). *Critique de la modernité*, Paris, Fayard, 267 p.
- Ulysse, P.-J. (2009). « Les travailleurs pauvres : de la précarité à la pauvreté en emploi. Un état des lieux au Canada/Québec, aux États-Unis et en France », *Lien social et politiques*, n° 61, p. 81-95.
- Vaillancourt, Y. (2011). « Le modèle québécois de politique sociale, hier et aujourd'hui », *Cahiers du LAREPPS*, [En ligne], <http://www.larepps.ugam.ca/Page/Document/pdf_transversal/Cahier_11-09.pdf> (Consulté le 17 novembre 2013).
- Ville de Sherbrooke (2014). *Vie étudiante*, [En ligne], <<http://www.ville.sherbrooke.qc.ca/fr/citoyen/vie-etudiante/?iddoc=97394>> (Consulté le 6 septembre 2014).
- Vultur, M. (2001). *Les effets de l'expérience collectiviste sur l'identité, le comportement politique et l'éthique du travail des paysans roumains dans la période de transition démocratique*, Bibliothèque nationale du Canada, 325p.

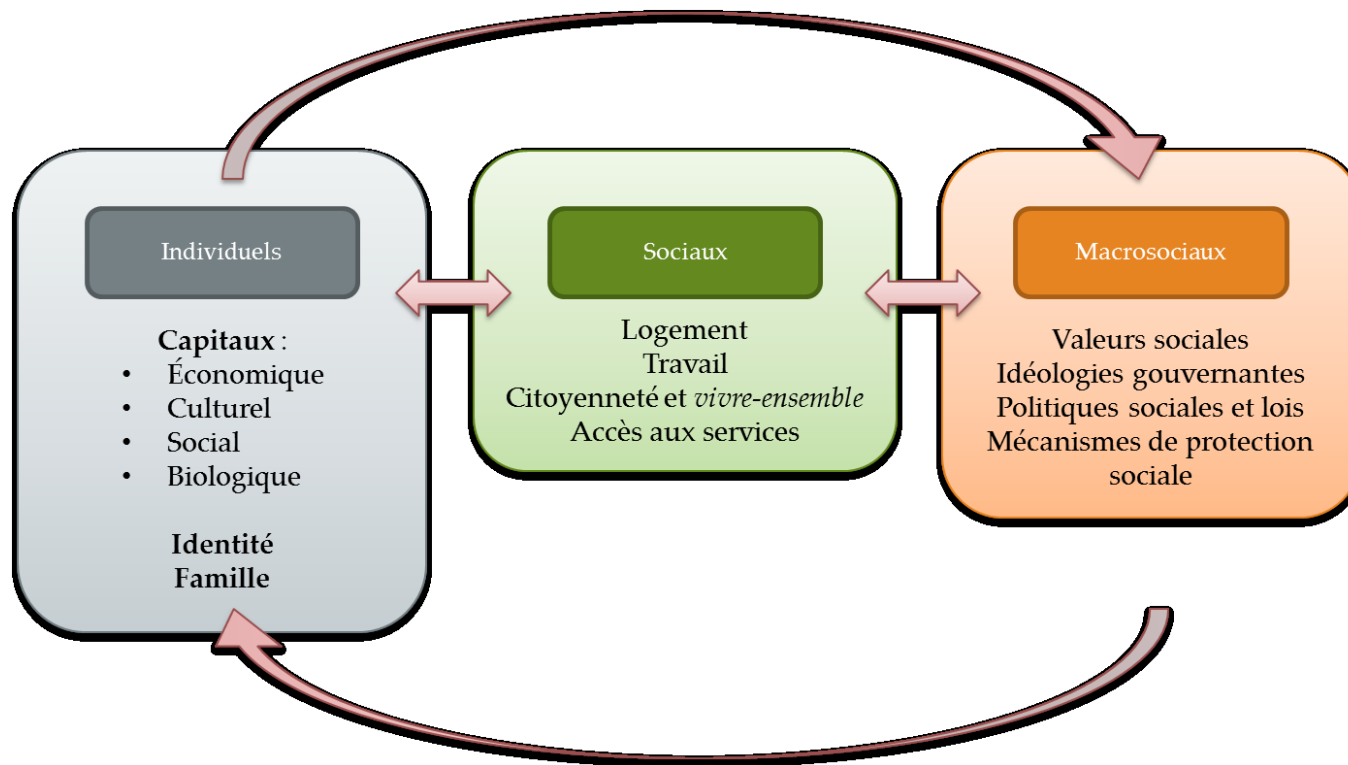
ANNEXE 1

SCHÉMA DE LA VULNÉRABILITÉ SOCIALE



ANNEXE 2

SCHÉMA DES FACTEURS DE LA VULNÉRABILITÉ SOCIALE



ANNEXE 3

AFFICHE PUBLIQUE

JUGEZ-VOUS VOTRE SITUATION DE VIE COMME ÉTANT DIFFICILE?

Si oui, vous pourriez être en situation de vulnérabilité sociale. Une étude novatrice propose de se pencher sur ce phénomène peu exploré en questionnant ses facteurs d'apparition et de maintien. Ce projet de recherche se déroule dans le cadre d'un mémoire de maîtrise en travail social à l'Université de Sherbrooke. Prenez note que votre identité sera protégée et que les informations sont confidentielles.

UNE OCCASION UNIQUE

- ▶ Faites-vous entendre sur un sujet que vous connaissez et que vous vivez actuellement.
- ▶ Mettez en perspective votre histoire personnelle et les contraintes ayant influencé vos choix et possibilités de vie.
- ▶ Partagez vos réflexions et votre conception du monde dans lequel vous vivez.
- ▶ Participez à l'avancement des connaissances et à la possibilité d'améliorer les pratiques touchant la vulnérabilité sociale.

VOUS VOUS TROUVEZ DANS LA SITUATION SUIVANTE

- ▶ Votre revenu personnel ou familial est faible ou insuffisant.
- ▶ Vous ne possédez aucun diplôme académique ou un diplôme d'études secondaire.
- ▶ Votre réseau social est peu ou pas satisfaisant.
- ▶ Votre situation de vie actuelle comporte des difficultés soutenues.
- ▶ Vous maîtrisez suffisamment la langue française pour communiquer uniquement dans celle-ci.
- ▶ Vous êtes âgé de 21 à 65 ans.
- ▶ Vous vivez présentement à Sherbrooke.
- ▶ Vous êtes né au Canada.

POUR TOUTE INFORMATION SUPPLÉMENTAIRE, COMMUNIQUEZ AVEC MAXIME CHARETTE

- Par téléphone au 819 820-5840 ou par courriel à maxime.charette@usherbrooke.ca


Étude sur la vulnérabilité sociale
S'adresser à Maxime Charette a

Étude sur la vulnérabilité sociale
S'adresser à Maxime Charette

Étude sur la vulnérabilité sociale
S'adresser à Maxime Charette

ANNEXE 4

PRÉSENTATION PUBLIQUE

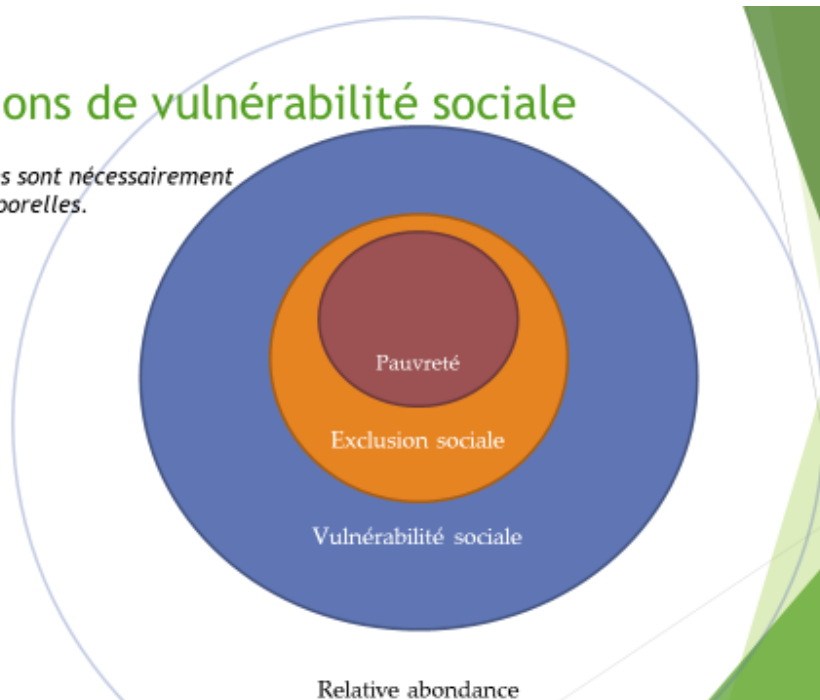
The page features abstract green geometric shapes. On the left, a single green triangle points downwards. On the right, a complex arrangement of overlapping green triangles and polygons in various shades of green (from light lime to dark forest green) forms a larger, irregular shape. A thin white line extends from the bottom left towards the center, passing behind the text area.

Les facteurs d'apparition et de maintien de la
vulnérabilité sociale : parcours de vie
d'individus en situation de vulnérabilité à
Sherbrooke

Par Maxime Charette

Situations de vulnérabilité sociale

N.B. ces situations sont nécessairement partielles et temporelles.



Votre participation

- Afin d'approfondir les situations de vulnérabilité sociale, je vous demande de partager vos histoires personnelles.
- Pour se faire, je propose entre 2 et 3 entrevues par personne. Ces entrevues auront une durée maximale de 2 heures chacune.
- Les entrevues débuteront avec une question large vous invitant à partager d'où vous venez, ce qui vous a marqué et influencé au courant de votre vie, etc. L'idée est de tracer une ligne de vie débutant à l'enfance et se terminant au moment présent.
- Il est possible que je vous pose des questions plus spécifiques concernant des aspects qui me paraissent importants. Gardez en tête que vous êtes libre de répondre ou non à mes questions et que le tout demeurera confidentiel.

Bénéfices et inconvénients de votre participation

► Les bénéfices :

- Il s'agit d'une opportunité de vous faire entendre sur un sujet que vous connaissez et que vous vivez actuellement.
- L'expérience permettra également de mieux comprendre les contraintes ayant influencé vos choix et possibilités.
- Une occasion de partager vos réflexions et votre conception du monde dans lequel vous vivez.
- Vous participez également à l'avancement des connaissances et à la possibilité d'améliorer les pratiques touchant la vulnérabilité sociale.

► Les inconvénients :

- Les entrevues demandent un investissement important de votre temps, je propose donc de les réaliser au lieu et moment qui vous conviennent.
- Le partage d'événements chargés d'émotions peut être difficile pour vous, je m'engage donc à vous référer à des ressources adéquates dès le début de notre premier entretien.

Droit de retrait et confidentialité

► Droit de retrait sans préjudice

- Votre participation à ce projet de recherche est tout à fait volontaire et il vous est possible, en tout temps, de vous retirer de l'étude sans donner de motifs et sans subir quelque préjudice que ce soit.
- En cas de retrait de l'étude, vous avez le droit de demander que les données vous concernant soient détruites.

► Confidentialité

- Bien entendu, votre identité et celle des personnes nommées seront protégées : les extraits présentés dans l'étude seront anonymisés. C'est-à-dire que je m'engage à modifier toute information permettant de vous reconnaître ou de reconnaître une personne nommée. Ceci inclut les noms et les lieux mentionnés.
- De plus, l'accès à vos histoires (anonymisées) sera contrôlé, seul mon directeur et moi y aurons accès.
- Les données seront détruites après 5 ans ou si vous en émettez la demande.

Pour participer

- ▶ Vous devez vous trouver dans la situation suivante :
 - ▶ Votre revenu personnel ou familial est faible ou insuffisant.
 - ▶ Vous ne possédez aucun diplôme académique ou un diplôme d'études secondaires.
 - ▶ Votre réseau social est peu ou pas satisfaisant.
 - ▶ Votre situation de vie actuelle comporte des difficultés soutenues.
 - ▶ Vous maîtrisez suffisamment la langue française pour communiquer uniquement dans celle-ci.
 - ▶ Vous êtes âgé de 21 à 65 ans.
 - ▶ Vous vivez présentement à Sherbrooke.
 - ▶ Vous êtes né au Canada.
- ▶ Si vous connaissez des personnes qui sont susceptibles de vivre de telles situations, votre aide serait fortement appréciée afin de susciter leur intérêt.

Mes coordonnées

- ▶ Si vous acceptez de participer, veuillez communiquer avec moi afin de me partager certains détails plus spécifiques.
- ▶ Pour ceux et celles qui ont des questions ou qui désirent participer, vous pouvez me contacter :
 - ▶ Par téléphone au
 - ▶ Par courriel à :
- ▶ Au plaisir d'avoir la chance de poursuivre avec certain(e)s d'entre vous.
- ▶ Passez un bon temps des fêtes 😊
- ▶ Merci beaucoup!

ANNEXE 5

GUIDE D'ENTRETIEN

ENTREVUE

Avant de commencer l'enregistrement, y a-t-il des situations ou thématiques que vous ne souhaitez pas aborder lors de l'entrevue? Je vous rappelle également que vous êtes libre de ne pas répondre à mes questions et de demander des pauses à n'importe quel moment.

Débuter l'enregistrement.

« Nous menons une recherche sur la vulnérabilité sociale à Sherbrooke. Afin de mieux saisir l'ensemble des facteurs qui y sont liés, nous avons besoin des histoires personnelles de personnes qui en sont touchées. Pouvez-vous me raconter votre histoire personnelle? Je vous propose de débiter avec votre situation actuelle. »

THÉMATIQUES ET QUESTIONS POTENTIELLES

- Description actuelle de soi (identité)
 - Pourriez-vous vous décrire?
 - Quelles sont vos priorités dans la vie?
- Travail (types, conditions, représentations)
 - Occupez-vous un travail en ce moment? Si oui, quel est-il?
 - Quelles sont les conditions de travail de cet emploi?
 - Parlez-moi des relations entre travailleurs et celles avec les patrons.
 - Comment voyez-vous votre présente occupation? Qu'en pensez-vous?
 - Parlez-moi des autres emplois que vous avez occupés dans le passé.
 - Y a-t-il eu des événements marquants?
 - Quels souvenirs en gardez-vous?

- Quelle place occupe le travail dans votre vie (en général)?
 - Comment qualifieriez-vous les opportunités qui se sont présentées à vous?
- Logement (types, conditions, représentations)
 - Parlez-moi de votre habitation présente.
 - Comment jugeriez-vous la qualité de votre logement et de son entourage?
 - Comment le percevez-vous?
 - Dans le passé, quels logements avez-vous eus?
 - Qu'est-ce qui vous a marqué dans ceux-ci?
- Voisinage, relations de proximités (quantité, qualité, représentations)
 - Que connaissez-vous de vos voisins?
 - Qu'en pensez-vous?
 - Comment voyez-vous vos opportunités de créer des liens?
 - Avez-vous des expériences de bénévolat? Si oui, racontez.
- Réseau de pairs (amis, représentations)
 - Parlez-moi de votre cercle d'amis et de vos connaissances proches.
 - Comment décrieriez-vous vos relations?
 - Quels rôles jouent vos relations dans votre vie?
- Famille (membres, relations, représentations)
 - Dans quel type de famille avez-vous grandi?
 - Parlez-moi des membres de votre famille.
 - Comment étaient les relations entre vos frères/sœurs/parents?
 - Que pensez-vous de votre place dans votre famille?
 - Avez-vous des enfants?
 - Comment vous entendez-vous avec eux?
 - Que pensez-vous d'eux?
 - Que croyez-vous qu'ils diraient de vous?
 - Avez-vous un conjoint(e)?
 - Depuis combien de temps?
 - Comment qualifieriez-vous votre relation?

- Avez-vous eu d'autres relations dans le passé?
 - Qu'est-ce qui vous a marqué dans celles-ci?
- Contact avec les services – organisationnels et/ou communautaires – (besoins, lieux, représentations)
 - Avez-vous eu à demander des services d'un organisme au cours de votre vie?
 - Quels étaient vos besoins?
 - Ont-ils été satisfaits?
 - Parlez-moi de votre expérience avec ces organismes.
 - Au niveau des intervenants, quelle perception aviez-vous d'eux?
 - Parlez-moi des autres organismes de votre quartier ou de la région.
 - Qu'en pensez-vous?
 - Seriez-vous à l'aise de leur demander des services?
 - Avez-vous des remarques, critiques ou commentaires sur les différents organismes?
- Parcours scolaire (écoles, cheminement, représentations)
 - Parlez-moi de votre cheminement scolaire.
 - Qu'est-ce qui fait que vous avez cessé l'école?
 - Comment vous perceviez-vous à l'école?
 - Parlez-moi de l'ambiance générale de vos différentes institutions.
 - Avez-vous vécu des situations problématiques au cours de votre parcours?
 - Pouvez-vous expliciter?
 - Quelles relations aviez-vous avec vos pairs?
 - Qu'est-ce que vous pensez de l'école en général?
- Contexte de naissance (lieux et déménagements, situation familiale, représentations)
 - Où êtes-vous né?
 - Avez-vous déménagé dans votre enfance?
 - Parlez-moi du climat présent dans votre famille à l'époque.
 - Qu'est-ce qui vous a marqué dans votre enfance?
- Point de vue critique (soi, société, gouvernement, politiques, représentations)
 - Que pensez-vous de la société, du politique, du gouvernement?
 - Comment avez-vous l'impression d'être perçu par le regard des inconnus?
 - Quelle place diriez-vous occuper dans la société?
 - Avez-vous l'impression d'avoir du pouvoir sur votre vie? Sur la société? Explicitiez.
 - Qu'est-ce qui vous habite lorsque vous pensez au monde dans lequel vous vivez (possibilité d'aller sur la mondialisation, l'environnement, etc.).
 - Si vous aviez une baguette magique, quels changements effectueriez-vous?

Adulte		Adolescence		Enfance	
Âge/année, événement, représentations		Âge/année, événement, représentations		Âge/année, événement, représentations	

ANNEXE 6

QUESTIONNAIRE SOCIO-ÉCONOMIQUE

Question	Réponse
Âge :	
Sexe :	
Langue maternelle :	
Lieu de naissance :	
Place dans la structure familiale (position de naissance) :	
Frère (s) :	
Sœur (s) :	
Résidence :	
Situation de vie (seul, en couple, autre) :	
Nombre d'enfants (si applicable) :	
Âge des enfants (si applicable) :	
Scolarité :	
Scolarité de la mère :	
Scolarité du père :	
Emploi :	
Revenu individuel :	
Revenu familial (si applicable) :	

ANNEXE 7

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT



Titre du projet

Les facteurs d'apparition et de maintien de la vulnérabilité sociale associés aux parcours de vie d'individus vulnérables de Sherbrooke.

Responsable du projet

Le responsable de ce projet est M. Maxime Charette, étudiant à la maîtrise à l'école de Travail social de l'Université de Sherbrooke. M. Maxime Charette est responsable du déroulement du présent projet de recherche et s'engage à respecter les éléments énoncés au formulaire de consentement. Vous pouvez contacter M. Charette aux coordonnées suivantes : par téléphone : (. Son superviseur est le professeur Paul Morin également de l'école de Travail social de l'Université de Sherbrooke. M. Morin peut être rejoint au

Objectifs du projet

L'objectif principal de cette recherche est de recueillir le parcours de vie d'individus en situation de vulnérabilité sociale habitant à Sherbrooke. Les objectifs poursuivis sont : identifier et différencier les facteurs contribuant aux situations de vulnérabilité sociale, expliciter les interactions entre les différents niveaux de facteurs, c'est-à-dire entre l'individu et son environnement social, et entamer des pistes de réflexion sur des interventions professionnelles visant à contrer les situations de vulnérabilité sociale.

Nature de ma participation

Ma participation au présent projet est volontaire. Je comprends qu'en décidant de participer, je partagerai mon histoire personnelle afin d'aider le chercheur à comprendre la vulnérabilité sociale. Je me réserve également le droit de me retirer à n'importe quel moment, sans avoir à donner de raisons, en faisant connaître ma décision au responsable du projet.

Ma participation à ce projet est requise pour deux à trois entrevues d'une durée maximale de deux heures chacune. Ces entrevues auront lieu à l'endroit qui me convient, selon mes disponibilités.

Les entrevues débuteront avec une question large m'invitant à parler de ma trajectoire personnelle. Celle-ci vise principalement à partager d'où je viens, ce qui m'a marqué et influencé au courant de ma vie, etc. L'idée est de tracer une ligne de vie débutant à l'enfance et se terminant au moment présent. Il est possible que le chercheur me pose certaines questions plus spécifiques concernant des aspects qui lui paraissent importants. Par exemple, il pourrait me relancer sur des sujets que j'aborde ou diriger le discours vers des

aspects non abordés. La troisième entrevue est facultative et je conviendrai avec le chercheur à la fin de la deuxième entrevue si nous désirons la réaliser.

Ces entrevues seront enregistrées sur un support numérique afin de faciliter l'écoute et la participation de l'étudiant-chercheur.

Bénéfices potentiels

Il n'y a aucun bénéfice direct à ma participation à ce projet de recherche. Ma participation contribue toutefois à l'avancement des connaissances scientifiques concernant la vulnérabilité sociale et les pratiques professionnelles s'y rattachant. Ma participation constitue également une opportunité de me faire entendre sur un sujet que je connais et que je vis actuellement, tout en me permettant de mieux comprendre les contraintes externes ayant influencé mes choix et possibilités.

Au niveau social, cette étude participe à développer une meilleure compréhension des facteurs contribuant aux situations individuelles de vulnérabilité sociale. Plus globalement, ce projet participe à l'avancement des connaissances sur le problème social de vulnérabilité sociale et sur les pratiques des intervenants sociaux œuvrant auprès de telles situations.

Inconvénients et risques pouvant découler de ma participation

Les entrevues demandent beaucoup de temps et risquent de susciter à la fois fatigue physique et mentale. Il est également possible que le partage d'événements ou de situations difficiles provoque des émotions négatives non négligeables. Je me réserve donc le droit d'arrêter l'entrevue à n'importe quel moment sans avoir à donner de raisons. L'étudiant-chercheur s'engage également à me référer à des professionnels œuvrant au sein de ressources publiques. Je suis en ce sens responsable de mon bien-être et m'engage à communiquer avec ces ressources si j'en sens le besoin.

Droit de retrait de participation sans préjudice

Il est entendu que ma participation à ce projet de recherche est tout à fait volontaire et qu'il m'est possible en tout temps de me retirer de l'étude sans donner les motifs de mon retrait, et sans subir quelque préjudice que ce soit. En cas de retrait de l'étude, j'aurai le droit de demander que les données me concernant soient détruites.

Confidentialité des données

Les données recueillies seront conservées sous clé chez l'étudiant-chercheur pour une période n'excédant pas 5 ans. Après cette période ou à ma demande, les données seront détruites.

En aucun cas les renseignements permettant de m'identifier ou d'identifier un interlocuteur n'apparaîtront dans les écrits. Seule une liste manuscrite détiendra l'identité des participants en les associant à leurs pseudonymes utilisés dans les publications. Cette liste sera préservée par l'étudiant-chercheur jusqu'à la fin des transcriptions audio en documents informatiques. Lorsque ceux-ci seront terminés, la liste sera détruite.

Résultats de la recherche et publication

Si vous désirez être informé des résultats obtenus, veuillez indiquer la façon de communiquer avec vous à la page suivante. L'étudiant-chercheur s'assurera de vous contacter au moment opportun.

Vous devez savoir que l'information recueillie pourra être utilisée pour des fins de publications scientifiques ou de communications professionnelles. Dans ce cas, rien ne permettra d'identifier les personnes ayant participé à la recherche.

Surveillance des aspects éthiques et identification du président du Comité d'éthique de la recherche Lettres et sciences humaines

Le Comité d'éthique de la recherche Lettres et sciences humaines a approuvé ce projet de recherche et en assure le suivi. De plus, il approuvera au préalable toute révision et toute modification apportée au formulaire d'information et de consentement, ainsi qu'au protocole de recherche.

Vous pouvez parler de tout problème éthique concernant les conditions dans lesquelles se déroule votre participation à ce projet avec le responsable du projet ou expliquer vos préoccupations à **M. Olivier Laverdière**, président du Comité d'éthique de la recherche Lettres et sciences humaines, en communiquant par l'intermédiaire de son secrétariat au numéro suivant :

Consentement libre et éclairé :

Je, _____, déclare avoir lu le présent formulaire. Je comprends la nature et le motif de ma participation au projet.

Par la présente, j'accepte librement et volontairement de participer à ce projet de recherche.

Si je désire être informé des résultats obtenus, l'étudiant-chercheur communiquera avec moi par téléphone ou courriel au : _____.

Signature du ou de la participant(e) : _____

Fait à _____, le _____ 201_.

Déclaration du responsable

Je, _____, certifie avoir expliqué à la participante ou au participant les termes du présent formulaire, avoir répondu aux questions qu'il m'a posé, lui avoir laissé un temps de réflexion et avoir clairement indiqué à la personne qu'elle reste, à tout moment, libre de mettre un terme à sa participation au projet de recherche décrit ci-dessus. Je m'engage à garantir le respect des objectifs de l'étude et à respecter la confidentialité.

Signature du responsable du projet : _____

Fait à _____, le _____ 201_.